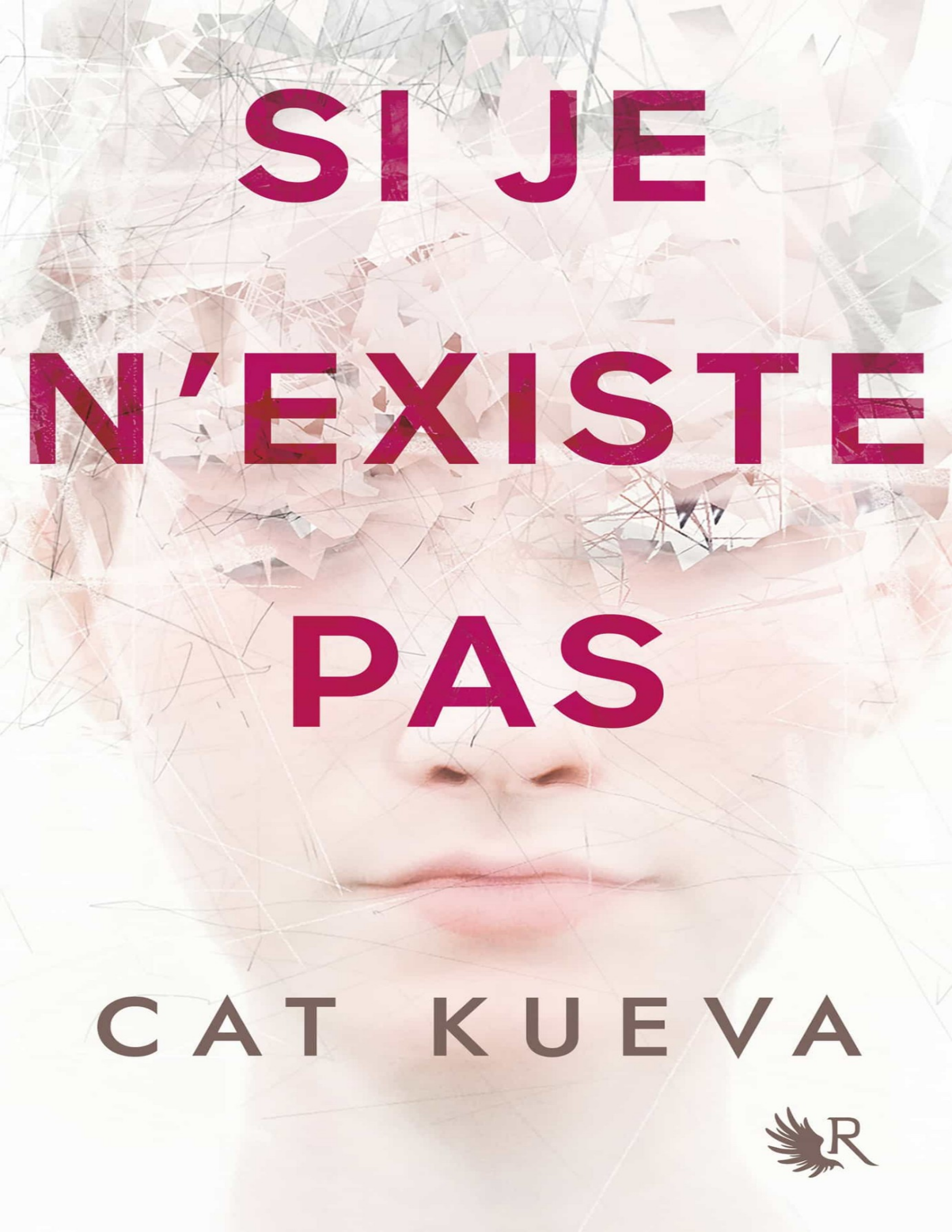




SI JE N'EXISTE PAS

CAT KUEVA





Collection dirigée par Glenn Tavenne

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Cat Kueva

SI JE N'EXISTE PAS

roman



OceanofPDF.com

L'AUTRICE

Depuis plus de vingt ans, Cat Kueva écrit des scénarios pour la télévision. Elle développe actuellement des projets de série TV, de documentaires et de films de genre pour le cinéma. Ses œuvres précédentes, des scénarios d'animation, s'adressent principalement aux jeunes enfants. Sa trilogie de romans dystopiques, *Les Porteurs*, est parue aux éditions Thierry Magnier en 2017 et 2018.

Retrouvez tout l'univers de
Si je n'existe pas
sur les réseaux sociaux de la Collection R

COLLECTION R



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Éditrice : Elsa Whyte

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023

Illustration de couverture : © Andre Wee

EAN : 978-2-221-26715-8

ISSN : 2258-5932

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



OceanofPDF.com

À Ulysse, mon bel été
À Luc qui éclaire mes jours

OceanofPDF.com

« Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? »

Paul Valéry

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Sommaire

Titre

L'autrice

Copyright

Dédicace

Exergue

Ma première volonté

1 - Le diable est dans les détails

2 - Bienvenue au cimetière

3 - La raison a tort

4 - Ici coule le Rubicon

5 - Le temps retrouvé

6 - La mésaventure

7 - 26, boulevard des Adieux

8 - Comme un arbre en marche

9 - L'amour est une partie de go

10 - Avant la dernière nuit

- 11 - Le fruit du hasard et du désir
- 12 - Des rondelles de réalité bien alignées
- 13 - Le sourire du chat
- 14 - Le dernier bar avant la fin du monde

Mon dernier espoir

- 15 - Les feux de l'amour
- 16 - Le pays des ombres
- 17 - Ex sistere
- 18 - Tu n'existes pas
- 19 - Et ils coulèrent des jours heureux
- 20 - De l'autre côté du miroir
- 21 - Ce qu'on laisse derrière soi
- 22 - Comme un poisson dans l'eau

Au commencement

- 23 - Le syndrome de l'iceberg
- 24 - Rouge comme une orange
- 25 - Moins un, moins un, moins un, moins un, moins un
- 26 - Borgne est roy chez les aveugles
- 27 - La Terre est ronde comme une table
- 28 - Et SBAM

Remerciements

MA PREMIÈRE VOLONTÉ

OceanofPDF.com

Le diable est dans les détails

Les deux vis n'étaient pas de la même couleur. L'une laiton, couleur cuivrée, l'autre gris acier, peut-être en inox. Pourtant la forme des deux têtes de vis était bien identique. La différence de couleur était-elle due à l'éclairage ? Le plafonnier du quatrième étage baignait le palier d'une lumière plate, jaunasse et uniforme. Sur la porte en bois blond d'un des six appartements, la plaque « Appartement 66 » arborait deux vis de couleurs différentes, l'une dorée, l'autre argentée. Différentes ? Et alors ?

Camille tourna son regard vers la sonnette, un rectangle de plastique jauni, sur la gauche de la porte d'entrée. Le vernis recouvrant le bois était griffé par endroits et les stries gravées dans le chambranle traçaient des chemins dans le paysage de la porte comme les sentiers formés par les herbes couchées dans les prairies d'été.

Les détails rassuraient Camille. Ils étaient empreints d'une solidité qui lui faisait défaut. Si l'anxiété l'assaillait trop, il suffisait qu'elle se concentre sur des détails pour voir s'éloigner les symptômes ; l'oppression dans la poitrine, le souffle coupé, le sentiment de ne pas être à la hauteur de la tâche. Ces milliards de détails extraordinairement bien organisés au sein

de la matière, comme des atomes, chacun imbriqué dans l'autre, bien à sa place, réconfortaient la jeune femme. Ils validaient la réalité de ce qu'elle percevait. Si des atomes s'en sortaient pour s'organiser entre eux, elle devrait pouvoir y arriver aussi.

Elle s'apprêtait à appuyer son doigt sur la sonnette quand, dans son dos, l'arrivée de l'ascenseur la surprit et suspendit son geste.

— Ah ! tu es déjà là ? Camille c'est ça ? On peut se dire tu, ça ne t'embête pas ? Moi c'est Lucie donc, mais tu le sais déjà.

Lucie s'avança vers elle, main tendue. Elles échangèrent une rapide poignée de main avant que la nouvelle venue ne s'absorbe dans la recherche des clés de l'appartement, égarées au fond de son sac.

— Il faut vraiment que je me décide à utiliser un sac plus petit. Je perds mes affaires dans celui-là. Ah voilà !

Elle déverrouilla une seule des trois serrures et la porte s'ouvrit.

— Je ne ferme pas les trois, c'est trop long, et puis, pour ce qu'il y a à voler à l'intérieur... Pauvre cambrioleur, il serait déçu.

Lucie précéda Camille dans l'appartement. Un long couloir sombre et inutile menait à la cuisine qui faisait office de séjour. Elle déposa son sac et ses clés sur la table ronde qui occupait le centre de l'espace. Deux portes peintes de couleurs vives, l'une rouge, l'autre violette, distribuaient deux chambres.

— Je te fais visiter ou tu veux boire un verre d'abord ? Tiens, pose tes affaires là, c'est le portemanteau invités, fit-elle en désignant une patère au mur. Quand tes amis viennent te voir, ils peuvent suspendre leurs affaires ici.

— Je n'ai pas d'amis, répondit Camille.

L'image de son énorme valise rouge prit forme dans son esprit. À la consigne de la gare, elle n'était parvenue à la faire entrer dans le casier qu'avec difficulté. Les roulettes censées faciliter le déplacement du monstre

se coinçaient fréquemment et compliquaient la manipulation au lieu de la simplifier. La jeune femme se reprochait cet achat raté. Elle avait pourtant longuement hésité avant de se décider pour ce modèle. Elle avait tergiversé sur la taille – grande parce qu’elle devait emporter de quoi être autonome durant trois mois mais pas trop pour ne pas encombrer sa chambre –, sur la matière – le tissu est plus léger mais protège moins qu’une coque rigide –, sur le poids à vide – que faire d’une valise qu’elle ne pourrait plus soulever une fois remplie de ses bouquins ? Elle avait failli renoncer à son achat à cause de la seule couleur en stock au magasin : rouge. Camille aurait préféré gris souris. Incognito. Et que ça roule. Mais non, ça coinçait. Comme pour les amis qu’elle n’avait pas, là aussi ça coinçait. Camille tentait d’ignorer la petite voix dans sa tête qui ironisait sur la valise comme métaphore de sa vie. Elle avait eu beau faire de son mieux pour choisir le modèle le plus adéquat, elle avait négligé un détail. Et comme on le sait, le diable est dans les détails.

— Pas d’amis ? Pas un seul ?

Lucie avait à peine haussé les sourcils. Son ton hésitait entre ironie et apitoiement. Camille comprit sa maladresse et se reprit.

— Enfin, je veux dire : pas ici, pas en ville. Je viens d’arriver. Pour le travail. Un nouveau travail.

— Ah oui, bien sûr. Pas grave. Des amis, j’en ai pour deux, conclut Lucie rassurée. Et puis ce n’est pas pour longtemps. Tu as bien vu que la chambre n’est libre que trois mois ? Ma coloc’ reviendra après son stage à l’étranger. Elle est partie à Rome. Tu connais Rome ? Je rêve d’y aller. C’est pas très loin, tu me diras, ça reste abordable comme rêve. Tu voyages beaucoup toi ? Ça ne te gêne pas de louer pour une courte durée ?

Il en était du bavardage comme des amis : Lucie en avait pour deux. Autant d’efforts en moins à prévoir pour Camille, peu disert de nature. Car oui, la parole ne lui venait pas spontanément aux lèvres. Elle restait

engorgée, bloquée au niveau du larynx. Pourtant, dans sa tête, les concepts étaient formés, les mots assemblés pour produire le sens, mais la machine se grippait au moment d'extérioriser les pensées. Peut-être parce que, au fond d'elle-même, une certitude freinait son langage : moins elle parlerait, moins elle risquerait de dévoiler ses bizarreries.

— Courte durée c'est parfait, se força la jeune femme dans un souffle. Au travail, ma période d'essai dure aussi trois mois.

La chambre à louer était fonctionnelle, pas vraiment grande, pas petite non plus. Il en émanait une atmosphère apaisante, ouatée, au parfum de poudre de riz. Un mur entier couvert d'étagères faisait face à un grand lit ancien, en bois de noyer. La tête et le pied de lit en rouleau évoquaient un navire prêt à appareiller. Une table de chevet assortie accueillait une petite lampe à abat-jour. Deux chérubins en tapisserie dans un cadre doré à l'or fin avaient dû décorer le mur sur le côté du lit, on les devinait tant ils auraient été évidents dans ce décor vieillot mais il n'en restait que le souvenir : le contour du médaillon et les pointes des ailes marquées par la peinture défraîchie.

— Super cette grande bibliothèque. Ça tombe bien, j'ai des tonnes de livres, se réjouit Camille.

La mimique de Lucie était difficile à décrypter, entre grimace et sourire.

— Des livres ? Bon, OK... tu mets ce que tu veux sur tes étagères, c'est ta chambre. Moi je m'en sers pour mes vêtements parce que ça manque de placards ici. Ah ! là, il y a un petit cabinet de toilette, regarde.

Un rideau de coton blanc dissimulait dans un renforcement un lavabo et une armoire de toilette à miroir, fixée au-dessus.

— Il y a une vraie salle de bains en plus, hein, t'inquiète, c'est tout confort, cet appart'.

La sonnette de la porte d'entrée retentit, un son bref et strident qui appelait impérieusement Lucie. Camille resta seule dans la chambre, les

yeux accrochés par son reflet dans le miroir. Elle n'aimait pas son visage rond ni ses cheveux fins et blonds, pas plus qu'elle n'aimait sa peau aussi claire que ses yeux, cette physionomie qui la retenait dans son adolescence alors qu'elle venait de fêter ses vingt et un ans. Elle ne cherchait pas à se mettre en valeur. La mode lui était accessoire.

Par la porte restée ouverte, elle entendait des bribes de conversation. Lucie ne voulait pas laisser entrer son visiteur qui insistait. Elle parvint finalement à s'en débarrasser en haussant le ton et revint dans la chambre. Camille n'avait pas bougé.

— Alors ? Ça te convient ? Tu pourrais t'installer tout de suite. Moi, plus vite je loue, mieux je me porte et mieux se porte mon compte en banque. Tu peux réfléchir hein, tranquille, mais j'ai d'autres visites prévues dans l'après-midi. C'est toi qui vois. T'en dis quoi ? Tu le sens ? ou pas ? débita Lucie.

— Ça me va. Oui. C'est oui, ânonna Camille.

— Hé ! *It's a deal* ! Bienvenue à ma nouvelle colocataire ! On s'embrasse ?

Pour la première fois depuis leur rencontre quelques minutes plus tôt, Camille regarda la jeune femme qui lui faisait face. La regarda vraiment. Jusqu'à présent ses yeux avaient glissé sur elle sans la voir. Elle aurait pu dire que Lucie avait les cheveux longs, couleur châtain, qu'elle n'était pas plus grande qu'elle (ça ne lui aurait pas échappé) et qu'elle portait des tennis jaune moutarde qui sentaient la vanille. Rien sur la couleur des yeux, la forme du nez, la hauteur du front, la largeur du sourire, pas plus sur les vêtements qu'elle portait ni même leur couleur. Juste un vague contour, les cheveux, les pieds. Submergée par la quantité d'informations qui se bouscullaient en elle, Camille n'en retenait que quelques-unes, celles qui s'imposaient par leur force. La présence de Lucie était d'une telle intensité que Camille n'avait retenu que cela, le rayonnement naturel que dégageait la jeune fille. Elle ne mémoriserait que plus tard et peu à peu les aspects

physiques de sa colocataire. Je m'habituerai à la reconnaître, se disait Camille. Ce sera simple au début, il n'y a personne d'autre dans l'appartement.

— Tu veux t'installer quand ?

— Ce soir c'est possible ?

— Ce soir ? Euh... C'est rapide mais... oui, OK, j'imagine que c'est possible. Tu as beaucoup d'affaires ?

— Une seule valise aussi grande que la moitié du lit.

L'image fit éclater de rire Lucie.

— Et tu vas la mettre où ? C'est pas immense ta chambre.

— Sous le lit, ça devrait rentrer.

— Bon, je te laisse te débrouiller. Voilà tes clés. Installe-toi et je suis dans ma chambre si besoin. Tu m'appelles.

— Merci Lucie.

Le sourire qu'elles échangèrent fut le premier véritable. D'autres s'étaient déjà distribués, issus de convenances, de politesses, de rondeurs apprises et appliquées pour rendre possible la vie en société. Mais empreint de présence et de sincérité, encore jamais avant celui-ci.

Récupérer sa valise à la gare, traîner la récalcitrante à roulettes dans les escaliers et les couloirs du métro, la pousser jusqu'à l'ascenseur et l'installer dans sa chambre occupa le reste de la journée de Camille. Lucie était sortie. Elle avait gentiment déposé un petit mot et une assiette de salade composée sur la table de la cuisine en guise de bienvenue dans sa nouvelle vie. Une nouvelle vie peut-être pas, plutôt une parenthèse, se disait Camille. Elle poussa un long soupir. Était-ce un soupir de soulagement, de fatigue, de nostalgie ? Un premier soupir ou un dernier ? Un frisson la saisit. Vite ! avant que ne s'envole la sensation.

Elle courut à sa chambre, ouvrit fébrilement sa valise pour en sortir son précieux carnet rouge. Elle devait traduire par des mots l'émotion qui la traversait en cet instant. Vite ! Vite ! C'est si fragile une émotion. Le calepin rouge l'attendait à l'abri dans un sac en tissu, bien calé sur le côté du bagage, un stylo quatre couleurs accroché à l'élastique qui retenait la couverture. Elle fit défiler les pages. Sur celle de gauche, elle inscrivait les idées, les premiers mots, les associations, les rimes, ce qui coulait d'un premier jet. Sur la page de droite, elle notait la forme construite, une première version élaborée de ce qui s'était activé en elle. En cet instant, elle cherchait une odeur. Comment parler d'une odeur ?

Sa valise débordait de livres. Elle s'empara du premier qui lui tomba sous la main, en respira goulûment les pages mais non, celui-là était trop récent. Guidée par son flair, sa main cherchait le bon ouvrage. Voilà, ce petit-là, le tout rabougri aux pages cornées. Elle y plongea son nez et les mots se faufilèrent peu à peu vers le stylo quatre couleurs. Ils se répandirent en nuage sur la page de gauche, exercèrent leurs subtiles attractions, accouchèrent d'autres formes, d'autres nuages, des vapeurs qui se condensèrent progressivement jusqu'à contaminer la page de droite. Et :

Qu'à ma dernière inspiration s'offre à mes narines
le parfum aigre et vanillé des pages jaunies d'un vieux livre.
Je veux quitter cette terre en humant ce sublime papier,
condensé de ce que la vie porte de meilleur.
Que mon ultime frémissement lie à jamais
mes sens à mon esprit.

Ceci est ma première volonté.

Camille referma son carnet. Un petit pincement de culpabilité vint l'asticoter. Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'elle avait commencé à écrire ? Quelque chose entre « pas si longtemps » et « bien

trop longtemps ». Derrière la fenêtre, le ciel s'obscurcissait, il faudrait bientôt allumer le plafonnier pour y voir clair. Et son nouveau travail qui débutait le lendemain ! Elle aurait dû s'y préparer comme quand on est enfant, la veille de la rentrée : les cahiers dans le cartable, les stylos dans la trousse, les livres bien recouverts de leur film protecteur et les vêtements pliés sur la chaise, prêts à être enfilés après la douche matinale. Au lieu de cela, elle n'avait ni déballé sa valise, ni fait son lit, ni même dîné. Elle se coucherait trop tard, aurait du mal à se lever le lendemain, arriverait les yeux cernés et sans entrain à sa première journée de travail. Non, vraiment, ce n'était pas sérieux.

Elle fit taire la petite voix critique qui débitait ses litanies dans son esprit et sauta sur ses pieds bien décidée à rattraper le « temps perdu » – mais non, pas perdu, lui susurrait une autre petite voix intérieure, pas perdu du tout. « Écrire, c'est le meilleur de ta vie. » Les livres jaillirent de la valise pour s'étaler sur les étagères. Les affaires de toilette prirent place dans l'armoire-miroir de la salle d'eau. Les vêtements du lendemain furent choisis et posés sur la bibliothèque. Les autres resteraient dans la valise pour l'instant. La salade fut expédiée au frigo, pas faim pas le temps, heure trop tardive pour manger. Le lit s'habilla d'un drap-housse coloré bientôt recouvert d'un drap blanc en fil de lin, héritage d'une grand-mère maternelle aujourd'hui disparue. Sous ce drap, Camille se sentait princesse d'antan. De nos jours, les couettes remplaçaient les draps. Qui trouverait encore le temps de laver ce linge fragile à la main, de le sécher à plat, de l'humecter délicatement, de humer la vapeur qui s'en dégageait au contact du fer à repasser ? L'époque était à l'efficacité, à la rapidité, au rendement. Mais Camille faisait exception et se régala de ce luxe intime qu'elle s'accordait en jouissant chaque soir du contact du fil de lin sur sa peau. La table de chevet accueillit le précieux carnet et son stylo quatre couleurs. Il ne restait plus qu'à pousser son bagage sous le lit, superbe navire, avant de sauter à bord.

Mais quelqu'un avait déjà eu la même idée. Sous le lit des cartons poussiéreux occupaient l'espace entre le plancher et le sommier. Que faire ? La valise trônait au centre de la pièce aussi rouge qu'un fauteuil d'empereur prêt à accueillir d'augustes fesses. Comme elle n'avait plus une once de courage à mobiliser pour s'attaquer aux cartons, la question fut évacuée par un « Demain il fera jour ». Certes. L'argument était irréfutable.

Régler l'heure du réveil lui prit encore de précieuses minutes. Calculer le temps du trajet entre son nouveau logement et son nouveau travail, ajouter le temps de se perdre entre les deux, celui de la toilette matinale plus le quart d'heure de flemme avant de réussir à s'extirper des draps si doux. Trouver que c'est beaucoup trop tôt et s'accorder dix minutes supplémentaires de sommeil, on verra bien où les grappiller le moment venu. « Ma première nuit dans mon nouveau logement. » Elle sourit. « Ça s'annonce bien. »

Mais le mur ne semblait pas partager cet avis. Dans les ombres et les reliefs de la peinture, à l'endroit où le cadre des chérubins avait laissé sa trace, un homme la contemplait, l'air soucieux. Camille distinguait très nettement son visage. Il était de trois quarts, les cheveux courts, une raie sur le côté. « J'aimerais savoir dessiner pour tracer son portrait. » Le regard de l'homme la fixait et la mettait mal à l'aise. Évidemment, ce n'était qu'une forme imaginaire née du reflet de lumière. Elle éteignit la lampe de chevet. Le visage s'effaça. Elle ralluma. Il était là qui la regardait intensément mais il n'était plus de trois quarts, il était maintenant de face. Elle distinguait nettement ses deux oreilles. Elle se força à rire. C'était stupide de se sentir mal à l'aise à cause d'un reflet de peinture. « Cesse de te faire des films à propos de tout ou de rien », murmura sa petite voix. « Cette chambre est très agréable, de toute façon tu n'y seras que pour trois mois, ton travail commence demain, il faut dormir et préserver tes forces. »

Elle s'empara du carnet sur la table de chevet.

Cesser définitivement de me comporter comme une cruche.

Ceci est ma deuxième volonté.

« Affaire réglée ». Elle éteignit la petite lampe et se pelotonna sous son drap de fil blanc. Après tout, ce visage n'était qu'un détail sur le mur.

OceanofPDF.com

Bienvenue au cimetière

— Tu as prévu des vêtements de rechange ?

L'accueil de son collègue de travail tétanisa Camille. Il avait à peine lâché un bonjour inarticulé avant de lui poser cette question incongrue d'un ton sec. Elle venait d'entrer par la lourde porte blindée. Ils se tenaient face à face dans un espace dégagé, une sorte de hall d'accueil où s'alignaient d'antiques comptoirs en bois ensevelis sous des livres. Il la jugeait du haut de son mètre quatre-vingt-dix et de sa cinquantaine d'années. Son regard d'aigle la transperçait, elle, l'oiselet déplumé. Derrière des sourcils proéminents et broussailleux s'abritaient deux billes couleur d'acier. Sa carrure large comme une porte contrastait avec de grandes mains si belles et fines qu'elles semblaient appartenir à un autre corps. Une voix éraillée de vieux matou narquois complétait le personnage. Si elle en avait eu le courage, Camille serait repartie en courant, mais s'enfuir lui semblait au-dessus de ses forces. « Et encore heureux ! Tu n'as pas changé de ville et emménagé dans un nouveau logement pour te sauver à peine arrivée ! », commentait la petite voix dans sa tête.

— Euh... Non. Pas vraiment..., s'excusa-t-elle. J'aurais dû ?

— Dommage, répliqua l'homme. Ta chemise blanche ne va pas le rester bien longtemps. On t'a prévenue quand même ? Ici, c'est pas une médiathèque ultramoderne avec baies vitrées, lumière naturelle et catalogue numérisé. Ici, c'est le cimetière des livres, la déchetterie municipale des bouquins, la dernière marche avant la guillotine. Ah tiens, bonne idée ça, ça aurait de la gueule. On pourrait les couper en deux par piles. Ou plutôt un bon bûcher comme au Moyen Âge. Un autodafé flamboyant. On viderait les étagères dans des brouettes et les brouettes dans le brasier. Je te préviens, le boulot est beaucoup moins drôle en réalité.

— Ce n'est pas grave pour ma chemise. Je m'y connais en lessives. Je suis même très calée pour le blanc, pour récupérer les taches et le tissu jauni. C'est parce que j'adore le linge ancien. Il est solide et doux et les broderies sont tellement délicates. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer les mains habiles et patientes de ces femmes qui ont usé leurs yeux à tirer sur l'aiguille. C'est comme si leur âme imprégnait encore le linge. C'est si beau le blanc.

« Mais qu'est-ce qui te prend avec tes tirades lyriques ? Arrête tout de suite ! Tu crois que c'est approprié dans cette situation ? Tu sais bien pourtant qu'il vaut mieux te taire pour éviter tes délires. Ils ne t'ont pas recrutée pour travailler dans une mercerie mais dans un service d'archives. Regarde la tête de ce pauvre homme. Tu l'as sidéré. Trouve un truc pour enchaîner. N'importe quoi, ce sera mieux que le silence. »

— Vous avez... euh... du feu ?... pour... allumer le bûcher, ânonna Camille qui découvrait ce qu'elle disait en entendant ses propres mots.

Après une seconde de perplexité, l'homme partit d'un éclat de rire herculéen.

— C'est toi qui m'as l'air bien allumée. Allez, ça me va. On s'ennuiera moins. Et puis de toute façon, il vaut mieux être déjà dingue en entrant ici, ça te dispensera de le devenir. Viens, je vais t'expliquer le boulot.

Il s'appelait M. Casquette.

— Mais pas de ça entre nous. Appelle-moi Georges. Je t'appellerai Fleurette, Camillette c'est déjà pris.

Camille prit une petite mine de fouine.

— Déjà pris ? Mais pris par qui ?

— Je ne peux pas parler de ça ici. Ni ailleurs. Je ne peux pas en parler tout court. Ton prédécesseur s'appelait Paulette. Et celui d'avant Yvette. C'étaient des hommes mais il n'y a pas de prénom d'homme qui rime avec Casquette.

C'était la plus étrange des justifications qu'elle ait jamais entendues de sa vie mais elle n'osa pas risquer de le contrarier en le lui faisant remarquer.

— Bon, va pour Fleurette alors, se contenta-t-elle d'ajouter.

Depuis bientôt dix ans, M. Casquette régnait à sa guise sur le SBAM, le Service des bibliothèques pour les archives municipales.

— Ça devrait pas plutôt s'appeler le Service d'archives des bibliothèques municipales ? risqua Camille.

— Le SABM ? rétorqua-t-il, narquois. Tu te verrais, toi, confier tes livres à un service au nom imprononçable ? Alors que SBAM, ça claque non ? SBAM ; on dirait un coup de fusil. Au SBAM, je peux te dire que ça ne désemplit pas.

Personne ne se serait avisé de se mêler de ses activités ni de l'organisation de ses missions, ni même du nom de son service. Il faut avouer que le sujet ne passionnait pas les foules et que le caractère volontiers imprévisible et bougon du maître des lieux n'incitait pas à l'excès de zèle. Aussi bénéficiait-il de ce qu'il convient d'appeler une paix royale tant qu'il ne franchissait pas le seuil des quatre sous-sols qui composaient son royaume.

Les seize bibliothèques de la ville se délestaient régulièrement des ouvrages qui ne tenaient plus dans leurs fonds. Les nouveautés chassaient les livres anciens les moins consultés. Les condamnés à l'expulsion se voyaient confiés aux archives pour un stockage à durée illimitée. Année après année, les rayonnages des bibliothèques des quatre sous-sols se remplissaient. M. Casquette commandait régulièrement de nouvelles étagères qui saturaient bientôt à leur tour et déclenchaient une nouvelle commande d'étagères. *Bis repetita placent*, proclamait sentencieusement M. Casquette à qui voulait bien l'écouter, c'est-à-dire pas grand monde. Les employés à durée déterminée qu'il recrutait occasionnellement constituaient ses seuls auditeurs.

— Le dernier n'a pas tenu plus de trois semaines. On verra si tu bats son record, dit l'archiviste en guettant la réaction de la jeune fille du coin de l'œil.

« Si je tiens deux jours, ce sera déjà un miracle », se disait Camille. « Il est encore plus bizarre que moi. » « Mais justement, vous êtes faits pour vous entendre. Ne panique pas et reste concentrée sur ce qu'il dit au lieu de t'écouter. »

Elle n'avait raté que deux ou trois phrases. Elle se força à focaliser son attention deux fois plus intensément pour rattraper. Tout en parlant, il l'entraînait vers le fond de l'allée principale. De part et d'autre, du sol au plafond, des rayonnages envahis de livres se succédaient.

— La difficulté, tu verras, c'est de réserver le bon nombre d'étagères. Le principe est d'une simplicité biblique. Les auteurs dont le nom commence par A sont au premier sous-sol. Ceux dont le nom commence par Z sont au quatrième. Eh les autres, eh bien ils sont entre les deux. Tu me suis jusque-là ?

— Je devrais m'en sortir, confirma-t-elle, concentrée.

— C'est maintenant que ça se complique. Quand les bibliothèques de la ville nous apportent les livres dont elles veulent se débarrasser, on ne sait

pas combien d'auteurs en *A*, en *B* ou en *L* vont débouler. Tu me suis toujours ?

— Euh... Oui, oui. Quel est le problème ?

— Au début aucun. Les étagères étaient vides, on rangeait les bouquins et puis voilà. Mais maintenant, dix ans de remplissage d'étagères plus tard, quand tu veux classer Kundera à la lettre *K*, les trois rayonnages de *K* débordent de Kafka, Keats et autres Krishnamurti et pour y glisser tes exemplaires de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, *La vie est ailleurs* et *L'Immortalité*, tu dois déplacer ceux de l'étagère suivante, les ouvrages de Lautréamont et consorts. Mais où les ranger ? Combien d'étagères libres laisser pour la prochaine tournée ? Combien d'écrivains en *L* vont envahir leurs voisins en *K* ? Devrons-nous bouter les *M* hors du deuxième étage pour héberger les nouveaux *desdichados* ? Ah, Gérard de Nerval ! Tiens justement, de Nerval, on lui fait de la place au *D* ou au *N* ? Au premier ou au troisième sous-sol ?

— Faux problème. Le catalogage, on apprend ça en première année. Nerval, classé à *n*. Mais OK, je commence à comprendre le principe, ponctua Camille.

— Aaah ! râla-t-il de satisfaction. Tu le vois mieux maintenant le problème, hein ? Ici, on n'est ni bibliothécaires ni archivistes, on est embauchés comme déménageurs. Tu prends là, tu poses ici. Tu brasses, tu remues, tu réorganises dans l'espace. Des déménageurs, je te dis, et nos meubles, ce sont les livres.

— Ça me va. J'adore les livres. J'adore les lire, les toucher, les renifler, les dépoussiérer, les classer, les regarder. Passer une journée entière à les déplacer, c'est le rêve absolu, sourit la jeune fille.

L'archiviste baissa soudain la voix comme pour dissimuler la suite à d'improbables oreilles étrangères.

— Tu dis ça mais tu ne sais pas ce qui t'attend, poursuivit Georges Casquette. Les livres d'ici sont, comment dire, un peu spéciaux, un peu

caractériels. Je crois qu'ils n'aiment pas l'idée de se retrouver dans un cimetière, ça les rend nerveux. Avant d'arriver, ils sont standard, inertes et silencieux mais dès qu'ils franchissent la porte du SBAM, c'est une autre histoire.

— Hmm... Là par contre, je ne suis pas sûre de vous suivre.

L'homme retrouva son timbre de vieux chat malicieux.

— Tu comprendras bien assez vite, crois-moi. Et maintenant au boulot. Tu vois ces quatre chariots ? À toi de jouer, Fleurette.

Sans lui laisser l'occasion d'une question, le géant au regard d'aigle tourna les talons en direction de l'entrée.

Imaginez qu'une bonne fée vous propose un jour d'exaucer un vœu, un seul, et ce vœu concernerait votre travail idéal. Celui qui vous ferait lever avant le réveil, prendre votre douche en chantant, petit-déjeuner en souriant, courir pour attraper le bus et ne pas arriver en retard. Qui plus est, un travail où votre unique collègue vous accepterait comme vous êtes, avec vos périodes grognon, vos accès de verbiage, vos moments de rêvasserie, vos épisodes de mutisme, votre communication aléatoire entre envolées lyriques et borborygmes indéchiffrables, bref, un travail où vous pourriez être le meilleur et le pire de vous-même sans que ça gêne, ni vous ni personne d'autre. « Je veux passer le reste de ma vie ici », se disait Camille, persuadée d'avoir enfin trouvé sa place dans l'Univers. Elle, le grain de sable, la fourmi de rien, le malentendu de la Création, la démonstration flagrante de l'insignifiance humaine, était devenue en cet instant une poussière d'étoile. Poussière, oui. Mais d'étoile ! Tout ça parce qu'une bonne fée lui avait accordé le plus merveilleux métier du monde : caresser des livres du matin au soir. Le cœur plus léger qu'une bossa nova, elle se pencha sur le premier chariot, y saisit le premier livre, *L'Ennui*, Alberto Moravia, et l'ouvrit au hasard :

« J’y trouvai, tamisée par le rideau blanc, la lumière douce, nette et précise que je connaissais bien, la lumière même dans laquelle l’ennui, c’est-à-dire l’absence de rapports entre les choses et moi, paraissait assumer un aspect suprêmement normal, et non pour autant moins angoissant, peut-être même, de ce fait, plus angoissant que jamais. »

L’ennui, l’absence de rapports entre les choses et moi. C’est drôle, se disait Camille, il suffirait de remplacer les choses par les gens pour imaginer que j’ai moi-même écrit cette phrase. Je ne m’ennuie jamais avec les choses. Ma relation avec un stylo ou une boîte à lettres est inépuisable. Je peux me reconnaître dans la pointe d’un roller qui distribue parcimonieusement son encre comme je le fais avec mes regards parfois. Lui comme moi, nous nous retenons, nous nous contenons. Sa façon de baver, d’étaler l’encre là où elle n’aurait pas dû, me parle de mes conversations inappropriées, la rondeur de son corps me parle de mes joues. Quant à une boîte à lettres, elle s’ouvre si on en a la clé, tout comme moi. Je suis une boîte à lettres. Je peux discuter avec un objet, l’écouter et me sentir acceptée de lui. Mais les gens ! Les gens sont tellement incompréhensibles. Quelle tâche ardue de se mettre en relation avec ces étranges objets vivants ! Je préfère nettement les inertes. Je ne m’ennuie jamais avec un objet mort.

« Cesse de rêvasser et mets-toi au travail. » « Oui, oui, bien sûr je m’y mets, mais tu me fatigues, laisse-moi un instant pour me réjouir de ce qui m’arrive. »

Ainsi discutaient les petites voix intérieures de Camille alors qu’elle reposait le livre. Le premier tri fut rapide. Elle répartit sur les quatre chariots les auteurs par ordre alphabétique, un chariot par étage. Elle devait se forcer pour ne pas s’arrêter sur chaque ouvrage mais en quelques minutes elle parvint à focaliser son attention sur la première lettre du nom et rien d’autre. Cette première étape accomplie, elle saisit le premier chariot et arpenta les rayonnages du premier étage pour y distribuer les œuvres.

Georges Casquette ne prêtait aucune attention à ses déambulations. Installé derrière l'un des bureaux en bois massif de l'entrée, il s'affairait sur l'ordinateur qui s'y trouvait. D'une main, il saisissait un livre en pile sur sa gauche, de l'autre il scannait le code-barres de sa couverture – *bip* – avant de reposer l'ouvrage sur une pile à sa droite. Régulièrement, il grommelait en tapotant de ses doigts fins et agiles sur le clavier de l'ordinateur avant de reprendre sa gestuelle aussi réglée qu'une mécanique : à gauche, à droite, à gauche, à droite. Parfois, une des piles s'écroulait et les grommellements se changeaient en vociférations. Sans se donner la peine de ramasser les ouvrages, l'archiviste reprenait sa chorégraphie gauche-droite, rythmée par les bips du scanner. Camille s'amusait à les transformer en mélodie qu'elle chantonnait dans sa tête en vagabondant parmi les étagères.

La matinée était déjà bien avancée quand, son premier chariot épuisé – auteurs de *A* à *F* –, elle s'attaqua au suivant : de *S* à *Z*. La logique aurait voulu qu'elle range d'abord le chariot du deuxième sous-sol puis celui du troisième mais après tout cela n'aurait rien changé à sa manutention et l'idée de commencer par la fin l'émoustillait, comme si elle bravait un interdit.

— Je descends, cria Camille à l'intention de Georges Casquette.

— OK, Fleurette, lança son collègue entre deux voltiges gauche-droite. Tout se passe bien pour toi ?

— Parfaitement, répondit-elle gaiement.

Le bruit de l'ouverture de la porte d'ascenseur priva Camille de la dernière phrase de l'archiviste :

— Pourvu que ça dure...

L'ascenseur était prévu pour accueillir un seul chariot et une seule personne. Il conduisit la jeune fille jusqu'au dernier sous-sol. Les portes s'ouvrirent, elle poussa le chariot devant elle. Généralement, un détecteur de mouvement déclenchait un éclairage automatique des lieux, mais il devait être capricieux, car, à ce moment précis, il ne se passa strictement

rien. D'un pas hésitant, Camille s'aventura hors de l'ascenseur. Les portes se refermèrent dans son dos, la plongeant dans le noir. Il devait bien y avoir un interrupteur manuel quelque part. Et logiquement, ce quelque part devait se trouver à côté d'une porte. Une dizaine de mètres plus loin, une lueur verte signalait une sortie de secours. Mieux valait abandonner le chariot pour se diriger, à tâtons, vers la porte. Pas à pas, elle avança, glissant sa main sur le mur pour garder un repère. Au début, la lenteur de sa progression la rassura, mais peu à peu elle s'habitua à la pénombre et prit de l'assurance. Elle marchait maintenant d'une allure presque naturelle. Mais brusquement, l'odeur du sous-sol la saisit sans prévenir. Rien à voir avec des effluves d'humidité comme on aurait pu s'y attendre dans un quatrième sous-sol quasiment abandonné, non, la senteur qui l'attendait et l'assaillait soudain était celle tant aimée de ses amis les vieux livres. Les mots écrits la veille dans son carnet lui revinrent en mémoire.

Qu'à ma dernière inspiration s'offre à mes narines
le parfum aigre et vanillé des pages jaunies d'un vieux livre.

Elle sourit, émue d'être accueillie par cet enivrant arôme. Mais, alors que le fil de ses idées se tissait, son cœur se serra soudain. Il faisait si sombre dans le sous-sol. Si noir. Comme dans un parking. Le son de pas étrangers résonnant sur le sol en béton lui revint en mémoire. Une nuit, dans un parking. Deux ans auparavant. Elle avait cru sa dernière heure venue. Des pas dans son dos qui stoppaient dès qu'elle se retournait. La sensation d'un homme tapi dans l'ombre d'un poteau. Elle avait voulu s'enfuir en courant, sortir de ce noir menaçant, retrouver la lumière du soleil, l'ascenseur translucide et les baies vitrées donnant sur le jardin baigné de soleil. Elle n'avait pas couru. Elle s'était contentée d'accélérer le pas vers la sortie. L'homme qui la suivait dans le noir était alors monté dans une voiture. Ce n'était plus le bruit des pas qu'elle guettait maintenant, c'étaient les crissements des pneus sur le sol plastifié. Le bruit s'approchait. Elle ne

savait comment réagir. Devait-elle se tapir entre deux véhicules ? La honte l'en empêcha. La voiture s'était approchée puis l'avait dépassée sans l'écraser ni même faire vrombir son moteur. Le véhicule avait rejoint la surface, emportant la menace au loin. En appuyant sur le bouton d'ascenseur pour remonter à la surface, Camille s'était aperçue que ses doigts tremblaient. Sa main tremblait aussi. Tout son corps tremblait et son cerveau s'agitait comme de la *jelly* dans un pot de confiture.

Aujourd'hui, au quatrième sous-sol des archives, la peur la reprenait, aussi irraisonnée, aussi intense que deux ans auparavant. Elle tendait l'oreille de peur d'entendre de nouveau des pas résonner sur le sol en béton. « À ma dernière inspiration ? Et si c'était maintenant ? » Dans sa poitrine, les battements accélérèrent. « Et si mes mots étaient prémonitoires ! Si j'avais perçu hier, au fond de mon lit, ce qui m'attendait là, tapi dans le noir. Mon dernier soupir ! »

La peur s'insinuait dans ses veines, suivant le rythme cardiaque. Elle irradiait du centre vers ses extrémités. Dans le noir profond du sous-sol, ses pas ralentirent alors que sa petite voix tentait de reprendre le dessus : « Tu es stupide. Arrête ton film tu veux ? Les prémonitions, ça n'existe pas. Tu crois vraiment que ton avenir est décidé à l'avance ? Bêtises. Des milliers de livres t'entourent. Rien de plus normal que de sentir leur odeur. » Son cœur battait si vite. « Oui mais je ne l'ai pas sentie avant. Pourquoi maintenant, à cet instant ? Ma dernière inspiration. C'est maintenant ? » C'est alors, comme pour confirmer ses pensées, qu'elle perçut le froid glacial sous sa main.

— Aaaaaaah !

Elle fit un bond de côté, heurta une étagère. Des livres tombèrent sur le sol dans un bruit mat. Son cœur se croyait aux montagnes russes, suspendu un instant à son souffle coupé avant de battre éperdument, en chute libre.

Elle attendait le couperet. L'événement qui mettrait fin à sa vie, son souffle, ses battements cardiaques. « C'était écrit. Je l'ai écrit. »

Et finalement...

Non.

Rien ne vint interrompre ni son tambour intérieur, ni son souffle vital, ni sécher la sueur qui glaçait sa colonne. Elle restait là, immobile, figée, pétrifiée, congelée. Son inertie dura, dura, dura puis commença à se dissiper dès que ses pensées trouvèrent la force de se réactiver. « Bouge de là. Va allumer cette putain de lumière et rapido je te prie. » Ses jambes tremblantes la portèrent difficilement trois pas plus loin et soudain, dans un cliquetis sourd, la lumière fut. Elle inonda le sous-sol sans raison comme si le détecteur de mouvement venait de sortir de sa sieste matinale. Retour à la normale.

Quelques secondes interminables s'écoulèrent avant que Camille n'ose regarder autour d'elle. Sans se l'avouer, elle cherchait du regard ce tueur qui devait la guetter dans le noir et qui fondrait finalement sur elle en pleine lumière. Ses yeux s'étaient acclimatés à la clarté revenue et elle acceptait progressivement de croire à la réalité : il ne se passait rien. Elle resterait en vie. Mieux encore, elle était seule dans ce sous-sol. Aucun psychopathe en vue, à part elle-même. Elle s'était fait un film, un film d'horreur mais un film. Certes l'allumage automatique était détraqué mais elle l'était pas mal aussi. Dans le noir, une odeur avait suffi à l'affoler. Oui mais le froid sur sa main ? Rien de plus qu'une étagère métallique dans un renforcement du mur. « Une belle mésaventure à inscrire dans ton carnet ce soir, de quoi te plains-tu ? » « Eh ben. Je ne risque pas de l'oublier cette première journée de travail. »

Sur le sol, elle ramassa le livre tombé : *Puzzle*, Franck Thilliez. La quatrième de couverture la prévint :

« Rien de ce que vous allez vivre n'est la réalité. »

Elle sourit en remettant l'ouvrage en place. OK. Le message était clair.

Elle rejoignit la sortie de secours pour s'assurer d'y trouver un interrupteur en cas de nouvelle panne. Près du chariot resté devant l'ascenseur, la vue d'un autre interrupteur lui arracha un éclat de rire. Elle aurait pu s'épargner toutes ces frousses juste en tendant la main vers le mur, dès son arrivée. Bref. Au boulot maintenant.

Deux heures plus tard, chaque livre avait rejoint sa place dans l'ordre alphabétique sur l'étagère. L'heure du déjeuner était sûrement dépassée. Peu importait. Le cimetière n'avait pas eu sa peau. Le cœur léger à l'idée de son devoir accompli, elle rejoignit l'ascenseur en poussant son chariot vide devant elle. Vide ? Ah non, tiens, celui-ci avait échappé à son attention. Christofer Yesther, *Si je n'existe pas*. Elle l'ouvrit au hasard.

Mon père est mort en mer.

Ma mère noie son humeur amère dans des amours éphémères.

Elle plonge, toujours plus bas,

Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient

Les jours heureux.

Livide, Camille referma le livre d'un claquement sec.

La raison a tort

Aucun doute possible. Mot pour mot, le poème était identique. C'était la veille, sa première nuit dans son nouvel appartement. Elle avait fini par s'endormir malgré le regard oppressant de l'homme fantôme sur le mur. Peu après minuit, un sursaut l'avait tirée de son sommeil. Un sursaut réflexe. Dans son rêve, elle descendait un large escalier en pierre, devant une basilique. Sans raison, sa cheville se tordait soudain. Pour ne pas tomber, elle avait bondi. Le bond avait interrompu sa chute et sa nuit.

Assise dans son lit, encore sous l'emprise de son rêve, l'envie d'écrire l'avait poussée à allumer la lampe de chevet. Un coussin calé dans le dos, elle avait ouvert son carnet, elle avait choisi laquelle des quatre couleurs du stylo lui paraissait la plus appropriée en cet instant – turquoise –, puis elle avait posé la bille sur la feuille. Les mots s'étaient faufiletés jusqu'au papier sans passer par le cerveau, sans tâtonnements sur la page de gauche, sans aucune forme d'hésitation. Elle les avait laissés couler. Ses doigts s'étaient mis au service du flux qui circulait. Cela lui arrivait parfois, rarement, un moment de grâce, de ceux qu'elle espérait tant l'aisance de cette curieuse expérience lui procurait de la joie. Elle se connectait à une écriture automatique qui parlait à travers elle, sans contacter sa volonté.

Les Jours heureux, ce serait le titre. Elle l'avait ajouté ensuite, au-dessus des phrases qu'elle venait d'écrire d'un jet :

Mon père est mort en mer.

Ma mère noie son humeur amère dans des amours éphémères.

Elle plonge, toujours plus bas,

Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient

Les jours heureux.

En relisant ce sombre poème, elle fut prise d'une immense tristesse. Pourtant, rien dans ces phrases ne parlait d'elle. Son père était bien vivant, sa mère n'avait jamais connu d'autre homme que son mari, aucun de ses deux parents n'était dépressif. Pourquoi ces idées noires l'avaient-elles traversée ? Fatiguée tant par l'élan d'écriture que par l'émotion, elle s'était empressée d'éteindre pour mieux s'abandonner à l'oubli, sous son drap doux et blanc.

Aujourd'hui, au royaume de Georges Casquette, si elle avait dû fournir une explication à la présence de ce poème, écrit la veille dans son lit, et antérieurement publié dans un livre qui avait échoué au service des archives, elle aurait été bien en peine. « Tu te fais encore un film, je ne vois que ça, la suite du film si tu préfères. Tu as cru écrire ce poème. C'est typiquement un phénomène de déjà-vu. Tu verras, vérifie en rentrant, il n'y aura rien dans ton carnet. »

Malgré les demandes pressantes de Camille pour emprunter *Si je n'existe pas*, Georges Casquette se montra intraitable.

— Fleurette, on n'est pas dans une médiathèque. C'est un service d'archives. Aucun ouvrage ne peut sortir d'ici. C'est un aller simple pour

l'oubli. Tout ce qui est permis, c'est la consultation sur place. Tu n'as qu'à le lire pendant tes heures de repas, si tu y tiens tant que ça.

Le livre avait atterri sur le bureau de Georges et elle avait dû insister pour qu'il accepte, au moins, de la laisser photographier, avec son téléphone, la page où était inscrit le poème. La journée de travail lui avait semblé durer mille ans. Enfin, l'heure tant attendue arriva.

— À demain !

Durant le trajet en bus, Camille regarda défiler les voitures, les façades d'immeuble, les piétons. Le décor lui semblait irréel tant elle était habitée par le mystère du poème qui, lui, paraissait concret et incontestable. Elle serra les clés de l'appartement dans sa poche et prépara mentalement son arrivée. « Tu respirez calmement. Tu restes maîtresse de tes désirs. Non, tu ne courras pas comme une dératée directement sur ton carnet. Tu commenceras par dire bonjour à Lucie, tu discuteras quelques minutes avec elle d'un air détaché, puis tu te rendras dans ta chambre, d'un pas lent et serein. Ensuite, tu t'assiéras tranquillement sur le bord du lit et... » Évidemment, son mantra zen se volatilisa à la seconde même où elle tourna la clé dans la serrure. Elle lança à la volée un « Bonjour Lucie », sans même savoir si sa colocataire était dans l'appartement, et se rua dans sa chambre. « Bravo. Belle maîtrise de soi », ironisa la petite voix. Sans prendre le temps de déposer son sac, elle se saisit fébrilement du carnet jusqu'à la dernière page écrite : *Les Jours heureux*. Les cinq lignes du poème étaient bien là, sous le titre, écrites de sa main, au bille couleur turquoise. Ses mains tremblaient, son cœur tambourinait à tout va. L'impossible était donc réel. La preuve était entre ses mains. « Tu vois, tu vois, tu vois bien. J'en étais sûre ! » Elle voulut comparer mot à mot et sortit son téléphone. La photo lui restitua le texte. Au mot près ! Tout y était, même la ponctuation, identique.

— Coucou. Alors cette première journée ? Ça se présente bien ce boulot ?

La porte de la chambre était restée ouverte, Lucie se tenait sur le seuil. Camille la fixait sans savoir que répondre. Cette histoire de poème était tellement invraisemblable.

— Eh bien dis donc, tu en fais une tête. On dirait que tu as vu un fantôme. Si tu veux mon avis, tu devrais boire un petit verre pour te remettre les idées en place. Sers-toi, ne te gêne pas, il y a de la bière dans le frigo.

— Je ne bois pas d'alcool.

— Raison de plus, plaisanta Lucie.

Camille sourit.

— C'est vrai que j'ai eu une rude journée.

— Allez viens me raconter. J'ai cinq minutes, après je file à mon rencard.

— Avec ton petit ami ?

Elle hésita avant de répondre avec une mimique malicieuse.

— Ça dépend de ce que tu entends par là. Disons que j'ai quelques *sex friends* en attendant de trouver l'amour de ma vie qui pourrait bien être ce charmant garçon qui m'attend ce soir. Il est intéressant, drôle et hmm... so sexy ! Jérémy. Même son prénom est sexy, tu ne trouves pas ? Vous vous croirez peut-être demain matin... Si tout se passe bien.

Imprégnée par cette perspective, Lucie relâcha avec langueur son corps contre le chambranle.

— Oh ! il vient dormir ici ? réagit Camille.

— Pas trop dormir j'espère, répondit sa colocataire en éclatant d'un rire franc.

Camille sentit ses joues s'empourprer.

— Oh. Oui...

— Et toi ? Tu as un copain ?

— Je... Enfin... Pas encore...

Lucie avisa les livres alignés sur les étagères.

— Moi je crois que tu es un peu trop occupée avec tes bouquins et pas assez avec les garçons, non ? Bon allez, j'ai plus le temps, faut que j'y aille maintenant, on se raconte tout ça la prochaine fois. Bonne soirée !

— À toi aussi.

Pff... Au premier regard, à la seconde où la porte de l'ascenseur s'était ouverte, j'ai su que ça ne collerait pas entre nous. Lucie est jolie, sympa, chaleureuse, à l'aise, elle papote facilement de tout et de rien, elle rit en dévoilant ses superbes dents d'une blancheur publicitaire, le cliché de la coolitude absolue, l'exact contraire de la godiche-coincée-mal-dans-sa-peau qui se tenait devant elle : moi.

Qui voudrait d'une colocataire qui vous fait sentir minable à chaque battement de cils ? Qui ?

Et quand elle m'a demandé si j'étais OK pour louer la chambre qui venait de se libérer, je n'ai pas hésité un instant avant de répondre :

— Oui, ça me va.

Pourquoi, mais pourquoi ai-je dit oui ?

« Peut-être parce que tu ne savais pas où dormir sinon ? Si au lieu de geindre sur ton journal tu rangeais ta valise ? Ça calmerait un peu tes nœuds au cerveau. Oublie ce poème insensé, ta coloc' trop sexy et fais de la place pour ranger tes affaires » – « Oui, c'est vrai, le concret, ça me calme. Tiens, et si j'essayais la bière ? ».

Sous le lit, les cartons étaient au nombre de quatre, deux très lourds, deux très légers. À voir l'état de l'adhésif brun qui les maintenait fermés, ils devaient se trouver là depuis plusieurs années. Camille les empila deux par deux avant de s'attaquer à la poussière accumulée là-dessous, brandissant le tuyau d'aspirateur comme un chevalier sa lance. Son devoir accompli, pour

fêter sa victoire contre la saleté, elle décapsula la première bière de sa vie et, entre gêne et volupté, s'en offrit la première gorgée. Le sentiment de trahir ses principes la grisa bien davantage que l'alcool. Elle vida alternativement la bouteille et sa valise puis glissa la seconde sous son lit. Elle s'y emboîtait parfaitement. Il restait assez d'espace pour deux des cartons.

Les plus lourds devaient contenir des livres. Elle les reconnaissait à travers l'emballage, au poids mais aussi au son. Ce léger choc entre les ouvrages de formats différents qui laissaient la place d'un glissement mais guère plus. Ils pourraient prendre place sur quelques rayonnages encore vides de sa chambre. Elle poussa les cartons plus légers à côté de la valise sans se donner la peine de vérifier leur contenu. Sa curiosité se reporta sur les trésors promis par les deux autres. La capsule de la bouteille de bière lui fournit de quoi fendre l'adhésif. Elle ouvrit les rabats qu'elle s'empressa d'écarter, le nez pointé en avant comme la jeune fouine curieuse qu'elle devenait dès qu'il s'agissait de lecture. Elle avait vu juste. Encore des livres, encore des couvertures à caresser, des pages à tourner, des mots à effleurer. Sa main qui plongeait pour saisir un volume fut stoppée par la sonnette de l'entrée.

Personne ne soupçonnait sa présence dans cet appartement. Elle n'avait pas menti, elle n'avait pas d'amis. Le visiteur cherchait sûrement Lucie. Pourquoi s'en occuper ? La sonnerie retentit de nouveau, une fois puis une deuxième plus longue, stridente. « Laisse. Pourquoi répondre ? » – « Pour que cette sonnette cesse de me casser les oreilles ! ».

— Ah ! Salut. Je viens voir Lucie.

Il devait avoir environ vingt-cinq ans, pas vraiment joli garçon mais une gueule, un visage carré de face et pointu de profil, des cheveux bouclés, des yeux noirs sous de longs cils de fille. Comme Camille ne répondait pas, il enchaîna.

— Je m'appelle Hakim. Je suis un copain de Lucie. Elle a dû te parler de moi non ? Tu es sa nouvelle coloc' ?

Toujours pas de réaction. Trop absorbée par l'observation des détails qui le caractérisaient, Camille s'était absentée en elle-même. Elle examinait les motifs de la chemise à manches longues de son interlocuteur, la couleur particulière des lacets de ses chaussures, sa peau brun clair comme hâlée, la forme originale de la bague en argent qu'il portait au pouce, la vigueur qui émanait de sa présence. Sans se démonter, il reprit, ironique.

— Si tu préfères te taire, je t'en prie, fais comme chez toi. Je vais essayer de ne pas le prendre personnellement. Tu as sûrement de bonnes raisons de m'ignorer. Quoi qu'il en soit, tu pourrais prévenir Lucie, me faire entrer, me traiter comme ça se fait habituellement entre êtres humains, quoi.

— Lucie est sortie, se défendit Camille.

— OK, pas grave. J'ai juste oublié mon chargeur de téléphone quelque part. Dans sa chambre ou dans la cuisine. J'ai plus de batterie.

Devant l'absence totale de réaction de la jeune fille, Hakim retint difficilement une grimace agacée.

— Je suis touché par ton accueil si chaleureux et empathique. Je me sens mieux, sincèrement, merci. Et sinon je peux jeter un œil à l'intérieur ? Vraiment, j'en ai besoin de ce chargeur. Je voudrais le récupérer, tu comprends ? Mon téléphone est HS.

L'intuition de Camille lui soufflait de ne pas laisser entrer cet homme pendant que sa raison lui donnait tort. Hakim voulait récupérer un objet oublié lors d'une précédente visite. C'est donc qu'il était déjà venu, Lucie l'avait accueilli, ils avaient bu un verre ou peut-être même fait l'amour, Hakim pourrait être l'un des amants de Lucie après tout, un parmi d'autres, elle semblait en avoir tellement. Il n'avait pas l'air inquiétant ni bizarre, plutôt sympathique en fait. Mais était-il ce qu'il prétendait ? N'était-ce pas une excuse pour entrer et... Et quoi ? Que craignait-elle donc ? Il n'avait

l'allure ni d'un voleur ni d'un violeur. Alors quoi ? Elle ne pouvait quand même pas lui refermer la porte au nez.

— Bon, attends là, je vais voir si je le trouve, ton chargeur.

Hakim lui tendit son téléphone.

— Trop aimable. Le câble est noir.

Téléphone en main, elle s'éloigna dans le long couloir qui séparait l'entrée de la cuisine. Sur la table, des miettes, des tasses, une pince à cheveux. Rien qui ressemble à un chargeur. Rien non plus branché sur les multiprises du réfrigérateur, du four ou de la cafetière. Dans la chambre de Lucie peut-être ? Mais entrer dans la chambre de sa colocataire, c'était franchir une frontière invisible, celle de l'intimité. Va pour la cuisine, un lieu de passage, collectif, ouvert. Camille n'aurait pas apprécié que Lucie pénètre dans son repaire en son absence. Alors non, la chambre, elle n'irait pas.

— Je ne l'ai pas trouvé ! clama-t-elle en rebroussant chemin.

Il se tenait au milieu du couloir. Dans son dos, la porte d'entrée était refermée. Il la fixait d'un regard indéchiffrable. Elle n'avait pu s'empêcher de marquer sa surprise d'un léger sursaut, la bouche ouverte, les yeux plissés. Elle l'avait laissé devant l'entrée. Pourquoi avait-il franchi la porte ? Pourquoi l'avait-il refermée derrière lui ? Il aurait dû s'en tenir à la distance qu'elle avait posée. « Tu vois, tu n'aurais pas dû l'écouter. Tu n'aurais pas dû t'occuper de son problème. Si ça se trouve, il n'a jamais mis les pieds dans l'appartement. Son chargeur n'est nulle part. Ce n'était qu'un prétexte pour entrer. Qu'est-ce qu'il te veut ? Comment vas-tu t'en débarrasser maintenant ? »

Ses tergiversations intérieures n'avaient pas échappé à l'intrus. Un sourire en coin, il l'observait, conscient du malaise de la jeune fille. Conscient et même jouissant de cette tension qu'il avait déclenchée en elle.

— On fait quoi maintenant ?

Sa voix n'était pas menaçante. Plutôt moqueuse. Il continua sur le même ton.

— Ton instinct t'avait pourtant prévenue non ? Tu ne voulais pas me laisser entrer. Tu avais sûrement une bonne raison. Mais maintenant, je suis à l'intérieur et toi, à supposer que tu veuilles t'enfuir, tu ne peux même pas sortir. C'est ballot.

Pétrifiée, Camille écoutait ces mots prononcés tranquillement. Elle attendait le couperet. L'instant décisif où ce moment ambigu sombrerait dans le fait divers. Il fit un pas vers elle. Un réflexe la fit reculer d'autant. « Garde tes distances de sécurité. »

Il éclata de rire.

— T'es bien flippée hein, comme fille. J'ai une tête de *serial killer* ? Sérieux ? Allez, c'était juste une blague. OK, une blague stupide. J'ai bien vu que tu ne voulais pas me laisser entrer et comme j'ai un caractère de cochon, je suis entré. Pure provoc'. Tu aurais dû me refermer la porte au nez. C'est ce que j'aurais fait, moi si j'avais été à ta place.

Son discours la surprit.

— Ça aurait été un peu brutal, non ?

— Qu'est-ce que tu préfères ? Brutal ou hypocrite ? Si tu le sens pas, tu le sens pas. Fais-toi confiance. Sinon, tu vois, tout peut arriver. Comme un inconnu qui entre chez toi. Heureusement pour toi, je suis plus marrant que méchant. Bon, je t'ai assez embêtée, j'y vais. Tu diras à Lucie que je suis passé ? Hakim. Tu te rappelleras ?

Elle se sentait stupide et décontenancée.

— Oui, oui, bien sûr, je lui dirai. Je ne risque pas d'oublier.

Il rit de sa remarque.

— Allez je file. Et n'ouvre plus à des inconnus !

Il pointait son doigt vers elle pour lui faire la leçon. Elle sourit.

— Promis, je ferai attention.

Il s'apprêtait à sortir quand :

— Ah ! tu me rends mon téléphone quand même ?

— Euh... oui... oui... Bien sûr. Où est-ce que je l'ai mis ? J'ai dû le laisser dans la cuisine.

— Va voir. J'en profite pour m'incruster dans ta chambre.

Devant la mine coincée de Camille, il précisa d'une voix comique :

— Blague.

Camille leva les yeux au ciel avant de s'éloigner à la recherche du téléphone. Mais il s'était volatilisé !

— Viens voir si tu le trouves, toi, appela-t-elle à la rescousse. C'est incroyable. Il doit être là, bien en vue, je n'ai pas mis les pieds ailleurs que dans la cuisine.

Il fit les quelques pas nécessaires pour la rejoindre.

— Ben oui, sous ton nez. Regarde.

Il saisit le téléphone posé en évidence sur la table de la cuisine.

— Ah non, ça c'est le mien.

— On a le même alors ?

— Peut-être. Mais celui-là, c'est le mien.

— Hmm... Moi je dirais pareil. Regarde les photos, on verra bien.

Camille composa le code de déverrouillage mais il était faux.

— Ah tu vois ! c'est bien ce que je disais, c'est le mien. C'est toi, la voleuse, en vrai. J'aurais dû me méfier. Efficace ta stratégie de jouer les victimes pour déjouer l'attention.

Elle ? machiavélique ? L'idée la fit éclater de rire.

— J'aimerais bien en être capable !

— On dit ça...

— Ah tiens, le mien est là.

À côté du grille-pain. Elle ne se rappelait pas l'y avoir déposé pourtant. Peu importait. Elle composa le code de déverrouillage. La photo du poème mystérieux apparut sur l'écran. Sa joie se volatilisa instantanément.

Par contraste, elle réalisa qu'elle était joyeuse l'instant d'avant. L'échange avec Hakim l'avait réchauffée. Il était malin et rieur, une agréable compagnie. Elle souhaitait prolonger ces instants. Ce n'était pas bien compliqué.

— Si tu veux, tu peux utiliser mon chargeur, le temps que ta batterie se regonfle un peu. Je t'offre un verre en attendant ? J'ai des bières.

Des paroles amicales, un ton chaleureux, elle ne se reconnaissait plus, elle, la sociophobe, la voilà devisant gaiement avec un inconnu. « Tu devrais boire de la bière plus souvent », suggéra sa petite voix, rieuse.

— OK, c'est pas de refus. Pour le chargeur et pour la bière, la remercia Hakim.

Il tira une chaise et la retourna pour s'asseoir à califourchon, les coudes appuyés au dossier. Elle s'occupait de servir les bières. « Deux ! C'est raisonnable tu crois ? » – « Fous-moi la paix tu veux ? ». Camille était habituée à ces débats intérieurs entre ses différentes facettes. « Y a trop de monde sous ce scalp », concluait-elle, les jours de bonne humeur.

Tout en laissant le liquide couler le long du verre, elle s'habitua à sentir la présence physique d'Hakim. Elle sentait son odeur, forte et musquée, une odeur de mâle. La proximité du corps d'un homme ne la laissait pas indifférente. Généralement cela provoquait une tension désagréable dans son corps à elle. Mais avec Hakim, c'était l'inverse qui se produisait. Il sirotait sa bière sans arrière-pensées, ancré dans l'instant. Il l'apaisait. Il interrompit ses cogitations.

— Alors tu aimes la poésie ?

*« Parmi les étoiles admirées, mouillées
par des fleuves différents et par la rosée,
j'ai seulement choisi l'étoile que j'aimais
Et depuis ce temps-là je dors avec la nuit. »*

Dès le premier vers, Camille avait bloqué sa respiration. Elle écoutait les mots du poème, le timbre de voix d'Hakim, le rythme de sa lecture, son souffle. Elle ne pouvait pas, en plus, continuer de respirer. La puissance des mots déclenchait en elle des émois bien plus vigoureux que la puissance supposée des hommes.

— C'est de toi ?

Le rire sonore d'Hakim démentit aussitôt.

— J'aurais aimé ! C'est de Pablo Neruda. Et toi ? Tu me le dis, ton poème ?

Elle rougit de confusion. Comment avait-il deviné ?

— De quoi tu parles ? risqua-t-elle prudemment.

— La photo, sur ton téléphone, c'est pas un poème ? C'est toi qui l'as écrit ?

La réponse la rassura suffisamment pour qu'elle admette :

— Oui. Et peut-être non. Je ne sais pas. C'est compliqué.

— Le contraire m'aurait étonné venant de toi, répliqua-t-il, taquin.

Comme son visage se refermait, il enchaîna, plus doux.

— Tu m'expliques ?

Pouvait-elle lui faire confiance ? Allait-il la traiter de folle ? Elle pesa le pour et le contre. Au pire, il se moquerait d'elle, au mieux, elle trouverait un appui, ça valait la peine de tenter. Elle prit son courage à deux mains et se lança dans un récit circonstancié. Elle retraça les événements depuis son arrivée chez Lucie jusqu'à la découverte du livre de Christofer Yesther, la première nuit et l'homme sur la tapisserie, le premier jour de travail et l'angoisse au quatrième sous-sol.

Il savait écouter et posait des questions pour l'inciter à préciser certains éléments. Vingt minutes plus tard, elle prit conscience de l'exploit qu'elle venait d'accomplir. Encore une première fois à noter dans son journal ! Jamais encore elle n'avait parlé aussi longtemps d'elle-même, de son intimité, jamais elle ne s'était autant confiée à un autre que son carnet.

— Eh bien... C'est pas banal ton histoire. Tu as une explication ?

— J'ai surtout des nœuds au cerveau.

Hakim sourit. Il ne la jugeait pas, il cherchait une raison, il la soutenait.

— J'en vois deux. La plus rationnelle c'est que tu as déjà lu ce poème quelque part, dans le livre de Christofer Yesther ou sur Internet, sur Facebook, sur un blog, les possibilités ne manquent pas. Tu l'as lu, oublié, et il est revenu à ta mémoire sans prévenir.

— Oui, ce serait plausible mais je me souviens des livres que je lis et je ne vais jamais traîner sur les réseaux. Je n'en vois pas l'intérêt.

— Il reste ma deuxième explication. Mais à ta place, je choisirais la première. Elle est moins tordue et moins inquiétante.

— Je t'écoute. Ce serait quoi cette deuxième ?

— L'homme, sur le mur. Cette trace de peinture étrange qui forme un visage. Et si c'était une sorte de fantôme ? Il aurait profité de ton sommeil pour te parler, pour te souffler ce poème.

— Tu as raison. Je vais choisir ta première explication.

— Tu me fais voir ?

— Quoi donc ?

— Ton fantôme !

— Arrête ! Je n'ai jamais dit que c'était un fantôme !

— Allez, fais voir.

L'instant d'après, Hakim était agenouillé sur son lit. Il se penchait à droite, à gauche, faisant jouer les reflets de lumière sur la peinture passée du mur.

— Ah oui ! dans cette position, on le voit bien, confirma-t-il. C'est flippant. On déplace ton lit ?

— Quoi ? On ne va pas déménager les meubles.

— Tu vas réussir à dormir avec ce type qui te regarde et t'envoie des poèmes subliminaux ?

— Mais je ne sais pas. Je n’y ai pas réfléchi. C’est toi qui m’as mis cette idée en tête, se récria Camille.

— Regarde, on déplace cette étagère et on pousse le lit à la place. On en a pour dix minutes. C’est quoi ces cartons ?

Une demi-heure plus tard, la pièce avait changé d’allure. Le lit, auparavant encastré dans un angle, comme un navire à quai, traversait maintenant la chambre, prêt à appareiller pour des terres inconnues. L’étrange visage s’était effacé, dissimulé derrière l’étagère. Pour l’instant et jusqu’à nouvel ordre, Camille avait décidé de gommer le mystère du poème de sa mémoire. Elle terminait de vider les cartons en disposant les livres poussiéreux sur les rayonnages. Hakim saisit le dernier, au fond du carton, l’épousseta d’un revers de la main et s’éloigna en direction de la cuisine pour le feuilleter tranquillement.

La jeune fille haussa la voix pour qu’il l’entende au loin.

— Tu as bien fait ! L’espace est plus harmonieux, je me sens chez moi maintenant. Merci de ton aide !

Il ne répondit pas.

— Hakim ? Tu bois une bière ? Hakim ? Tu m’entends ?

Elle le rejoignit à la cuisine mais la pièce était vide. Sur la table l’attendait le chargeur de son téléphone. Mais d’Hakim, point. Pas plus qu’il n’y avait trace du livre qu’il venait de discrètement emprunter.

Ici coule le Rubicon

Le bus la déposa à trois pâtés de maisons, sur une large avenue. La veille, Camille était trop anxieuse de la journée qui l'attendait pour prêter attention au quartier. Elle suivit les trottoirs bordés de platanes en observant les pieds des arbres enserrés dans des grilles en métal circulaires. Elle imaginait le réseau des racines sous le béton comme une toile invisible sur laquelle se posaient, sans le soupçonner, les pieds des piétons. Un panneau signalait la ruelle dans laquelle s'engager pour rejoindre le SBAM. Le passage sombre et étroit ne manquait pas de charme. Les murs en pierre des vieux bâtiments étaient égayés de balcons en fer forgé d'où coulaient des plantes vertes comme sur les cartes postales pittoresques du sud de l'Espagne. Camille n'avait jamais visité l'Espagne, mais elle s'imaginait en voyage, en s'avancant dans la ruelle, jusqu'à la lourde porte en bois de l'immeuble qui abritait le service des archives.

Une fois la porte franchie, l'atmosphère changeait du tout au tout. Dans le hall d'entrée, un long couloir obscur menait aux locaux du SBAM. À droite, sur le mur, une minuscule sonnette contrastait avec l'aspect massif de la porte blindée. Un sticker plastifié, plaqué sur le métal, arborait une phrase curieuse : « Ici coule le Rubicon. » La sonnette était surmontée

d'une caméra de surveillance derrière laquelle, depuis son bureau, veillait Georges Casquette, le grand ordonnateur des lieux.

Pourquoi une porte blindée ? Et une caméra pour surveiller quoi au juste ? Des vieux bouquins dont se débarrassaient les bibliothèques de la ville ?

— Parce que, auparavant, ces lieux conservaient des manuscrits médiévaux, expliqua l'archiviste. Des pièces uniques, précieuses, d'une valeur inestimable. Des textes et des enluminures tracés sur des parchemins en peau de mouton, sur des papiers de chanvre, du papyrus. Tu imagines ? Le moindre changement d'humidité dans l'air et les archives se transformaient en champignonnière. Des sous-sols grouillant de bactéries, de moisissures, qui ne demandent qu'à anéantir des merveilles qui ont traversé les siècles. *Brrr...* Crois-moi, je dors bien mieux depuis que nos locataires ont rajeuni. C'est éreintant de veiller sur un trésor. Les manuscrits ont progressivement été numérisés puis transférés dans des locaux plus modernes, mieux adaptés, sécurisés par des bijoux de technologie qui régulent en temps réel la température et l'humidité des pièces.

— Mais pourquoi garder cette caméra de surveillance alors ? s'étonna Camille.

Georges agita ses belles mains fines comme deux araignées prêtes à saisir une proie.

— Parce que je n'aime pas les visites. Je ne veux pas voir rôder ici de sinistres individus, ces furoncles libidineux du service des contrôles publics qui tentent de justifier leur existence en martyrisant de leurs codes et de leurs règlements tordus les glorieux travailleurs que nous sommes. Voilà pourquoi. Au feu la paperasse ! Et les contrôleurs avec !

Son envolée l'avait échauffé. Ses gesticulations gagnèrent ses bras puis tout son corps massif. Il s'enfonça dans une allée au bout de laquelle s'entassaient des cartons. Sa voix se fit grondement.

— Et il faudrait qu'ils se calment, aussi, avec leurs livraisons, les bibliothécaires. Encore dix cartons ce matin. On n'a pas encore éclusé ceux de la semaine dernière. C'est plus des archives, c'est les écuries d'Augias !

Georges n'avait pas menti. Le gros du travail consistait à manipuler des livres. Les sortir des cartons, les transvaser sur les chariots, les scanner, les classer, les ranger dans les rayonnages et recommencer du début avec la fournée suivante. Ils s'affairèrent tous les deux, chacun de son côté, sans prononcer un mot jusqu'à ce que le dernier carton soit vidé.

— Et maintenant une petite séance de catalogage, grogna Georges, satisfait. Ça nous reposera les reins à défaut de nous reposer les yeux. Tu t'y connais en gestion de base de données ?

— Ça va, oui. Vous avez vu mon CV j'imagine ?

— Oh oui, ça les CV j'en ai vu. Le tien et quarante-cinq autres !

— Ah oui ! Ça en fait du monde. Pourquoi vous m'avez choisie moi ? Je m'attendais à un entretien d'embauche.

— Bah. J'ai pioché au hasard dans le courrier. C'est ta candidature qui est sortie.

— Vous rigolez ?

— Je suis on ne peut plus sérieux. On s'y met ?

C'était vexant de ne devoir son poste qu'au hasard. Elle aurait aimé être choisie entre tous, être appréciée pour son parcours, ses compétences, ses particularités. Être distinguée parmi les autres lui aurait presque suffi. Le salaire n'était que la cerise. Se sentir intégrée, trouver une place, sa place, voilà ce qui la motivait au fond, ce qui l'aidait à se lever chaque matin. Et pourtant, il fallait s'y résoudre, son besoin de reconnaissance, elle pouvait s'asseoir dessus. Elle n'était là que par hasard. Un hasard heureux, certes, mais un hasard quand même. Alors que faire ? Boudier sa chance ou profiter de son plaisir ?

Georges scannait les ouvrages, un à un. Ensemble, ils vérifiaient les données enregistrées sur l'écran, les corrigeaient si besoin. Une étape de contrôle avant que les livres ne rejoignent leur dernière demeure.

— Cet endroit est différent des autres. Je pense que tu t'en es déjà aperçue, petite Fleurette. C'est la dernière fois qu'une main chaude se pose sur leur couverture, leur dernière occasion de délivrer les mots immobiles, l'ultime moment de partage avec les êtres humains. Après ça, une longue nuit sans fin les attend. Ils le sentent. Ils savent qu'ils ont franchi le Rubicon.

— Vous parlez des livres comme s'ils étaient doués de conscience, s'amusa Camille.

— Ils le sont, ô combien, n'en doute pas. Ils ont des pensées, des émotions, des attirances et des dégoûts. Combien de fois ai-je été obligé d'assouplir l'ordre alphabétique pour séparer deux livres qui se détestaient ou pour en réunir deux qui s'aimaient d'amour fou ! Je suis contre la double peine. On les condamne déjà à l'exil, on ne va pas en plus leur infliger une éternité de haine ou de désespoir amoureux.

— Mais comment pouvez-vous savoir ce qu'ils ressentent ? s'amusa Camille.

— Ils sont inventifs, les drôles. Ils se laissent tomber sur le sol pour que tu les déplaces. Ils dégradent leur code-barres. L'encre du titre bave. Tu ne les retrouves plus dans la base de données. Et si tu les écoutes, ils te parlent. C'est tout simple. Il suffit d'ouvrir une page au hasard et de lire les premiers mots que tu trouves. C'est le message qu'ils t'adressent. Tu n'as jamais essayé d'écouter un livre ?

Troublée, Camille prit une profonde inspiration et son plus bel élan avant de répondre.

— Vous vous rappelez, hier, je voulais emprunter un roman.

— *Si je n'existe pas*, Christofer Yesther, confirma Georges. Tu as fait une photo d'un poème.

— Je crois que c'était un message. Je ne sais pas trop pourquoi ni comment mais ce livre m'appelle.

Georges parut satisfait. Son sourcil droit levé en signe d'intérêt, il souligna :

— C'est une interaction exceptionnellement rapide.

Camille le dévisageait sans comprendre. Il poursuivit, d'un ton docte.

— Habituellement, il faut, disons, une bonne semaine pour que les livres se sentent suffisamment en confiance pour établir une relation.

— « Habituellement » ? releva Camille. Vous voulez dire que ce n'est pas la première fois ?

— Pourquoi crois-tu que tes prédécesseurs ont rompu leur contrat avant la date prévue ? Pourquoi crois-tu que je ne vous embauche que pour trois mois ? Pour préserver votre santé, voilà pourquoi. Vous êtes une génération aux nerfs fragiles. À la moindre étrangeté, ça explose comme une volée de chevrotine, ces petits jeunes. Mais toi, tu n'es pas de la même trempe. Tu m'as l'air d'un spécimen rare.

Le scanner fut pris soudain d'une crise de bips ininterrompue.

— Ah. Il ne l'a pas digéré celui-là. Qu'est-ce que ça raconte ?

Georges consulta l'écran, déchiffra les messages d'erreur, désactiva d'un clic le son lancinant et tendit à Camille le responsable de ce désordre sonore. Le récalcitrant s'intitulait :

— *Le Messenger du temps* de Paul Doherty. Bonne pioche, commenta l'archiviste. Tu vois Fleurette, quand je te dis que les livres savent se manifester pour s'exprimer.

— C'est censé être un message, ça ? répliqua-t-elle d'une grimace. C'est pas vraiment limpide... Vous traduiriez ça comment ?

— Hmm... *Si je n'existe pas* de Christofer Yesther t'envoie un message à travers le temps. Il raconte quoi ce poème ?

— C'est pas gai. Un homme noyé, sa femme qui déprime et sombre à son tour.

— Et le roman, il parle de quoi ?

— J'aimerais bien le savoir ! Vous m'avez interdit de l'emprunter.

— Voyons, où l'ai-je posé ?

Georges et Camille eurent beau retourner chaque objet, chaque livre, chaque document posé sur le bureau personnel de M. Casquette et même sur les comptoirs adjacents, *Si je n'existe pas* avait décidé de justifier son titre. Il avait tout bonnement disparu.

— Bien. Il s'est planqué, la crapule. Il ressortira quand ça lui chantera. On va lui montrer qu'il n'est pas seul au monde.

Georges pianota sur le clavier d'ordinateur. En moins de cinq minutes, il avait localisé un autre exemplaire du mystérieux roman.

— C'est une librairie spécialisée dans les livres épuisés. Tu les appelles pour vérifier qu'ils l'ont ? 07 69 30 23 73.

Camille composa le numéro sur son clavier. Après deux sonneries, une voix répondit :

— Librairie Delacourt, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, je cherche un roman de Christofer Yesther. Je l'ai trouvé sur votre catalogue en ligne. Je voulais m'assurer que vous l'aviez bien avant de venir.

Georges suivait attentivement la suite de la conversation et les mimiques de Camille. Elle hocha la tête et chuchota à son intention.

— Apparemment c'est bon, ils sont allés le chercher en rayon.

Puis, reprenant le volume habituel de sa voix :

— Oui, merci. Vous pouvez me le mettre de côté, s'il vous plaît ? 17, rue du Général-Giraud. OK. Je passe le chercher d'ici demain. Entendu. Camille Cerf. Non, comme l'animal, avec un *f*. *F* comme feuille. Non, pas Camille Feuille, Camille Cerf avec un *f* comme feuille. Voilà. D'accord. Merci. À très vite.

— C'est bon ?

— C'est bon, confirma-t-elle, agacée, en raccrochant vivement.

— Vas-y tout de suite. Je t’envoie en mission pour le SBAM, déclara Georges.

— Ah bon ? Mais les chariots, les urgences, je croyais qu’on était débordés ?

— Il faut garder le sens des priorités. Ceux qui sont là vont passer des années à attendre. Ils ne sont plus à deux jours près. Par contre, celui qui t’appelle, il a peut-être une urgence.

Une pile de livres posée sur le comptoir s’écroula avec fracas pour confirmer.

— Tu vois ? conclut Georges Casquette comme s’il s’agissait d’une évidence.

Le temps retrouvé

La librairie se situait à l'angle de deux rues passantes, dans un quartier semi-piéton. Au 17, rue du Général-Giraud, la porte principale était surmontée d'une enseigne en bandeau qui annonçait « Librairie Delacourt – Le temps retrouvé ». Un carillon signalait l'entrée des clients.

Dès les premiers pas, Camille fut envoûtée par l'atmosphère du lieu. Une succession de petites pièces reliées entre elles par d'étroits couloirs dessinait un labyrinthe dédié à la littérature. Comme les colonnes d'un temple grec, des amoncellements de livres formaient des piliers qui encadraient chaque corridor. Là, une moelleuse banquette en velours rouge invitait qui voulait à s'attarder pour feuilleter un des milliers d'ouvrages à disposition. Dans la salle suivante, la banquette s'était faite fauteuil capitonné en cuir moka, de pur style anglais, puis, dans celle d'après, c'était une balancelle en métal blanc, aux coussins moelleux, dans une pièce à l'ambiance champêtre. Les murs tapissés de bibliothèques accueillaient des ouvrages éclectiques dont l'organisation ne semblait correspondre à aucune logique de classement. Des bandelettes de papier coloré épinglées de-ci de-là soumettaient aux visiteurs des pensées de Marc Aurèle : « Va toujours par le chemin le plus court, et le plus court est celui qui va selon la nature. »

Plus loin : « N'agis point comme si tu devais vivre des milliers d'années. L'inévitable est sur toi suspendu. »

De cet enchevêtrement de couloirs et de salles surgit soudain le libraire. Loin de ressembler à un personnage fantasque ou romantique comme l'auraient laissé supposé les lieux, la libraire – puisqu'il s'agissait en fait d'une femme –, était une jeune Asiatique à l'allure sage et classique. Elle portait une robe droite en lin clair en parfait camaïeu avec la couleur de sa peau et en total accord avec le stéréotype que d'aucuns n'auraient pas manqué de lui reprocher de reproduire. Elle s'exprimait avec distinction et une trace d'accent pointu qui pouvait passer pour du snobisme. Son amabilité évoquait plutôt une porte de prison.

— Que puis-je pour vous ? s'enquit-elle.

— Bonjour. Je suis Camille Cerf, comme l'animal, vous savez ?

La libraire lui jeta un regard froid.

— Pardon ?

Camille se sentit minuscule, minable, malheureuse, moisie. Cette jeune femme avait presque son âge et l'élégance émanait d'elle comme une seconde nature. Elle évoquait bien plus un cerf racé que Camille, pataude comme un jeune crapaud. Sur le mur, une bandelette colorée de Marc Aurèle la rappela à l'ordre :

« Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses mais les jugements qu'ils portent sur les choses. » Elle se reprit.

— Eh bien... J'ai appelé tout à l'heure pour réserver un livre de Christofer Yesther.

— Ah ! Veuillez me suivre. Je vais vérifier ce qu'il en est.

Camille obtempéra sagement et suivit la geôlière jusqu'à la caisse, au centre du labyrinthe. Elle se força à respirer lentement pour maîtriser le tremblement de sa voix.

— J'ai parlé à un monsieur. Il l'a mis de côté, je pense. Je devais passer demain.

La geôlière souleva une pile de livres, une autre, une troisième sans que le moindre pli d'expression vienne troubler l'impassibilité de son visage.

— Yesther vous dites ? Je ne vois pas.

Les doigts de la libraire s'agitèrent sur le clavier d'ordinateur dans un doux cliquetis.

— Yesther. Le voilà. Salon d'été. Colonne de la rigueur. Sous les tropiques. Par ici je vous prie.

L'une derrière l'autre, elles déambulèrent de la salle du piano blanc jusqu'au salon d'été en passant par la clairière du solstice et la chambre des moissons. Dans la librairie du Temps retrouvé, le classement s'effectuait par la poésie. Chaque pièce portait un nom évocateur – boudoir de rose, jardin d'oiseaux, salon de thé fumé –, les étagères étaient repérées par une qualité – patience, humour, audace ou fidélité – et une latitude – 45° nord, tropique sud ou équateur. Camille se promit de soumettre cette idée de classification à Georges Casquette. Cela distrairait les livres entreposés de leur ennui éternel.

— Voyons... Rigueur... Tropicque... Christofer Yesther.

La libraire sortit l'ouvrage du rayonnage et le tendit à Camille en commentant :

— *Si je n'existe pas*. Publié il y a neuf ans, deuxième et avant-dernier roman de l'auteur, édition épuisée. Nous possédons les deux derniers exemplaires, rares et uniques, comme leur prix.

— Oh. Ah. Oui. Bien sûr. Le prix...

Soucieuse, Camille retourna le livre à la recherche de l'étiquette : vingt-cinq euros. Un peu plus cher que lors de sa sortie, dix ans plus tôt, mais rien d'insurmontable.

— C'est le prix indiqué plus un don de soi, précisa la libraire.

— Un don de soi ? reprit Camille, interdite. Ça veut dire quoi ?

— Vous devez nous donner un morceau de vous, de votre corps, répondit, imperturbable, la geôlière, comme si c'était la phrase la plus

banale du monde.

— Excusez-moi mais je ne comprends pas. De quoi parlez-vous ?

— Pour les exemplaires rares, le prix est rare, je vous l'ai dit. Vous devez nous donner quelque chose de précieux qui vient de votre corps. Généralement les clients paient avec une mèche de cheveux, c'est le plus simple. Mais ça peut être un morceau d'ongle ou de la peau morte, des cils, des poils, une phalange, ce que vous voulez.

Il n'y avait qu'une seule explication rationnelle possible.

— Vous collectez l'ADN de vos clients ? interrogea Camille.

— Oui, nous travaillons avec un laboratoire qui effectue des recherches biologiques sur le syndrome du lecteur compulsif en lien avec les pathologies d'associabilité.

« Ça n'a rien de rationnel. Cette femme est totalement folle », susurra la petite voix à son oreille. « Sauve-toi de là au plus vite. Donne-lui ton argent, donne-lui une mèche et prends tes jambes à ton cou. »

— Excusez-moi. Ne bougez pas.

« *Clac* », firent les ciseaux en se refermant sur une mèche de Camille. La jeune Asiatique lia délicatement les cheveux avec un morceau de bolduc. Elle avait déjà rangé l'argent dans le tiroir-caisse.

— Je vous remercie. Tout est en règle, confirma-t-elle en glissant le roman dans une pochette en papier qu'elle tendit à sa cliente. Bonne journée.

— Au revoir, lui retourna Camille, en hâtant le pas vers la sortie.

Marc Aurèle lui adressa une ultime mise en garde avant qu'elle ne franchisse le seuil du magasin :

« Le débat ne porte donc pas sur une chose quelconque, mais sur le fait de savoir si nous sommes fous ou non. »

Une lourde oppression serrait le cœur de Camille alors qu'elle pressait le pas, sur le trottoir, pour s'éloigner au plus vite de cette étrange boutique. Jugeant la distance suffisante, elle glissa enfin sa main dans la pochette

pour examiner de plus près le roman tant convoité. La couverture était différente de l'exemplaire des archives mais le titre était identique. Elle feuilleta les premières pages à la recherche du fameux poème. En vain. Il n'y était pas. Les battements de son cœur se firent plus rapides alors qu'elle passait les chapitres. Elle le découvrit enfin, presque au milieu du livre, bien plus loin que dans son souvenir.

Mon père aime trop la mer.

Ma mère perd sa lumière d'hier dans ses amours éphémères.

Ils plongent, toujours plus bas,

Cherchant au fond à rejoindre la vie quand ils coulaient

Des jours heureux.

— Mais ce n'est pas ça !

Elle avait parlé à voix haute. Des passants la regardaient, étonnés. Elle continua plus bas, perplexe.

— Les mots ont changé. Certains mots. Le sens a changé. Ce n'est pas le même poème. Ce n'est pas le même livre !

La libraire avait mentionné deux exemplaires du roman. Il devait y avoir différentes éditions, peut-être une version d'origine et une seconde remaniée par l'auteur. Camille se sentait épuisée d'avance à l'idée de discuter avec l'étrange jeune femme mais elle était aussi décidée à tirer l'affaire au clair. Elle rebroussa chemin. Au 17, rue du Général-Giraud, l'enseigne annonçait le nom du magasin, « Le temps retrouvé », mais pas la moindre trace de livres. La boutique proposait aux passants des bijoux de créateurs contemporains. Des colliers en verre aux formes géométriques, de volumineuses bagues ornées de strass, des pics à cheveux en bakélite. Pourtant Camille reconnaissait la vitrine et, à l'intérieur, l'agencement si particulier des pièces en enfilade.

Sur son téléphone, le numéro de la librairie était resté en mémoire. Elle lança l'appel. La première sonnerie fut interrompue par une voix jeune et masculine.

— Le temps perdu, bonjour.

— Oui, bonjour, j'ai un problème avec un livre que je viens de vous acheter...

L'homme l'interrompt.

— Ah, c'est une erreur, vous êtes au bar du Temps perdu ici. On ne vend pas de livres.

— Oh, je vois. Bien. Merci.

Elle raccrocha, hébétée. Un couple s'approchait sur le même trottoir. Camille interpella les deux passants.

— Excusez-moi, je cherche une librairie dans le quartier. Je pensais que c'était ici.

La femme interrogea son mari du regard avant de répondre.

— Ça ne me dit rien mais nous n'habitons ici que depuis trois mois. Ah ! Madame Lemaire !

Une femme âgée sortait de l'immeuble voisin. Elle s'approcha à l'appel du couple.

— Madame Lemaire, vous pourrez peut-être renseigner cette jeune fille. Elle cherche une librairie dans le quartier.

— Oh il n'y en a plus depuis bien longtemps, ça doit faire plus de dix ans que Delacourt a fermé. C'était juste ici, à la place du magasin de bijoux.

La mésencontre

Un narrateur peut-il intervenir dans sa narration sans trahir le contrat de lecture, ce pacte tacite établi avec son lecteur ? Peut-il se permettre de commenter son propre texte sans rompre le rythme de l'intrigue ? Peut-il distancier son propos sans perdre l'intérêt de son public ni le fil de son récit ?

Oui.

Il peut.

Si ça lui fait plaisir.

Et si ça sert son propos.

Et même dans le cas contraire.

Un auteur fait ce qu'il veut. Il est Dieu, Créateur du monde.

Quant au lecteur, lui-même Dieu tout-puissant,

Partir, rester, rire ou soupirer,

Il fera ce qui lui chante.

Comme toujours.

Il est Dieu.

Et Roi.

En l'occurrence, j'ai une raison tout ce qu'il y a de plus valable pour mettre en pause votre curiosité, un alibi imparable, un argument incontournable. Pour décrire la relation entre mes personnages, j'ai besoin d'un mot qui n'existe pas.

Je n'existe pas, dit le mot, geignard. Je n'existe pas. Inventez-moi s'il vous plaît.

Mais d'où parle-t-il s'il n'existe pas ?

JE N'EXISTE PAS.

OK. Pas besoin de s'énerver. Qu'à cela ne tienne. Je vais te créer, t'utiliser, te contextualiser. Et tu existeras, MOT.

In, cum, tra – dans, avec, à travers – ces trois-là pour composer la racine de rencontre.

Més du latin *minus* – comme dans mécontent, méfiance, *misunderstood* en anglais, *menos* en espagnol –, le préfixe privatif qui marque l'insuffisance.

Voyons. Ça donne Més, *in, cum, tra*. Pas mal. Je le garde.

Que soit la mésencontre.

Ainsi Alice mésencontra Alex.

Avant de s'aventurer dans la ville nouvelle, Alice s'était équipée d'une valise rouge à roulettes pour y entasser ses plus chers trésors : ses livres préférés. À l'arrêt du bus qui la conduirait à la gare, elle fit signe au chauffeur. Depuis ses six ans et son entrée en primaire, elle prenait ce même bus. Le chauffeur l'accueillit chaleureusement.

— Alors cette fois c'est le grand départ ? Tu nous quittes pour la grande ville ?

Le trajet durait une bonne trentaine de minutes. Sa valise à ses pieds, Alice regardait défiler le paysage de son enfance. Les collines boisées, les routes

en lacet, au loin les montagnes où tomberaient bientôt les premières neiges.

Camille interrompit sa lecture. À peine rentrée de la librairie qui n'existait pas, elle s'était mise au lit pour dévorer son livre, tant le mystérieux roman attisait en elle la fièvre de lecture. Le récit débutait bizarrement mais elle n'était plus à une bizarrerie près. Mais là, en lisant cette dernière phrase... Cette phrase... Elle connaissait cette phrase ! Elle s'empara fébrilement de son carnet, posé sur la table de chevet.

26 novembre.

J'ai peur et hâte à la fois de quitter le paysage de mon enfance. Les collines boisées, les routes en lacet, au loin les montagnes où tomberont bientôt les premières neiges.

Quelle est la probabilité, se demanda-t-elle, qu'une suite de vingt-deux mots puisse sortir du cerveau de deux personnes différentes ? Elle avait déjà tiqué en lisant la mention de la valise rouge mais ça restait une coïncidence acceptable. Mais là, c'était du mot pour mot. Vingt-deux fois. Vingt-deux mots pour décrire le paysage de son enfance. Elle aurait aimé être assez calée en maths pour répondre à cette question : quelle probabilité ? Sans parler du poème qui arrivait plus loin, plus tard que dans son souvenir et plus tout à fait identique. « À quel moment le plus tout à fait identique peut-il être considéré comme vraiment différent ? »

Les deux premiers chapitres du roman racontaient sans grand talent le quotidien d'une jeune femme nommée Alice. Perdue dans un coin de campagne, peu sociable et pas jolie, ses principaux compagnons étaient les livres. Elle les dévorait l'un après l'autre, sans discontinuer, comme s'ils étaient son oxygène.

Évidemment, Camille ne pouvait que s'identifier à Alice mais après tout, ce n'était pas si étrange. À chaque roman, elle instaurait un lien intime avec les personnages du récit. Elle discutait avec eux comme elle ne le

faisait pas avec les amis qu'elle n'avait pas. Peut-être que si je parlais moins dans ma tête je parlerais plus facilement aux gens, se disait-elle. Si mon réservoir de pensées ne tournait pas en rond en moi, il se déverserait dehors et faciliterait mes échanges. Cela restait un objectif dont elle tentait de se rapprocher peu à peu, jour après jour.

Profondément troublée, elle reprit sa lecture.

Ce fut dans le train qu'Alice mésecontra Alex. Elle était déjà assise côté fenêtre quand il vint prendre place côté couloir. Ils échangèrent un sourire de courtoisie et ce fut tout. Il pouvait avoir la trentaine. Il n'était pas beau mais sa carrure de rugbyman, ses cheveux fous et son regard clair devaient plaire aux filles. Il ne regarda pas Alice, pâle et effacée, en son teint comme en son caractère, rien en elle ne pouvait retenir le regard d'un homme. Elle ne le regarda pas non plus, plus habituée à discuter avec ses livres qu'avec ses semblables.

« Elle aussi mais c'est dingue ! »

La mésecontre eut pourtant lieu, sans qu'aucun des deux ne s'y attende. Dix minutes s'écoulèrent avant que les premiers signes n'apparaissent. Les corps s'étaient détendus bien calés dans les fauteuils, bercés par le rythme du train. Dans le wagon bondé régnait une atmosphère ouatée, les bavards chuchotaient, les autres se taisaient. Une subtile vibration émergea tranquillement, sans remous. Une sensation de bien-être enveloppa Alice et Alex. Leurs muscles se relâchaient, les jambes, les bras, le creux du dos, le cou, le visage, ceux de surface d'abord, les plus profonds ensuite. Une détente inaccoutumée, indomptée, qui faisait fi des codes sociaux, qui gommait la distance émotionnelle et physique. Habituellement, on ne laisse pas aller son genou contre celui du voisin ni son épaule se coller à la sienne et pourtant c'est ce qu'ils firent sans même s'en rendre compte. Leur peau s'en émut. Un frisson parcourut les épidermes, un frisson de chaleur glacée.

Sur les bras, les poils se dressèrent comme pour mieux se toucher. Léger, oh si léger, fut l'élan qui se porta vers le cœur. Il suffit pourtant à éveiller la conscience de ce qui se déroulait en eux à leur insu. Une étincelle s'alluma dans leurs yeux, le cœur accéléra, la respiration se fit désordonnée.

Alice n'osait lever les yeux, de peur de voir s'évanouir la délicate émotion. Alex n'osait lever les yeux, de peur de révéler cette fragilité qui se manifestait en lui, à peine en dessous de la ceinture.

Il venait de travailler dix jours d'affilée et se réjouissait de profiter dès l'arrivée d'un week-end de sorties. Samedi soir, il comptait bien lever une jolie fille à la fête d'anniversaire de son copain d'enfance. Il s'imaginait deux jours de délices, au lit avec sa nouvelle conquête. L'assurance qu'il plaisait aux femmes lui donnait raison dans les faits. Il ne cherchait pas à séduire. Il avait pleinement confiance en lui et ça suffisait. Elles sentaient la puissance de son élan de vie, sa présence si ancrée, le charisme qui s'en dégageait. Elles chaviraient. Elles fondaient d'amour à imaginer la belle relation qui s'ouvrait dans ses bras, à son contact si plein et charnel. Lui savait ne pas les détromper pour se régaler de ce qu'elles lui offraient de tout cœur : leur corps, leurs espoirs, le plaisir d'être désirées.

Alice, comme les autres, s'était prise à rêver. Cet état vibratoire qui l'enflammait, quel nom lui donner ? Comment le définir ? Quoi d'autre que l'amour ? Le désir c'était autre chose, pas si flamboyant. Non, là c'était le pur *love*, le sentiment plein et confiant. Elle si timide, si peu sûre d'elle, si renfermée, la voilà changée en fleur épanouie, ses sens à fleur de peau. Elle ne croyait pas au prince charmant et abominait les romans à l'eau de rose mais alors quoi ? Devait-elle ignorer ce brasier ? repousser l'espoir qui emplissait ces instants suspendus ?

La porte d'entrée claqua d'un coup sec et fit sursauter Camille. Elle n'avait pas entendu la clé dans la serrure. Des rires, Lucie et une voix grave. Sûrement son Jérémy. Sous la porte de la chambre, un rai de lumière apparut puis disparut. Des rires de nouveau, des voix qui chuchotent. Un

meuble qu'on heurte, la table de la cuisine, sûrement. Des gémissements de plaisir. Un rire encore.

Dans son lit, Camille guettait les bruits. Elle se sentait voyeuse mais de l'oreille. Elle s'agaça de ce jeu sexuel qu'elle devinait entre eux, et pourtant sa contrariété était-elle autre chose que de la jalousie ? « Les bras d'un homme, ses lèvres sur ma bouche, sa chaleur contre mon corps. » Elle sentait le besoin d'écrire. Son fidèle carnet l'attendait sur la table de chevet. La bille serait rose ce soir.

La lampe de chevet en décida autrement. Elle grésilla avec insistance. Ce devait être un faux contact. Camille manipula le cordon d'alimentation, revissa l'ampoule. Le bruit cessa. Elle reprit son stylo. *Gzzzz. Gzzzz.*

— Oh, mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'elle a cette ampoule ? se fâcha Camille.

Le même manège se répéta, une fois, deux fois. Camille manipulait la lampe. Les choses rentraient dans l'ordre mais l'ampoule se détraquait de nouveau dès qu'elle prenait son stylo.

— C'est à croire que tu ne veux pas que j'écrive, ironisa la jeune fille. Et si je lis ça te va ?

« Cesse de parler aux objets tu veux ? » souligna sa voix intérieure. Camille retapa ses oreillers et reprit sa lecture. Le train entra en gare. Dans un ultime grésillement l'ampoule rendit l'âme.

Alice et Alex venaient de descendre sur le quai.

26, boulevard des Adieux

Au 26, boulevard des Adieux, des couples persistaient à s'aimer malgré l'adresse de leur domicile. Deux trentenaires sortirent de l'immeuble main dans la main en discutant bruyamment puis, peut-être une heure plus tard, un couple âgé, à la démarche prudente et mesurée, pénétra dans le bâtiment. Malgré les longues années de vie commune, la prévenance de l'homme pour sa femme était intacte, il lui tenait la porte, frôlait intentionnellement son bras au passage. Ses gestes émurent Camille. Elle se prit à souhaiter être à la place de cette vieille femme. Pourrait-elle, à son tour, susciter un jour un tel amour, puissant et inépuisable, qui perdurerait au-delà de l'habitude ?

Depuis le trottoir d'en face, elle observait les allées et venues des passants dans la rue, guettant elle ne savait trop quoi. Sa présence en ce lieu relevait du ridicule absolu et, pourtant, elle avait choisi de braver ce ridicule pour écouter son instinct.

Si le Destin existait, il faisait du bon boulot. Au moment de descendre du train, Alice et Alex provoquèrent un embouteillage devant le casier à bagages. L'étiquette de la valise d'Alex s'était emberlificotée autour d'une

roue de l'encombrante valise rouge d'Alice. Impossible de les séparer. Ils avaient dû traîner leurs deux bagages attachés l'un à l'autre jusqu'au quai pour libérer le passage dans l'allée du wagon. Alice riait, les joues écarlates, le cœur comme un tambour pendant qu'Alex caracolait comme le môle qu'il était, portant à bout de bras la masse pesante des deux valises.

Les passagers pressés se hâtèrent vers leurs occupations tandis qu'entre eux deux le rythme ralentit pour s'accorder à leur émoi. Une bulle hors du temps les enveloppa et les isola de la foule tumultueuse. Un silence électrisé s'installa. L'absence de conversation ne gênait pas Alex. Il en profitait pour évaluer sa proie. Elle n'était pas jolie, plutôt ordinaire, mais quelque chose de frais et naïf attendrissait le séducteur qu'il était. La blancheur de sa peau le troublait. Elle dégageait un parfum de fleur des champs. Il imaginait les seins lourds et laiteux dans les paumes de ses mains. Il lui aurait suffi de quelques mots pour obtenir son téléphone. La couvrir de SMS drôles et légers. Puis l'inviter à boire un café, lui poser quelques questions pour montrer son intérêt, pour qu'elle s'ouvre à lui. Les mots sont la clé du corps des femmes. Il le savait et n'hésitait pas à les utiliser. Que les paroles soient sincères ou pas, le résultat était le même, elles ne demandaient qu'à recevoir l'intérêt qu'on leur portait. Son succès de séducteur reposait sur le besoin des femmes de se sentir reconnues, écoutées, de se voir belles dans le regard d'un homme. Somme toute, la séduction de l'un dépendait de la vanité de l'autre.

Dans son silence, Alice ne réfléchissait pas, elle laissait les émotions tourbillonner en elle, radieuse de sentir une joie sauvage monter de son sexe. Jamais le désir d'un homme ne l'avait assaillie de cette façon brute et primaire. Elle ne connaissait du désir que la tendresse. Ce flot d'énergie nouvelle qui la submergeait la sonnait comme si l'intensité de sa pulsion avait court-circuité ses pensées. Son corps était présent, chaud, vibrant, tellement vivant qu'elle découvrait une autre Alice, une inconnue. Elle tremblait sous la puissance de son émotion.

C'est quand il perçut la respiration de la jeune fille troublée, presque haletante, qu'Alex prit sa décision. Il ne pouvait lui offrir qu'un moment de plaisir, un bref moment sans lendemain. Il devinait qu'elle n'en sortirait pas indemne. Elle était trop fragile, trop naïve. Par respect de ce qu'elle était et parce que, ce jour-là, il ne voulut pas assumer le rôle de salaud, par scrupule, par peur des remords, peut-être aussi par flemme – la séduction, c'est de l'implication, de l'attention, de l'écoute et des paroles, et il était trop fatigué de ses dix derniers jours de travail intensif –, il se résolut à ne pas poursuivre. La joute amoureuse n'aurait pas lieu. Il jetait l'éponge. La rencontre se solderait par une mésaventure.

Un nœud inextricable maintenait leurs valises collées l'une à l'autre comme leurs corps se refusaient à le faire. Agacé autant par la situation que par la conclusion à laquelle il avait décidé de se soumettre, Alex saisit son trousseau de clés orné d'un couteau suisse et, d'un geste catégorique, il trancha.

— Voilà. Désolé, susurra-t-il à Alice comme pour s'excuser de rompre le charme. Bonne journée.

Il saisit la poignée de sa valise et s'éloigna un peu trop précipitamment, pour s'empêcher de changer d'avis. Alice eut la sensation d'un gouffre qui se formait sous ses pieds.

— Au revoir, chuchota-t-elle, inaudible, comme dans un dernier soupir, d'un ton qui évoquait une question : Mais pourquoi ?

Elle le regarda s'éloigner dans la cohue. L'espace se creusait entre eux, le temps reprenait son cours habituel. Comme si l'absence de mouvement pouvait empêcher l'inéluctable, elle resta immobile sur le quai jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement de sa vue et de sa vie. Alors seulement, le quai sous ses pieds redevint suffisamment solide et ses jambes assez fortes pour qu'elle envisage de se remettre en route. Encore à moitié assommée, elle empoigna sa valise rouge et la tira derrière elle, mais impossible d'avancer ; les roulettes restaient bloquées. Une ficelle emberlificotée autour de la roue

empêchait le mouvement. Le cœur d'Alice frémit. Au bout de la ficelle, une étiquette déchirée sur laquelle on pouvait encore lire « Alex Bonheur, 26, boulevard des Adieux ».

Une pensée amusante se glissa dans l'esprit de Camille alors qu'elle lisait ce passage. « C'est donc pour ça que les roulettes de ma valise coincent ! » Évidemment, cela n'avait aucun sens, mais l'idée la réjouissait tant les similitudes entre le roman et sa vie personnelle lui paraissaient étranges, inconcevables et pourtant indéniables. Le parallèle était si troublant.

À la fin du chapitre, Alice décidait de se rendre à l'adresse indiquée dans l'espoir de recroiser Alex. Et voilà pourquoi depuis presque deux heures Camille se tenait face au 26, boulevard des Adieux, pleinement consciente de sa sottise mais tremblant d'espoir de voir se confirmer l'invraisemblable : Alice, c'était elle. Christofer Yesther parlait d'elle. *Si je n'existe pas* racontait son histoire à elle.

Si le miracle se confirmait et qu'Alex vînt à sortir de l'immeuble, le reconnaîtrait-elle ? Et si oui, que pourrait-elle bien lui dire ? « Bonjour, vous êtes un personnage de roman mais vous existez dans la réalité et moi je lis ce roman et j'ai eu envie de vous rencontrer » ? Le ridicule de la situation la fit éclater de rire. Seule, plantée au milieu du trottoir, Camille riait de bon cœur, elle riait de sa crédulité, elle riait de ses projections qui lui faisaient prendre ses rêves pour la réalité, elle riait de sa capacité à se laisser entraîner par son imagination. Les regards déconcertés des passants lui rappelèrent que son attitude pouvait passer pour bizarre. Ils devaient la prendre pour une folle, oui ! Ce constat ne fit que redoubler sa gaieté. Son rire se changea en fou rire, elle rit jusqu'aux larmes, jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à manquer de souffle. Sa respiration coupée l'aida à reprendre son calme. Elle s'essuya les yeux d'une main et décida de rentrer chez elle. Deux heures perdues, c'était bien assez. Elle avait un peu froid, elle en avait un peu assez, ses jambes fatiguaient, son moral aussi. Sans

compter son estomac qui réclamait du réconfort. Camille avisa un bar, à l'angle du pâté de maisons suivant. Il lui parut accueillant, une devanture en bois, une lumière jaune, douce et chaleureuse, baignait l'intérieur. « Tiens, Alice avait attendu Alex dans un bar... »

Elle poussa la porte de l'établissement presque vide. Le barman la salua. Elle s'assit à une petite table ronde en bois, proche de la baie vitrée, égayée par un photophore où dansait la flamme d'une bougie, et consulta le menu. Il était un peu tôt pour dîner. Un chocolat chaud ferait l'affaire. Lorsqu'elle reposa la carte, son regard tomba sur la couverture où s'affichait le nom du bar : « *Le temps perdu* ». Encore une drôle de coïncidence. Son sang se figea. Se pourrait-il...

Fébrile, elle fouilla dans son sac pour attraper son téléphone. Le numéro de la librairie était encore en mémoire. Elle lança l'appel. Derrière le comptoir, la sonnerie retentit. Le barman décrocha :

— Le temps perdu, bonjour.

OceanofPDF.com

Comme un arbre en marche

— Vous vous appelez vraiment Bonheur ?

La patience d'Alice était récompensée. Cela faisait plus de deux heures qu'elle attendait Alex devant chez lui, d'abord sur le trottoir puis dans un bar puis de nouveau sur le trottoir, espérant sa venue. Et maintenant qu'il se tenait devant elle, elle ne savait plus quoi dire. Un sourire indéchiffrable se dessina sur les lèvres de l'homme.

— Alex Bonheur, eh oui, « à la bonne heure ». Ça m'a valu quelques bagarres dans les cours d'école mais ça plaît aux filles ! Tu es là depuis longtemps ?

— Je viens d'arriver, mentit-elle en rougissant un peu.

Pour se donner une contenance, elle lui tendit l'étiquette déchiquetée. Surpris, il la saisit et l'examina sans comprendre son geste.

— Merci. Mais ça ne me manquait pas vraiment, enchaîna-t-il en riant.

Elle rit aussi, consciente du ridicule de la situation.

— Tu viens boire un verre ?

La voix d'Alex s'était faite chaleureuse, teintée d'une pointe de connivence. Pas une seconde ne s'était écoulée avant la réponse d'Alice :

— D'accord.

— C'est au cinquième.

Il pénétra dans l'immeuble et lui tint la porte. Elle hésita soudain. Avant de répondre, elle n'avait pas imaginé qu'accepter de boire un verre signifiait se rendre dans son appartement, sur son territoire, dans son intimité, sans personne autour qui imposerait la distance que permettent les lieux publics.

— Je ne sais pas pourquoi je suis venue, se troubla-t-elle.

Mensonge encore. Elle était venue exactement pour ce qu'il lui proposait : pénétrer son intimité. Mais l'évidence trop crue rendait les choses difficiles. Elle n'était pas prête à se jeter dans ses bras. Elle souhaitait qu'ils s'approchent avec détours et temps morts, que leurs êtres s'apprivoisent avant que leurs corps ne se touchent.

— Je n'ai encore jamais mangé personne. J'ai du thé ou du bon vin, comme tu préfères, tenta-t-il de la rassurer.

Il avait perçu son embarras et l'avait décrypté. Un instant, il pensa en profiter pour faire machine arrière. Il pourrait prétexter la gêne de la jeune femme pour annuler la proposition. Après tout, il n'était pas très sûr lui-même de son désir. Il n'avait pas repensé à Alice, ni à leur rencontre dans le train ni à son évitement, pas depuis le quai de la gare. C'était son mode de fonctionnement. Il vivait dans l'instant, il captait avec précision les informations du moment, tant mentales qu'intuitives. Puis il décidait. Entièrement. Et il passait à autre chose. La finesse de son jugement le laissait sans doute ni remords. Il se faisait totalement confiance et c'était la clé de son charme : la puissance de sa présence dans l'instant, la définition même du charisme.

Il l'avait aperçue de loin, plantée sur le trottoir, intrigante et volontaire. Le temps de la rejoindre, il avait scanné les sensations en lui. Elle n'était pas aussi fragile qu'il l'avait cru. Elle avait osé venir jusqu'à lui et dévoiler son désir. Pourquoi ne pas laisser faire, laisser l'élan se propager ? Rien ne l'obligeait à la protéger. Ils verraient bien où ça les mènerait. Mais il ne voulait pas forcer les choses. Il aimait plaire sans effort.

À son tour, Alice sentit l'hésitation d'Alex. Pourquoi était-elle venue jusque-là pour se dérober maintenant ? Elle eut peur de paraître stupide, frivole, écervelée. Et par-dessus tout peur qu'il renonce à faire connaissance.

— OK, je veux bien un thé mais je ne resterai pas longtemps, capitula-t-elle.

Dans le hall de l'immeuble, au 26, rue des Adieux, Camille se remémorait la scène, la deuxième rencontre d'Alice et Alex. L'homme du train n'avait jamais habité ici mais, à en croire le barman, c'était l'auteur du roman qui y avait vécu. Il avait suffi de quelques questions pour que Camille déclenche le flot de souvenirs du cafetier. Il se rappelait très bien, « C'est pas tous les jours qu'on a un écrivain comme client », avait-il souligné.

Christofer Yesther avait ses habitudes au bar du Temps perdu. Il y venait chaque matin, vers neuf heures trente, boire un café en lisant les journaux. Il habitait en face, un peu plus haut dans la rue. Il discutait peu avec les habitués mais il restait un long moment à écouter les discussions. Parfois, il prenait des notes. Il était auteur de romans, pas très connu mais il avait écrit quatre ou cinq livres peut-être. Et puis un jour, il y a de cela six ou sept ans, il avait disparu, comme ça, soudainement, sans donner d'explication. Il n'était plus jamais revenu. Le barman avait pensé à un accident. Ils en avaient parlé entre habitués. Quelqu'un avait-il des nouvelles ? Mais non, personne ne savait rien. Et non, il n'avait en sa possession aucun de ses romans, en tout cas pas qu'il se souvienne. Des photos, peut-être, quelque part, il faudrait qu'il cherche. Camille et le barman avaient échangé leurs coordonnées et s'étaient promis de se tenir au courant.

Camille examinait maintenant les noms sur les boîtes à lettres de l'immeuble, à la recherche d'un indice, d'une piste, d'une idée. Les

charnières des boîtes à lettres étaient en métal brun foncé, les étiquettes en laiton doré. Le nom et l'étage étaient gravés en creux. La jeune femme cherchait un indice, une plaque différente, une charnière d'une autre couleur, un signe que Christofer aurait laissé là pour elle, attendant qu'elle le décrypte. Mais non, rien ne se signalait à son attention. Dans l'immeuble, personne qui porte le nom de Yesther. Personne non plus dont le prénom soit Christofer. Le contraire aurait été surprenant. Elle interpella un homme à l'allure sérieuse qui sortait à l'instant. Il n'avait pas connu l'écrivain. Il n'habitait l'immeuble que depuis trois ans. Il lui conseilla de questionner Mme Jeanne, la doyenne de l'immeuble. Elle habitait là depuis cinquante ans, au troisième étage gauche.

« Si le Destin existait, il faisait du bon boulot. »

Christofer avait écrit ces mots sans imaginer qu'ils s'adresseraient à la jeune femme qui grimpait les marches jusqu'au troisième étage de l'immeuble où il avait vécu. Cette phrase tournait dans l'esprit de Camille. Elle lui parlait. Elle résonnait avec une sensation qui ne la quittait pas depuis que sa main s'était posée sur *Si je n'existe pas* ou, plutôt, comme dirait Georges Casquette, depuis que *Si je n'existe pas* avait sauté dans sa main.

Depuis sa naissance, Camille était du genre perchée. Elle rêvassait et, happée par ses pensées, menaçait de s'envoler comme un ballon gonflé à l'hélium. Pour ne pas vivre perpétuellement dans les nuages, loin du monde et de ses Terriens, elle avait développé au fil des années une stratégie toute personnelle. Elle s'était métamorphosée en arbre. Pour s'ancrer dans la réalité, elle avait déployé racines et racinelles pour s'attacher en profondeur à la terre. Son amarre, c'était l'observation. Une multitude de détails sur lesquels son attention s'attardait qui la reliait à une réalité concrète. L'inventaire minutieux des éléments du quotidien contrebalançait l'agitation de son mental. Certes, son obsession pour l'infime ne facilitait

pas ses échanges sociaux, mais, au moins, elle restait tant soit peu les pieds sur le sol plutôt que dans la stratosphère.

Or, depuis que Christofer Yesther était entré dans sa vie, une sève nouvelle circulait dans ses vaisseaux. Comme dans un arbre au sortir de l'hiver, une vigueur inconnue montait dans son corps, la poussant à l'action. Emportée par son élan, son attention se fixait sur un objectif qui s'imposait à elle : retrouver l'auteur du mystérieux roman. Elle si indécise, si flottante, si effacée, se découvrait résolue, affirmée, audacieuse. Camille ne se reconnaissait plus. Elle entrait en son printemps. On aurait dit un arbre en marche.

Au troisième étage gauche, il n'y avait pas de sonnette. Camille tapa à la porte en bois, trois fois, puis attendit. De l'autre côté, un frottement sur le parquet signala l'approche de Mme Jeanne. À travers le judas, elle observait l'intruse sans répondre. Camille frappa de nouveau.

— Qui c'est ? Je n'attends personne. Allez-vous-en.

La voix était sèche et énergique, pas la voix d'une très vieille femme en tout cas.

— Bonjour madame. Excusez-moi de vous déranger. Je m'appelle Camille. Camille Cerf. Est-ce que je pourrais vous parler quelques instants ?

— Je n'ai rien à vous dire. Je ne vous connais pas.

Les pas s'éloignèrent de la porte.

— C'est à propos de Christofer Yesther. On m'a dit que vous le connaissiez.

Les pas s'arrêtèrent puis firent marche arrière.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? Il n'habite plus ici.

— Oui. Je sais. Mais justement, je cherche à le joindre. J'ai...

Elle cherchait un prétexte.

— Je suis bibliothécaire. Je prépare une exposition. Sur son œuvre. Il y a un concours. Ses romans à gagner. J'ai besoin de lui parler.

Un bruit de verrou. La porte s'entrebâilla. Mme Jeanne pointa le bout de son nez.

— Il n'est pas très connu pourtant.

— Justement. C'est dommage. C'est pour ça, l'exposition, pour le faire connaître davantage. Il est très talentueux vous ne trouvez pas ?

— Très distingué. Et correct, poli, bien propre. Au début en tout cas.

Mme Jeanne avait un joli visage fin et racé, des cheveux gris tirés en arrière par une queue-de-cheval. Petite et menue, elle parlait par rafales sèches et rythmées.

— Il a vécu ici longtemps ?

— Longtemps, vous savez, ça ne veut rien dire. Moi par exemple, je vis ici depuis longtemps. Mais avant j'ai vécu ailleurs. Longtemps. Alors c'est quoi longtemps ?

— Euh... Vous l'avez bien connu alors ? Vous l'avez vu arriver dans l'immeuble ?

La porte s'ouvrit un peu plus mais pas pour laisser entrer Camille. Visiblement, la conversation se déroulerait sur le pas de la porte que la vieille femme tira légèrement derrière elle pour dissimuler l'intérieur de l'appartement. Pas très ouvertes, ni la porte ni la propriétaire des lieux.

— Pourquoi vous le cherchez ?

— Je vous l'ai dit, pour l'exposition.

— Ça, c'est un prétexte. En vrai, c'est quoi la raison ?

La question décontenança Camille. Vaincue, elle recula de quelques pas puis se dirigea vers l'escalier.

— Excusez-moi de vous avoir dérangée. Bonsoir madame.

— On se fréquentait, fanfaronna Mme Jeanne pour la retenir. Nous étions proches, je dirais.

Un espoir éveilla l'œil de la jeune fille mais elle comprit qu'elle ne devait rien laisser paraître. La vieille femme jouissait du pouvoir qu'elle

exerçait. Si Camille montrait trop son intérêt, le duel verbal allait s'éterniser. Mieux valait jouer les blasées.

— Je vous laisse mon téléphone. Si vous le voyez, dites-lui que j'aimerais lui parler.

Déçue de perdre sa proie si vite, Mme Jeanne prit le papier que lui tendait Camille.

— C'est que je ne le vois plus du tout. Pas depuis sa maladie.

— Oh. Je vois.

— Mais non, vous ne voyez rien. Il était très malade. Une sorte de langueur permanente. Vous n'imaginez pas.

— Non, c'est vrai.

Moins elle manifestait son intérêt plus son interlocutrice se montrait bavarde.

— Il se comportait bizarrement. Il avait un regard fébrile. Rien à voir avec le jeune homme discret et élégant du début.

— Oh, vraiment. C'est désolant.

— Il a bien fait de partir. On n'a pas besoin de cinglés dans l'immeuble.

— Bien sûr.

— Son appartement est resté vide quelques mois. Ses remplaçants sont d'un bruyant ! Finalement, il aurait mieux fait de rester.

— Il est parti depuis combien de temps ?

— Ah ! vous aimeriez bien le savoir hein ? Mais je ne crois pas à vos histoires d'exposition. Vous cherchez quoi au juste ?

Sa question n'appelait pas de réponse. La vieille dame ne discutait pas. Elle ne cherchait qu'à retenir son interlocuteur, qu'à prendre de son temps. Qu'importe le sens, pourvu qu'on ait la présence.

Il était temps de partir, ce que Camille s'empressa de faire.

L'amour est une partie de go

Soit un véhicule de transport de marchandises dont le poids total autorisé en charge est inférieur à trois tonnes cinq, lancé à une vitesse de cinquante-deux kilomètres à l'heure dans une rue étroite, sur une chaussée sèche ; soit une jeune fille, absorbée par la lecture d'un roman, qui traverse la rue sans regarder ; soit le temps de réaction moyen d'un chauffeur fatigué par une longue journée de travail de l'ordre de deux secondes (étant donné que l'auteur a encore besoin de son personnage vivant pour les prochains chapitres), calculer la distance nécessaire pour éviter le drame. Réponse : elle est déjà beaucoup trop courte. Trois tonnes cinq, c'est moins que trente-huit, mais ça reste un dénouement tragique. À moins que...

— Putain !

Une main agrippe l'épaule de Camille et la tire en arrière. La fourgonnette, freins serrés à bloc, pneus crissant sur la chaussée, s'immobilise vingt centimètres plus loin que l'endroit où se tenait notre héroïne. Sous le choc, Lucie explose de colère.

— Putain mais t'es tarée ! Ça va pas non ? Tu m'as foutu une de ces trouilles ! s'écrie-t-elle avant de fondre en larmes, sous le choc.

Le chauffeur déverse sa peur par la fenêtre ouverte.

— Hé ! si vous voulez vous suicider, lancez-vous d'un pont ! J'ai pas besoin d'un mort sur la conscience, moi ! Tarée. Mais quelle conne.

Il redémarre sur les chapeaux de roue.

Camille se prend leur stress en pleine figure. Elle encaisse, les yeux écarquillés par la surprise. Elle n'a pas eu le temps d'être effrayée. Elle ne réalise que peu à peu ce à quoi elle vient d'échapper. Elle ânonne, paumée.

— Désolée...

— T'as un ange gardien au taquet toi, rétorque Lucie. T'imagines, c'était à la seconde près. Si j'avais raté mon métro ou si j'avais papoté vingt secondes de plus avant de partir, tu ne serais plus en mesure d'être désolée. Tu serais en tas, comme un puzzle, avec les os d'un côté et la viande de l'autre.

— *Beurk*. Arrête, c'est dégoûtant.

— Ben oui *beurk*, mais c'est pas moi qui suis dégoûtante je te signale. C'est toi et ton bouquin ; t'es grave, vraiment. Se faire tuer pour un livre. T'as pas vu les pubs avec les téléphones ? Tout ces gens qui se font écraser bêtement ?

— C'était écrit.

— Mais comment ça, c'était écrit ? Que j'allais être là pour te sauver la vie ? C'est écrit dans ton bouquin peut-être ?

— Pas tout à fait comme ça.

— Non mais tu débloques complètement là. Bon, viens, on va boire un verre, il me faut un peu d'alcool. Et à toi aussi ; ça ne te fera pas de mal.

Camille lui emboîte le pas en trotinant.

— Non mais vraiment, je t'assure. C'est pas croyable mais c'est vraiment écrit. Regarde. Lis.

Elle n'avait pas lâché son roman. Elle le tendait à Lucie, ouvert à la page qu'elle lisait. La preuve était là.

— Alice !

Le cri avait retenti derrière elle. Stoppée dans son élan, Alice s'était retournée pour chercher qui l'appelait. Qui, elle ne le saurait jamais, jamais elle ne retrouverait l'auteur de cette interpellation, mais à une seconde près il venait de lui sauver la vie. Le monstre de trente-huit tonnes la frôla dans un crissement de freins.

— Attends, on monte à l'appart', tu me montreras là-haut. Allez viens.

Lucie lui prend le bras et l'entraîne vers l'entrée de l'immeuble. Elles n'étaient qu'à deux pas.

Les deux jeunes filles et leurs émotions se posèrent devant un bol de thé. Le couvercle de la théière était ébréché et le bec verseur pas très au point. Quand on se servait, le liquide coulait autant à côté que dans la tasse. Le bois de la table buvait, lui aussi, le thé. Lucie ajouta une rasade de rhum et fit mine de trinquer avant de vider sa tasse d'un trait. Livre en main, le doigt glissé au milieu en guise de marque-page, Camille attendait sagement que Lucie soit prête.

— C'est quoi alors cette histoire ? finit par lâcher sa sauveteuse en reposant sa tasse vide. Ce roman tellement palpitant qui t'a hypnotisée. C'est un thriller ? une romance ? C'est pas trop ton genre, toi, la romance. Tu dois plutôt lire de la philosophie non ?

— C'est un roman spécial. Quand je dis spécial, je veux dire très très spécial.

— Du cul ?

Ça amusait Lucie de provoquer sa colocataire.

— Pas ce spécial-là, maugréa cette dernière. C'est plutôt... Comment dire... un peu fantastique peut-être. Ça parle d'une rencontre amoureuse un peu ratée. Elle est amoureuse et lui plutôt branché cul comme tu dirais.

— Ça a l'air cool. Mais c'est pas très fantastique, non ? C'est un grand classique des rencontres ratées. *Sentiments versus sexe.*

— Oui mais il y a un truc bizarre. Pas dans le roman. Dans le livre lui-même. Enfin, je ne sais pas, peut-être chez l’auteur.

— Je ne comprends rien. Explique. C’est quoi ce bizarre ?

— Tu me promets de ne pas me prendre pour une dingue ?

La question amusa Lucie. Elle répondit du tac au tac.

— Hmm... Si je te prends pour une dingue, je te promets de faire comme si de rien n’était, OK ?

— Je suppose que je dois me contenter de ça, se résigna Camille. L’héroïne s’appelle Alice. Et... c’est comme si c’était moi. Dans son caractère, dans ce qu’elle fait, ce qu’elle pense, comment elle réagit, je m’y retrouve, comme si ça racontait ma vie.

— Bah, c’est toi la spécialiste des bouquins mais ça s’appelle l’identification, non ? Ça arrive tout le temps. Dans les livres, dans les films, on se met à la place des personnages.

— Oui mais là, c’est plus que ça. Ce n’est pas qu’une impression. Dans ce livre, il y a des phrases que j’ai écrites moi-même. Dans mon journal. J’écris un peu tous les jours, un carnet où je note ce qui me passe par la tête, des pensées, des sensations, des fois des poèmes. Et dans ce roman, il y a mes phrases. Mais vraiment mes phrases, mot pour mot.

— Marrant. Fais voir. Quoi par exemple ?

Lucie tenait sa promesse, elle ne se moquait pas. Camille lui tendit le roman, ouvert à la page marquée par son doigt. Elle pointa un passage de quelques lignes.

— Tiens, lis ça.

L’amour n’est pas une partie de plaisir. Pour un mois de béatitude combien de désillusion ? Pour une heure d’enthousiasme combien de tristesse ? Pour une minute d’extase combien de déception ?

Pendant que Lucie lisait, Camille s'était rendue dans sa chambre pour récupérer son journal intime.

— C'est joyeux comme vision de l'amour, ironisa Lucie.

Camille avait retrouvé la page qui l'intéressait. Elle ignora la remarque et lui tendit le carnet.

— Et maintenant, lis cette page, là. C'est le texte que je venais de découvrir en traversant la rue.

— Celui qui a failli te coûter la vie. J'espère que ça vaut le coup.

L'amour n'est pas une partie de plaisir. Un mois de béatitude pour combien de désillusion ? Des semaines d'enthousiasme pour autant de tristesse ensuite... Quelques jours d'extase valent-ils une année de déception ?

— Mais bien sûr que l'amour est une partie de plaisir ! s'exclama Lucie à la lecture du deuxième texte. Quelle idée. Ce n'est tout de même pas une corvée ou un truc pénible et désagréable !

— Mais ce n'est pas la question ! s'agaça Camille. Je ne te demande pas ce que tu penses de l'amour. Je te dis que ces phrases viennent de mon journal intime. Tu le crois ça ? Ce livre date d'il y a six ans. Elles ont été écrites il y a six ans ! Six ! Et moi je les ai notées dans mon journal il y a trois mois. Comment tu expliques ça ?

— Vous avez eu, l'auteur du roman et toi, des expériences amoureuses pourries.

— Oui mais ça n'explique pas le choix des mots. Les mêmes mots ! Tu imagines la probabilité ?

— Bof. Les mêmes mots quand on pense pareil, ce n'est pas trop surprenant non ? Et puis ce n'est pas du mot à mot comme tu dis.

— Mais ce n'est pas juste ces deux phrases ! Il y en a plein ! Et même un poème que j'ai écrit en arrivant ici. Et puis aussi l'adresse. L'adresse où les personnages se rencontrent. Elle existe vraiment ! C'est là que vivait l'auteur et...

Camille s’emballait. Lucie la coupa dans son élan.

— Tu veux que je te dise ce que j’en pense ? Et d’ailleurs, même si tu veux pas, voilà ce que j’en pense : tu lis trop et tu ne sors pas assez, voilà. Une adresse qui existe ça ne prouve rien du tout. L’auteur s’est amusé à noter sa véritable adresse. Et alors, la belle affaire ! Il devait aimer l’idée que ses lecteurs puissent lui rendre visite. Il avait besoin de son fan-club. Que sais-je ? Et puis la vie, l’amour, les hommes, c’est pas dans les bouquins que ça se passe, c’est là, dehors, dans la rue. Et pas sous les roues d’un camion, non, c’est dans un bar, dans un concert, dans une cuisine ou dans une chambre. Avec de la peau, de la chair, de la salive, des mains, des respirations, de la sueur, des cris, des rires, des pleurs.

Les pleurs, justement, mouillaient les yeux de Camille. Elle se sentait stupide, perdue, malheureuse.

— Il finit comment ton bouquin ? s’enquit Lucie d’une voix plus douce. Ça marche au final leur histoire d’amour ? C’est un *happy end* ? Si ça raconte ta vie, c’est peut-être pas mal de savoir comment ça se termine.

La remarque parvint à faire sourire Camille. Elle prit une profonde inspiration pour poser sa voix.

— Je ne l’ai pas encore fini. Mais de ce que j’en ai lu, leur relation, c’est pas terrible. Quelques moments d’enthousiasme, des parenthèses de rencontre sincère et émouvante, mais que de difficultés ! C’est comme une partie d’échecs. Un coup en avant, un coup en arrière. Chacun joue son pion et guette la réaction de l’autre.

— Une partie d’échecs maintenant. Amour égal échec. T’as pas trouvé plus déprimant ?

— Une partie de billard alors ? se hasarda Camille.

— Passer sur le billard, c’est pas très *fun* non plus, grimaça Lucie.

— Hmm... Tu proposes quoi ?

— Pourquoi pas le poker ?

— Avec moi, le poker, c'est perdu d'avance, déclara Camille. Tu connais ma maîtrise émotionnelle ? Mon adversaire pourrait lire mes cartes rien qu'en regardant mon visage.

— Je sais ! Le jeu de go ! *Go* ! Ça ne peut que marcher ! L'amour est une partie de go ! Génial non ? Ça va cartonner. Tu nous écris une petite chanson ?

— Quoi ? Une chanson ? Qu'est-ce que tu racontes ? rigola Camille.

— Oui ! Tu sais faire, forcément. C'est comme un poème mais en plus on chante. La musique on se débrouillera toujours. Tu n'as qu'à écrire le texte !

Camille imagina la scène et réprima une grimace.

— Tu chantes alors parce qu'il ne faut pas compter sur moi.

— *On* chante. Ensemble ou rien du tout.

Elles rirent à la perspective de ce duo mal assorti. Le thé était froid, elles se resservirent quand même. Avec option rhum pour les deux tasses, Lucie ne laissa pas Camille refuser. L'alcool leur chauffait agréablement le sang et les portait à la confiance.

— Et toi ? Ça marche comment avec Jérémy ?

— *Pfff...* Jérémy. Tu parles d'un salaud celui-là. C'est fini.

— Non ? Déjà ?

— Bah c'est comme dans ton roman. Il s'intéressait seulement à mon cul. Et encore, pas longtemps.

— Hum... Comme toi, non ?

— Mais pas du tout ! Pourquoi tu dis ça ? s'offusqua Lucie.

— Je ne sais pas. Ta façon d'en parler, répondit Camille d'un sourire retenu. Et Hakim, c'est un ex aussi ?

— C'est qui Hakim ?

— Le copain qui est passé te voir. Tu n'as pas vu le mot que je t'ai laissé ?

— Si mais je n'ai rien compris. Je ne connais aucun Hakim.

— Tu as tellement de *sex friends* que tu ne te les rappelles pas tous !
pouffa Camille.

— Dis donc toi, tu vas me faire passer pour une chaudasse. Mes *sex friends*... Je n'en ai pas quinze non plus ! Et puis ça me permet d'attendre sereinement celui avec lequel ça va marcher. Ça ne te manque pas toi, de faire l'amour ?

— La question ne se pose pas dans ces termes...

— Bla-bla-bla. Ça te manque ou ça te manque pas ?

— Mais je ne sais pas ! Non, ça ne me manque pas, je ne crois pas.
Mais l'amour oui, ça me manque.

— Dans faire l'amour, il y a amour, je te signale.

— Oui mais y a faire aussi. Moi je ne veux pas faire, je veux que ce soit. Comme un constat, pas comme une volonté.

— Et que ça te tombe dessus.

— Voilà.

Lucie n'avait pas l'air convaincue.

— Quand j'attends sans rien faire, je n'attire que des *losers*. Pas toi ?

— Moi c'est vite vu, je n'attire personne, s'esclaffa Camille.

Comme pour la démentir, la sonnerie de son téléphone retentit : un SMS. Camille jeta un coup d'œil sur l'écran.

— Oh !

— Une déclaration d'amour ? sourit Lucie.

— C'est Christofer Yesther, s'exclama Camille ahurie.

— L'auteur du roman ? Sérieux ?

— Oui ! Enfin, sa photo.

Lucie se pencha par-dessus la table pour découvrir l'image. Une photo en noir et blanc montrait un trentenaire au visage long, les traits réguliers, les sourcils droits comme une ligne. Des cheveux bruns, plaqués sur les côtés par une raie au milieu, lui donnaient une allure de dandy que renforçait sa chemise claire en lin.

— Il est pas mal, dis donc. Un peu sérieux peut-être. Plutôt ton genre que le mien non ? pouffa Lucie, un peu grisée par l'alcool. Il a entendu qu'on parlait de lui ! Mais tu ne m'avais pas dit que tu le connaissais petite cachottière.

— Mais il n'y a rien à dire ! Je ne l'ai jamais vu. Par contre, j'ai cherché à le retrouver. Écoute le message : « Bonjour Camille, suite à notre conversation, je suis retombé sur une photo de Christofer Yesther qu'un de ses amis photographe nous avait offerte. Comme vous le voyez, il est assis à la table où vous avez bu un verre. La signature du photographe est sur la photo : Ben Bey. Je me suis dit que ça vous intéresserait. Bonne soirée. Jean, du Temps perdu. »

— Eh bien il n'est pas si perdu que ça son temps, se réjouit Lucie en surfant sur le Net depuis son portable. Photographe Ben Bey... Et voilà. Il a un site. Avec un peu de chance, il y a son téléphone... Ton mystérieux auteur se rapproche ! Tu vois ! L'amour est une partie de go ! *Go, go, go, girl !*

Avant la dernière nuit

Il en est des lieux comme des personnes. Nul ne peut savoir si l'intérieur déteint sur l'extérieur ou si c'est l'inverse. Les bâtiments qui abritaient le sanatorium respiraient la mélancolie. On devinait une poisseuse tristesse qui suintait des patients comme du personnel soignant. Le désenchantement se mêlait à une douleur suave qui serrait le cœur dès qu'on approchait. En cet endroit où le temps semblait s'être arrêté au début du siècle dernier, le spleen imbibait les sens et les murs.

Camille s'était garée devant le pavillon principal où se trouvait l'accueil des visiteurs. Éparpillées dans le parc immense, d'autres bâtisses abritaient des services spécialisés. Les pancartes fléchées orientaient vers des chemins qui serpentaient dans la verdure : laboratoire, maison des adolescents, hôpital de jour, restaurant. Des patients, certains en robe de chambre, d'autres en jogging, déambulaient sur des pelouses impeccablement tondues. Le sanatorium n'était desservi par aucun moyen de transport, aussi Camille avait-elle dû trouver une voiture pour venir. Georges Casquette avait insisté pour lui prêter la sienne. Après tout, elle était en mission spéciale pour le SBAM. Un agent en mission devait bénéficier des moyens nécessaires pour l'accomplir.

« Allons Fleurette, lui avait dit l'archiviste pour la convaincre d'accepter, pourrait-on imaginer James Bond sans sa montre à laser ? Sacha sans Pikachu ? David sans Goliath ? Brassens sans sa moustache ? Ce n'est pas sérieux. Titine est à toi. »

Titine était une antiquité qui menaçait de rendre l'âme à chaque cahot de la route mais elle avait courageusement franchi les trente-cinq kilomètres qui séparaient la ville de ce coin peu fréquenté.

Camille s'était garée mais elle ne se décidait pas à sortir de la voiture. L'effort à fournir pour venir à bout des derniers mètres lui paraissait démesuré. L'habitacle formait une bulle protectrice autour d'elle, comme un berceau d'enfant. Dehors, il faudrait s'affirmer, mentir, ruser pour obtenir ce qu'elle était venue chercher : une rencontre avec Christofer. Il avait suffi d'un appel à Ben Bey pour obtenir l'adresse de l'établissement où séjournait l'écrivain. Il lui avait appris qu'ils étaient très proches autrefois, avant que l'auteur ne sombre dans une forme de dépression dont il n'était jamais sorti. L'écrivain avait été admis au sanatorium des Petites Roches et y séjournait depuis plus de six ans.

Et maintenant, sur le parking, il n'y avait plus qu'un dernier pas qui séparait Camille de Christofer mais ce pas pesait comme une décision irrévocable et lourde de conséquences. À cet instant, elle pouvait encore choisir de renoncer, rentrer chez elle, retourner à son quotidien, oublier *Si je n'existe pas*, les phénomènes étranges qui entouraient le roman, le gouffre de questions qu'il soulevait. Qu'en penserait-elle dans un mois, dans un an, dans dix ans ? Aurait-elle des remords d'avoir franchi ce pas ou des regrets de ne pas l'avoir fait ? L'inconnu qui lui ouvrait les bras était-il sain ou mortifère ? Une phrase du poème tournait dans son esprit :

Elle plonge, toujours plus bas,
Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient
Les jours heureux.

Ne risquait-elle pas de se noyer dans un monde confus et fantasmé, irréel ? Il manquait à Camille le déclic du passage à l'acte. « Demande au livre », aurait dit Georges. Camille ouvrit *Si je n'existe pas* et lut un nouveau chapitre dans l'espoir d'y trouver sa réponse.

Alice ne faisait plus rien d'autre qu'attendre Alex, ses messages, ses appels, sa venue. Elle se rendait au travail, alignait les chiffres dans des tableurs, échangeait des banalités avec ses collègues, achetait de quoi manger au supermarché, préparait ses repas, se lavait les cheveux, tout ça comme un automate. Elle accomplissait les gestes du quotidien mais dans un état d'absence à elle-même, une sorte d'indifférence qui la vidait de toute substance. Mais que retentisse la mélodie annonçant un message et la revoilà vibrante, euphorique, volubile, riant pour un rien, pétillante de vie. Il existait un homme, quelque part, qui lui procurait du bonheur. Et elle avait eu le courage d'aller à sa rencontre.

Apaisée, Camille referma le roman. Le courage d'Alice ne lui ferait pas défaut. Elle retira la clé du contact, ouvrit la portière et, décidée, avança vers son destin.

— Bonjour, je voudrais voir un de vos patients, Christofer Yesther.

La réceptionniste tapota sur le clavier de son ordinateur.

— Avec un y ?

— Y – E – S. Yes. Oui.

La coïncidence les fit sourire.

— Vous êtes de la famille ?

Au téléphone, Ben Bey avait prévenu Camille. Quand Christofer avait été admis au sanatorium, six ans auparavant, les médecins avaient rapidement limité les visites. La compagnie de ses proches semblait aggraver l'agitation du patient. Or justement, il avait avant tout besoin de calme, de régularité, de routine. Les consignes avaient peut-être changé

depuis mais il y avait un risque que Camille se voie refuser le droit de visite. Elle s'était préparée à ce cas de figure.

— Je suis sa cousine, répondit-elle d'un ton assuré.

— Sa fiche mentionne que les visites sont soumises à l'accord du médecin. Je vais le prévenir. Si vous voulez bien patienter.

Dix minutes plus tard, le médecin la reçut dans son bureau. Après une poignée de main cordiale, il lui indiqua un siège.

— Ravi de vous rencontrer. J'ai parcouru le dossier de votre cousin le mois dernier. Je viens de prendre mes fonctions dans cet établissement. Il n'y a aucun contact indiqué sur sa fiche, c'est une erreur, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. En tout cas, c'est très bien que vous soyez venue, je voulais faire un point avec la famille justement.

— Oh ! oui, ça tombe bien, effectivement. Est-ce qu'il y a du nouveau ? Est-ce que son état s'améliore ?

— Pour ne rien vous cacher, j'ai été assez surpris en examinant ce dossier. M. Yesther a été admis dans nos services il y a plus de six ans maintenant. Il manifestait des troubles du comportement, des hallucinations auditives et visuelles, une déconnexion de la réalité, de l'apathie, des symptômes de dépression. Son séjour était initialement prévu pour six mois, le temps nécessaire pour une adaptation médicamenteuse. Je ne comprends pas pourquoi il n'est jamais ressorti !

— Vous voulez dire que son état le permettrait ? se réjouit Camille.

— Excusez-moi si je me suis mal exprimé, la reprit le médecin. Il est inconcevable qu'il quitte cet établissement tant que sa situation n'aura pas évolué. Ce que j'essayais de vous dire c'est que, pour ce type de profil, six mois de traitement suffisent généralement à résoudre le problème. Suffisamment du moins pour permettre au patient de retourner à sa vie de tous les jours, quitte à continuer le suivi médical à distance si besoin. Mais dans le cas de Christofer, nos soins n'ont eu aucun effet. Aucun changement notable n'a été observé, ni dans le sens d'un mieux-être ni en sens inverse.

Il est stationnaire depuis six ans. Nous avons varié les approches tant médicamenteuses que thérapeutiques sans le moindre succès. On pourrait appeler ça un échec mais en fait je pense que le terme exact serait « sans aucun impact ».

— Est-ce qu’il est... euh... conscient ? Je veux dire : est-ce qu’il a toute sa tête ? s’inquiéta Camille.

— Son activité cérébrale est tout à fait normale. Ses fonctions vitales ne sont pas altérées. Son corps ne paraît pas en cause.

— C’est psychologique alors ? Un traumatisme ou quelque chose de ce genre ?

— Écoutez, je préfère être sincère, ça ne sert à rien de se mentir, ni à vous ni à moi-même. D’après tous les tests psychologiques et d’après ma propre expérience clinique, M. Yesther va très bien. Simplement, d’après moi, il a renoncé à sortir de cet établissement. La vie végétative qu’on lui permet ici semble lui convenir. Il parle à peine, ne fixe pas son regard plus d’une seconde. Il mange, il se lave, il dort.

— Un légume quoi...

— Mais en bonne santé. Il n’aspire à rien d’autre et c’est ce manque absolu de désir qui est à la fois l’origine et la conséquence de son hospitalisation. En un mot, il a choisi l’apathie comme mode de vie.

Christofer s’était enfoncé dans le noir bien avant la dernière nuit. Voilà ce que diagnostiquait le médecin. Et Camille, en l’écoutant, réécrivait le poème au masculin :

Il plonge, toujours plus bas,
Cherchant au fond à rejoindre celle par qui coulaient
Les jours heureux.

L’auteur de *Si je n’existe pas* avait écrit ces lignes ou à peu près dans son roman. Elle aussi, mot pour mot, dans son journal intime. Était-elle

Alice ? Était-il Alex ? Cherchaient-ils au fond à se rejoindre pour couler ensemble des jours heureux ? Quelle autre explication pouvait-elle trouver à cette histoire inouïe si ce n'est un appel du Destin, celui qui, depuis que le monde est monde, réunit les âmes sœurs, les fait se trouver au frisson de leurs cœurs, les aime par-delà la distance, leur permet de se distinguer dans la foule ? Le Destin, Cupidon, les philtres magiques de Circé, les envoûtements, les sortilèges, après tout, l'histoire humaine fourmille de récits qui vouent les amoureux à leur rencontre, alors pourquoi pas ? Pourquoi ne pas faire taire la rationalité, pourquoi ne pas céder aux sirènes du romantisme ?

— Je voudrais le voir. C'est possible ?

OceanofPDF.com

Le fruit du hasard et du désir

Pour quelle raison quelques hasards insignifiants revêtent-ils soudainement l'aura scintillante d'un appel du Destin ? Par pure coïncidence, Alice et Alex s'étaient assis côte à côte dans un wagon de train.

Alice laissait derrière elle vingt-cinq années de monotonie, vingt-cinq années d'habitudes reconduites chaque jour. Enfant, elle trempait ses tartines dans un bol de lait chaud. Adolescente, elle avait trempé ses tartines dans un bol de chocolat chaud. Adulte, elle avait trempé ses tartines dans un bol de thé chaud. Pour se rendre à l'école, elle enfilait une doudoune trop grande, achetée par sa mère dans un vide-greniers. Elle laissait pendre les manches pour y cacher ses mains du froid. Plus tard, à ses quinze ans, la couleur de la doudoune avait changé mais elle était toujours trop grande et Alice y cachait ses mains en attendant le bus qui la conduirait au lycée. Encore plus tard, avec l'argent gagné grâce à ses baby-sittings, elle s'était acheté une doudoune à sa taille et une paire de gants qui protégeaient ses mains. Alors bien plus tard, ce jour où Alice avait pris le train, elle avait délibérément abandonné sa doudoune dans le placard de l'entrée de la maison parentale. Elle vivrait dorénavant en ville et, pour marquer cet événement et le changement de vie qu'il annonçait, elle avait décidé de s'acheter, une fois arrivée, une veste et une écharpe élégantes pour se

protéger du froid. Fini les doudounes, une page se tournait sur son enfance empesée et monotone.

Elle s'était assise dans le train côté fenêtre. Derrière la vitre, le soleil tapait fort. L'excitation du changement, la légèreté due à l'abandon du passé, la chaleur insistante emplirent Alice d'une énergie nouvelle, d'un bien-être inconnu, d'un plaisir sensuel qui ne demandait qu'à surgir maintenant qu'aucune doudoune ne le réprimait plus. Alex s'était assis sur le siège voisin au même moment. Au fil du voyage, Alice avait spontanément et inconsciemment associé son euphorie à la présence de cet homme à ses côtés. Par hasard, elle avait projeté son émoi, né de sa liberté recouvrée, sur un désir sensuel ou amoureux. Ainsi avait-elle baptisé Destin le fruit du hasard et de son désir. Ainsi s'était-elle entichée de cet homme dont elle ne connaissait rien, par pure opportunité. Elle était tombée amoureuse comme un fruit trop mûr tombe d'un arbre et s'était convaincue qu'il s'agissait d'un présage heureux, d'un message envoyé par les cieux.

Alex s'était abandonné dans son siège, épuisé par les dix jours de travail non-stop qu'il venait d'enfiler. bercé par le roulis du train, les chuchotements des passagers, la chaleur un peu lourde, la musique rythmée des roues sur les rails, Alex s'était laissé aller à la torpeur qui l'envahissait. Ses muscles s'étaient relâchés, la détente avait bientôt gagné tout son corps, le cou, les épaules, le dos, le bassin. Il était sur le point de s'endormir quand il avait senti l'épaule de sa voisine s'épanouir contre la sienne. La conscience soudaine de leurs genoux collés l'un à l'autre avait projeté dans son esprit l'image des jambes écartées de sa voisine et, au creux des jambes, son sexe ouvert, sous une culotte qu'il s'était imaginé en coton blanc. Cette image déclencha une subite et forte érection. Sa première réaction fut une gêne : pourvu que la jeune femme ne s'aperçoive pas de l'effet qu'elle avait produit. Mais la seconde d'après, il prit plaisir à penser qu'elle l'avait remarqué et que ça ne la laissait pas indifférente. Au contraire, ses jambes s'ouvraient davantage, elle appelait les caresses.

Gênée, Camille interrompit sa lecture.

— C'est inattendu, commenta-t-elle mal à l'aise. La suite est dans ce genre ? Je m'attendais plutôt à une romance.

L'espace d'un instant, Christofer leva un regard inexpressif vers elle mais ce fut tellement fugace que, l'instant d'après, Camille pensa avoir rêvé.

Le médecin lui avait accordé vingt minutes d'entrevue dans la chambre du malade. Christofer était assis dans un fauteuil confortable, près de la fenêtre ouverte. Il regardait dehors, les bras appuyés sur les accoudoirs. L'infirmière l'avait prévenu d'une visite de sa cousine Camille Cerf. Il n'avait pas réagi à l'annonce ni à l'arrivée de la jeune fille. La chambre n'était pas bien grande mais il y régnait une ambiance chaleureuse et agréable, loin de l'habituel blanc clinique des établissements de santé. Le lit, couvert d'un dessus-de-lit bleu-violet, avait été poussé dans un angle. Une peinture représentant une femme nageant en mer décorait l'un des pans de mur. Sur la table de nuit en bois sombre trônait un vase garni d'un bouquet qu'on aurait cru tombé du tableau tant les couleurs des fleurs rappelaient celles de la peinture. Un placard intégré jouxtait la salle de bains privative.

— Bonjour, avait dit Camille en entrant.

Elle avait attendu sans bouger une réponse qui n'était pas venue. Après avoir hésité un moment, elle s'était approchée du fauteuil qu'occupait Christofer.

— Je m'appelle Camille. Je suis venue pour vous rencontrer.

L'homme en face d'elle ne semblait pas remarquer sa présence. Il regardait fixement par la fenêtre comme s'il s'y déroulait un spectacle qu'il ne pouvait quitter des yeux sous peine de voir le monde s'écrouler.

— Vous avez écrit un livre...

Elle le tendit vers lui, la couverture bien en vue, sans pour autant parvenir à accrocher son regard.

— Il est très important pour moi vous savez. Il est particulier. Il est venu à moi. Je ne sais pas comment l'expliquer. Il me parle. C'est comme s'il m'était destiné...

Elle garda la pose cinq secondes puis, déçue, elle laissa retomber son bras le long du corps, le roman piteusement pendu au bout de sa main. Alice l'aurait caché sous les manches trop longues de sa doudoune, se dit Camille.

Il n'en voulait pas. Ni du roman, ni d'elle, ni de ses explications, ni de son destin, ni d'un semblant d'échange humain. Il ne voulait rien si ce n'est fixer stupidement le paysage par-delà la fenêtre. « Tu ne t'attendais tout de même pas à ce qu'il te saute au cou ? » murmura la petite voix. « Tu ne vas pas baisser les bras à la première difficulté ? Tu as remué ciel et terre pour le retrouver et tu as réussi. Ses médecins n'ont rien fait pour lui, aucun résultat durant six longues années. Et tu voudrais effacer six années en une minute ? » — « Eh bien oui, j'ai espéré qu'à la vue de son roman il allait réagir. Qu'une étincelle s'allumerait dans son esprit, une curiosité, un plaisir, que sais-je, un frémissement ».

Elle eut envie de partir, de retourner au parking, de se réfugier dans Titine, de rentrer chez elle, d'oublier tout ça. Mais elle saisit une chaise et tira le dossier pour l'installer face à Christofer. Elle ne pouvait pas renoncer. Elle était curieuse de ce roman et de l'histoire qu'il déroulait. Elle voulait connaître la suite. Elle s'était assise sur la chaise, avait ouvert le livre entre ses mains et avait commencé sa lecture.

— Excusez-moi. C'est l'heure. Les vingt minutes sont passées. Il faut le laisser se reposer maintenant, avait annoncé l'infirmière en entrebâillant la porte.

L'interruption arrangeait Camille. Vu le tour qu'avait pris le récit, elle préférait éviter la lecture à voix haute. Elle était timide et impressionnable,

pas du genre à déclamer des textes érotiques en tête à tête avec un inconnu. Et pourtant cette pensée agitant des papillons dans son ventre.

Elle en fut la première surprise.

— Je voudrais revenir. Peut-être demain. Ou très vite en tout cas. C'est possible ? s'était enquis Camille auprès de l'infirmière dès sa sortie de la chambre.

— Je ne peux pas vous répondre maintenant. Nous devons d'abord évaluer l'état du patient après votre visite. Le médecin fera passer son intérêt avant toute autre considération, vous pouvez le comprendre.

— Bien sûr. Évidemment. Je comprends. Mais je pense que je peux l'aider, avait-elle plaidé. Je pense pouvoir éveiller son attention, le ramener sur terre, vous comprenez ?

— Je ferai part de votre demande au responsable du service. Et je vais noter votre numéro de téléphone. Le médecin vous rappellera pour vous informer des suites à donner à votre visite. Ça vous convient comme ça ?

— Oui, merci. Je voudrais vraiment le revoir. C'est important, je vous assure.

— On vous tiendra au courant au plus vite, ne vous inquiétez pas.

— Je peux appeler pour prendre de ses nouvelles ?

— Bien sûr, appelez quand vous voudrez. Mais ne vous faites pas trop d'illusions. Il y a peu de chances qu'il y ait la moindre nouvelle à vous annoncer rapidement. Cela fait six ans que son état est stationnaire. On n'a jamais vu un patient sortir soudainement de sa léthargie. Si ça devait se produire, ce serait très progressivement, pas à pas, lentement. Vous voyez ?

Camille voyait très bien. Elle s'était fait la même réflexion. Elle fut néanmoins touchée de discerner gentillesse et délicatesse dans le ton de l'infirmière, une douce prévenance, comme on parle à un enfant qu'on ne veut pas traumatiser. Camille la remercia d'un sourire avant de rejoindre le parking.

Au premier tour de clé, Titine refusa de démarrer. Le moteur crachota sans que la batterie se décide à déclencher le contact. Au deuxième tour de clé, le moteur se contenta de râler comme une grenouille asthmatique avant de s'étouffer dans un soupir. Camille se sentit épuisée. L'énergie de se mobiliser contre une voiture qui refusait de démarrer lui faisait défaut. Déjà d'habitude, la vie pratique lui semblait insurmontable, et à ce moment davantage encore. Christofer avait consumé ses forces. Des larmes de découragement tentèrent une percée mais une montée de colère totalement inattendue les refoula. Assez de se conduire comme une petite fille dépassée à la moindre anicroche ! Une panne de batterie, ce n'était pas une main coupée ou un œil crevé ! Pas non plus un incendie qui aurait dévasté son appartement ! Et pas la mort d'un proche ni même une maladie. Ce bête cube en tôle relié à des fils électriques sous le capot n'était que matière, sans émotions, sans douleurs, sans pensées. Elle n'allait quand même pas se laisser abattre par un truc même pas vivant ! Renoncer avant d'avoir livré combat ? Non mais. *Grrr...* Camille sentait une force incroyable et inconnue rugir en elle. Elle s'était redressée sur son siège et ses pommettes se soulevaient pour dévoiler des dents prêtes à mordre. Avec rage, elle tourna une troisième fois la clé de contact et le moteur démarra au quart de tour.

— Ha ha ha ! je rêve ! exulta Camille.

« Au contraire, tu ne rêves plus, tu vis », répondit la petite voix dans sa tête.

Des rondelles de réalité bien alignées

— Je déclare officiellement ta mission accomplie.

— Comment ça accomplie ? On ne sait même pas ce qu'était cette mission ! se défendit Camille.

— Accomplie, je te dis. Regarde.

Georges Casquette agitait un livre sous le nez de Camille. Ils étaient assis face à face, lui dans le fauteuil à roulettes de son bureau, elle de côté, une fesse posée sur ce même bureau.

— Il est revenu.

— Revenu ?

Camille ne se décidait pas à comprendre. Georges leva les yeux au ciel, agacé d'exprimer une évidence, comme s'il devait expliquer que des chaussettes s'enfilaient sur des pieds.

— Le roman. Celui qui s'était planqué. Celui qui t'a envoyée en mission.

— *Si je n'existe pas ?*

— Mais si tu existes, qu'est-ce que tu racontes, se récria Georges. Tu parles donc tu existes !

Camille copia la mimique agacée de Georges.

— Moi j'existe bien sûr ! Mais je parle du roman.

— Il existe aussi puisque que je le tiens dans ma main, répliqua Georges avec sa logique implacable.

— Rhaaa mais vous le faites exprès, c'est pas possible ! rouspéta Camille, déclenchant l'hilarité de Georges.

La jeune fille comprit qu'il le faisait effectivement exprès et rit à son tour.

— Vous l'avez retrouvé où ?

— Je ne l'ai pas retrouvé. Il est revenu de lui-même sous ma main, expliqua l'archiviste.

De sa vie, elle n'avait jamais croisé une personne aussi fantaisiste, se disait Camille. Il y avait finalement, de par le vaste monde, des êtres humains bien plus barrés qu'elle-même.

— Et quand est-il revenu alors ?

— Quelle question ! Au moment où j'ai posé la main dessus !

Camille renonça à tirer ses propos au clair. Georges ne lui dirait rien, soit qu'il ne sût répondre à sa question, soit qu'il considérât la réponse comme ennuyeuse, superflue, en un mot inutile.

— Donc le roman est revenu et, de ce fait, ma mission serait accomplie ?

— Tu vois que tu comprends quand tu fais un effort, lança Georges.

Pourquoi ne disait-il pas simplement les choses ? À quoi bon ces détours et ces simagrées ? Il jouait avec sa curiosité, il chatouillait son impatience mais le mystère agaçait Camille. Elle répliqua vivement.

— Non. Rien du tout. Pas un demi-neurone qui s'agite. Pas la moindre étincelle pour éclairer ma lanterne. Je n'y comprends goutte, voilà. Vous êtes content ?

Et elle lui tourna le dos, boudeuse.

— Tu as de l'énergie à dépenser à ce que je vois, reprit l'archiviste, narquois. Ne te prive pas surtout. Il y a deux chariots de livres prêts à

rejoindre leurs étagères respectives. Et ne passe pas ta mauvaise humeur sur eux, ils n'y sont pour rien les pauvres bougres si ton cerveau est long à la comprenette et tes oreilles bouchées comme celles d'une tête de veau au persil.

Camille laissa retomber ses deux pieds sur le sol et, grognonne, le visage fermé, se dirigea vers l'un des chariots. Le titre du premier livre la fit éclater de rire. *Félix Têtedeveau* racontait l'épopée du GNIII, la Guilde des noms improbables, impossibles ou impolis. Les livres étaient bien facétieux dans cet étrange service des archives. Aux côtés de l'infortuné Félix, boucher de son état, on trouvait Basile Defoux, médecin sans clientèle, Alphonse Danletat, garde du roi, Charles Tuparles, fou du roi, Pierre Tombal, bourreau du roi, Isidore Debout, conseiller du roi, et Eugène Sanplaisir, roi haï de ses sujets et bientôt détrôné au profit d'Yvon Pamefer, tyran bien-aimé de son peuple.

Tout en poussant son chariot vers l'étagère qui accueillerait *Félix*, la jeune fille, amusée par sa lecture, retrouvait son calme. Mais pourquoi au juste s'était-elle énervée ? Parce qu'elle n'avait pas compris la teneur de sa mission ? Parce que Georges l'avait taquinée à ce sujet ? N'était-ce pas plutôt parce que cette mission déclarée accomplie la renvoyait à une question qu'elle n'osait pas se poser : Devait-elle retourner au sanatorium ou y renoncer ? Reverrait-elle Christofer ?

« Pour parler à un légume ? Tu n'as pas mieux à faire de ton temps ? » – « Je dois résoudre le mystère de ce roman » – « Quel mystère ? Tu as entendu ce que disait Lucie ? Tu t'es monté la tête, rien de plus, encore une excuse pour fuir la réalité » – « Et si c'était au contraire le sens de ma vie qui se présentait à moi ? Si Christofer était uni à moi d'un lien incompréhensible et pourtant réel ? Si la magie de cette rencontre existait vraiment ? S'il m'était promis ? Si je passais à côté de la belle histoire, celle à laquelle on n'ose pas rêver, celle qui n'arrive que dans les romans à l'eau de rose ? Comme Alice et Alex ! Est-ce que je pourrais continuer de vivre

avec cette question ? avec ce regret de n'avoir pas essayé ? de n'avoir pas tout tenté ? » – « Tu vas te ridiculiser. Ils vont te prendre pour une folle avec ta romance à deux balles » – « Il suffit de ne pas en parler » – « Pourquoi faire semblant de te poser la question alors ? Ta décision est déjà prise non ? » – « Oui, c'est vrai. Je ne le savais pas encore. Je veux revoir Christofer, je ne peux pas faire autrement ».

En elle, le feu brûlait. Il s'était éveillé sans prévenir mais elle sentait le sang chaud courir dans ses veines comme jamais. Le fantôme de Christofer s'étiolait au sanatorium. Il n'attendait que sa flamme de femme amoureuse pour reprendre vie, incarner sa chair, habiter son âme. « Amoureuse de cette ombre ? Ton imagination te monte la tête », clamait avec bon sens la petite voix. Mais Camille n'en démordait plus. Elle avait bu le philtre d'amour : les mots. Ces mots couchés sur le papier, la chair mouillée d'Alice, les mains pénétrantes d'Alex, la mésaventure des personnalités peut-être, pas celle des sens. Car, soudain, Camille voulait un amant. violemment. Comme Alice. Son désir allumé par le texte la menait à l'homme qui l'avait écrit. Au creux de ses cuisses, la détermination était née. La peau de Christofer contre la sienne, sa langue dans sa bouche, leurs sexes imbriqués. Voilà ce qu'était sa mission.

« Et pourtant tu as entendu Georges : ta mission est accomplie » – « Laisse-moi tranquille. Ma mission était de retrouver Christofer pour le sortir de sa cage » « Ou simplement de lui apporter un exemplaire de son roman ? ».

— Oh ! le roman ! Je l'ai laissé là-bas ! sursauta Camille.

« Tu n'as donc plus aucune raison de retourner dans ce sinistre endroit. »

— Tu attends qu'il s'envole pour se ranger tout seul ? l'interrompt Georges.

Depuis plus de cinq minutes, *Félix Têtedeveau* en main, Camille se livrait à ses ratiocinations intérieures, sans bouger le petit doigt.

— Ce ne serait pas totalement impossible note bien, reprit Georges, mais généralement, ils ne s'envolent pas devant témoin.

Elle se précipita vers lui, soudainement décidée, pour l'implorer.

— J'ai besoin de ce roman. *Si je n'existe pas*. Vraiment. C'est important. Je dois connaître la suite. Absolument. Laissez-moi l'emprunter, supplia Camille.

— Fleurette, j'ai déjà répondu. C'est non.

— C'est vital. Je vous en prie.

— Ce qui est vital, c'est l'air qu'on respire, l'eau qu'on boit, les aliments qu'on absorbe. Le reste n'est que pulsions, des émotions outrancières qui troublent la quiétude de l'âme humaine.

— Il est des gens qui meurent d'amour ! se récria-t-elle.

— Dans les romans, je te l'accorde. Dans les émois de perruches écervelées, capables de transformer un pâle foutriquet en vaillant paladin. Mais dans la vraie vie, Fleurette, dans la vraie vie, on serre les fesses et on fait avec la réalité. Et de plus, tu n'es pas amoureuse de ce livre que je sache ? Ou alors ton cas est encore plus préoccupant que prévu.

— Si ! Enfin non. Roooh... vous ne pouvez pas comprendre, lâcha-t-elle, abattue.

Georges fit rouler son fauteuil pour se poster face à elle. Il la scruta de son regard d'aigle.

— Suppose qu'il ne te reste qu'un mois à vivre. Un mois, trente jours, pas un de plus et après ça adieu la vie, adieu la terre, adieu tout. Que ferais-tu de tes trente dernières journées ?

Camille se concentra sur la question. Son petit nez se retroussait dans l'effort. En réponse, un brouillard épais, blanc et poisseux s'installa dans son cerveau. Pas la peine d'espérer que la moindre réflexion le traverse, aucune chance qu'une idée y apporte la plus petite étincelle de lumière. Camille était hypnotisée par l'image qui s'était formée dans son esprit : son corps gisant inerte, blafard, livide tirant sur le gris, hideux et sans vie. Sans

s'en rendre compte, elle avait cessé de respirer pour faire comme si. Elle s'était mélangée au brouillard, fondue dedans.

Georges la tira de sa stupeur.

— Ne va pas me faire un coma. C'est un jeu, pas une prédiction, l'informa-t-il d'un ton moqueur. Reviens là et imagine si chaque heure comptait. Si chaque jour te rapprochait du trentième. S'il y avait urgence à vivre tes derniers instants. À quoi les emploierais-tu ?

— Je crois qu'il me faudrait déjà quelques jours pour encaisser la nouvelle, murmura la jeune fille.

— D'accord, rétorqua Georges d'un ton badin. Je t'en accorde deux. Dans deux jours, tu me réponds. Et d'ici là, il faut plastifier cette pile de bouquins, là. Fais bien attention aux étiquettes sur le dos. Si tu en trouves une abîmée, tu sors le livre du lot, on arrangera ça avant de le recouvrir. Allez, secoue-toi un peu. Tu crois que tu es payée à regarder dans le vide ?

L'activité fit du bien à Camille. Elle oublia ses pensées macabres, elle oublia son désir intense de lire la suite du roman, elle oublia le feu entre ses jambes, elle oublia sa peur, ses doutes, ses questions et, quand sonna l'heure de rentrer chez elle, Camille avait retrouvé de l'entrain. Sa petite voix avait raison, pas besoin d'agiter son âme de rêves romantiques et aléatoires. Les livres, voilà tout ce qu'il lui fallait finalement. Peut-être qu'elle passerait les trente derniers jours de sa vie à les caresser, à les renifler, à les serrer contre elle en s'endormant. Eux plutôt que Christofer ?

Le retour en bus lui parut bien rapide. Elle fit un bref détour par la supérette du quartier pour acheter de quoi préparer son repas du soir – courgettes, gruyère, riz, pommes – avant de s'engouffrer dans son immeuble. Elle se sentait légère et joyeuse, sans vraiment savoir pourquoi. L'ascenseur l'attendait au rez-de-chaussée et une surprise au quatrième.

— Mais où étais-tu passée ? Ça fait bien deux mois que je t'attends là sans bouger ! J'ai failli me momifier !

Il s'était assis dans le noir, sur les marches de l'escalier qui menait à l'étage supérieur. La porte de l'ascenseur qui venait de s'ouvrir libérait la lumière de la cabine et formait un halo autour de Camille qui avança sur le palier, clé de son appartement en main. Elle devinait à peine les contours du jeune homme dans la pénombre mais la voix, cette voix-là, le timbre chaleureux et ironique à la fois, elle la reconnut instantanément.

— Hakim ! Qu'est-ce que tu fais dans le noir ? s'exclama-t-elle d'un ton plus joyeux que de coutume.

À leur première rencontre, Hakim s'était volatilisé sans un mot d'adieu et il n'avait plus donné signe de vie depuis. Camille en avait été contrariée, vexée de cette absence de courtoisie, déçue de son manque d'empressement à la revoir et agacée d'y attacher plus d'importance qu'elle ne l'aurait voulu. Elle se souhaitait au-dessus de ces détails mesquins mais, en toute honnêteté, c'était carrément raté. Une boule chaude au creux de son ventre mêlait son orgueil froissé et son plaisir intact de le revoir. Elle reprit d'une voix plus maîtrisée et distante.

— Deux mois à m'attendre ? Ce ne serait pas plutôt deux minutes ?

— Parce qu'un jour loin de toi est une nuit sans étoiles, lança-t-il, inspiré. Dix minutes dans les embouteillages ou dix minutes à écouter l'océan. Le temps est relatif, non ?

— Ah oui, amateur de poésie, je me rappelle. C'est joli, c'est de qui ?

— De moi.

Il arborait un air satisfait et moqueur. La boule chaude au ventre l'élançait de nouveau, flattée qu'était Camille d'inspirer d'aussi jolis mots.

— J'en ai toujours un stock de côté, ajouta Hakim désinvolte. Deux phrases bien torchées, et *hop*, tu plais aux filles pour pas cher. Il leur en faut peu, tu ne trouves pas ? Tu me laisses entrer cette fois ou on se parle sur le palier ?

Ce n'était plus au ventre que Camille avait chaud mais aux joues. Quelle gourde. Hakim avait raison. Il lui en fallait peu.

— Tu voulais voir Lucie ? Elle n'est pas là ? demanda Camille pour se donner une contenance tout en ouvrant la porte.

— Ah non. Il n'y a personne, et de toute façon ce n'était pas elle que je venais voir, mais toi.

Il la suivit à l'intérieur et, arrivé dans la cuisine, alors que Camille déposait ses courses sur la table, il brandit un livre qu'il tenait à la main. La couverture rouge annonçait le titre : *Si je n'existe pas*.

— Je crois que j'ai compris ce qui se passe avec ton mystérieux bouquin.

Effarée, Camille lâcha ses courses pour se saisir du livre.

— C'est dingue ! Tu le sors d'où celui-là ?

Elle le feuilletait fébrilement, à la recherche du poème des jours heureux.

— De sous ton lit. Quand on a rangé ta chambre, tu te rappelles, les cartons, sous ton lit ? Il était là.

— Tu me l'as piqué tu veux dire ? s'offusqua-t-elle.

— Je te l'ai emprunté pour la paix de ton âme et de tes nuits. Tu étais déjà totalement flippée. Je n'ai pas voulu en rajouter.

— Mais t'es gonflé ! Je ne t'ai rien demandé ! De quoi tu te mêles ? En plus tu es parti sans me dire un mot. Tu as carrément disparu.

— OK, désolé que tu le prennes comme ça, j'ai cru bien faire. Salut.

Sans ajouter un mot, il se dirigea droit vers la porte, l'ouvrit, la franchit, la referma. C'était fini. Il était reparti aussi soudainement qu'il était revenu. Déçue, Camille hésita bien cinq secondes avant de courir derrière lui.

— Attends ! Hakim ! C'est bête. Reviens !

Le temps qu'elle arrive sur le palier, l'ascenseur était reparti. Elle dévala l'escalier à sa poursuite, « Ben oui, tu l'engueules, il s'en va, normal, pour la sociabilité, tu repasseras », mais arrivée dans le hall, rien ni personne. Aucune trace d'Hakim. Décidément, se volatiliser était une

habitude chez ce garçon. Tant pis, au moins elle avait récupéré l'exemplaire de *Si je n'existe pas* même si ce n'était qu'une piètre consolation.

Pour ne pas se laisser envahir par ses habituelles ratiocinations, elle prit le parti de remonter les quatre étages à pied. La hauteur entre deux marches différait légèrement, de même que leur profondeur. Parfois elle pouvait largement y poser le pied, alors que sur d'autres il y tenait à peine. Est-ce qu'il y avait le même nombre de marches d'un étage à l'autre ? « Ça y est, ça te reprend, dès que tu stresses, il faut que tu te perdes dans des détails insignifiants » – « Oh, c'est pas le moment, fiche-moi la paix ».

— Ça y est ? Tu as fait ta séance de sport ? se moqua Hakim.

Il était là, tranquille, assis sur les marches qui menaient au cinquième étage. Elle était passée en trombe devant lui sans le voir, tout occupée à rattraper l'ascenseur.

— Tu ne pouvais pas me prévenir ? s'agaça Camille.

— Tu ne voudrais quand même pas que je me prive du plaisir de te voir me courir après ? rétorqua-t-il, narquois.

Elle ne pouvait qu'éclater de rire, ce qu'elle fit de bon cœur.

— Tu n'es pas curieuse de savoir ce que raconte le roman ? enchaîna Hakim.

— Tu l'as lu ?

— Bien sûr que je l'ai lu. Quel intérêt de te l'emprunter sinon ? À part, bien sûr, le plaisir de t'asticoter un peu.

— Oui, ça va, j'ai bien compris que me chambrer faisait partie de tes distractions préférées. Alors ? Ça raconte quoi ? s'enquit-elle, impatiente.

Ils entrèrent pour la deuxième fois dans l'appartement, jusqu'à la cuisine. Il l'aida à déballer ses courses pendant qu'ils discutaient.

— Alors, j'ai une mauvaise nouvelle et une mauvaise nouvelle. Tu veux laquelle d'abord ?

— La bonne. Ce serait trop demander ?

— Oula, ça va me demander un peu de créativité !

— Je suis sûre que tu n'en manques pas. Tu manges avec moi ?
— Tu promets de ne pas me mettre à la porte avant la fin du repas ?
— Je peux faire un effort. Mais uniquement si tu me racontes ce fichu bouquin.

Camille avait lavé les courgettes avant de les déposer sur la planche à découper. Elle ôtait maintenant les petites peaux fines qui entouraient les gousses d'ail.

— Ah non ! tu mets de l'ail dans les courgettes ? s'exclama Hakim consterné.

— C'est très bon pour la santé, l'ail.

— Peut-être mais pour l'haleine, bonjour.

— T'as l'intention d'aller draguer des filles ce soir ? le railla Camille.

— Va savoir...

Son œil était taquin, elle sourit.

— Alors, vas-y je t'écoute, il raconte quoi ce roman ?

— Ta vie.

Le couteau dérapa entre les doigts de Camille.

— Aïe.

Le sang gouttait à peine de son index. Elle suçota son doigt.

— Par contre, il n'a pas prévu que tu te coupes un doigt.

— Très drôle, dit-elle d'un ton qui disait l'inverse.

— Enfin, quand je dis *ta vie*... j'en sais rien, je ne la connais pas ta vie.

Je ne connais pas ton passé et encore moins ton avenir.

— Mais...

— Mais ton poème dépressif est bien dans le roman et Alice, le personnage principal, elle a quelque chose de toi. C'est pas vraiment toi mais elle pourrait être inspirée par toi. Disons qu'elle a des traits de caractère ou des comportements qui te ressemblent.

— Comme quoi par exemple ?

Son doigt ne saignait plus, elle reprit le couteau et découpa soigneusement les courgettes en fines rondelles régulières, en se servant de la première pour calibrer les suivantes au millimètre près.

— Par exemple, elle coupe ses courgettes comme toi, en tranches de un centimètre, pas un millimètre de plus, pas un de moins. Et après les avoir coupées, elle les reconstitue soigneusement en alignant les tranches.

Camille interrompit son geste, gênée. Elle était très exactement en train d'aligner les tranches pour redonner sa forme d'origine à la courgette.

— Une sorte de maniaque de la précision, continuait Hakim sourire en coin.

Camille le regarda avec suspicion.

— Tu te fous de moi ? C'est pas du tout écrit dans le roman ?

Hakim feuilleta le livre à la recherche d'un passage qu'il trouva bientôt. Il tendit l'ouvrage à Camille.

Alice était bourrée de manies, des compulsions irrépressibles qui la poussaient, par exemple, à ranger des choses sans importance en y accordant une importance démesurée. Parmi ces manies, la recomposition des légumes tranchés tenait une place à part, un exercice qui touchait au grand art.

Camille esquissa une moue qui se voulait détachée.

— Et alors ? Y a des tas de gens qui font ça, ça ne prouve rien.

Hakim récupéra le roman d'entre ses mains. Il le feuilleta de nouveau, trouva le passage qu'il cherchait et le rendit à Camille. Elle lut.

Alice n'aimait pas qu'on lui fasse remarquer ses bizarreries. De son point de vue, cette attention aux détails n'était pas une singularité extravagante. C'était la solution simple et pratique qu'elle avait instaurée pour s'adapter à un monde qui lui paraissait constamment hostile. Les détails la rassuraient. Si l'anxiété l'assaillait trop, il suffisait qu'elle se concentre sur les détails

pour retrouver son calme intérieur. Ce n'était pas des légumes qu'elle alignait, mais des rondelles de réalité.

Elle sentit ses joues s'empourprer de nouveau. L'idée qu'Hakim la comprenne aussi bien la mettait mal à l'aise, comme si elle se tenait face à lui, occupée à préparer le repas, totalement dévêtue. « Alors que lui pas du tout, il est totalement habillé » – « Note bien que ça ne serait pas mieux s'il était totalement nu lui aussi » – « Ah, tu marques un point. D'un autre côté, il te voit mais ça ne le fait pas fuir, c'est pas si mal non ? » – « Là c'est toi qui marques un point ».

— Je fais cuire le riz ?

Hakim se leva pour fouiller dans les placards à la recherche d'une casserole. Effectivement, il n'avait pas vraiment l'air d'un homme traumatisé par sa lecture. Il se montrait rieur, chaleureux, bienveillant.

— Dans le tiroir, à côté du four, précisa Camille.

Ils se turent un moment, pris par les préparatifs du repas. Le grésillement de l'ail haché dans l'huile chaude de la poêle, le cliquetis des assiettes extraites de la pile, les mains qui déposaient les couverts de part et d'autre des plats, qui alignaient les verres et les chaises, la râpe à fromage qui grinçait au rythme de la manivelle, ces sons banals, ces gestes quotidiens tissaient une normalité apaisante, loin des abîmes qu'ouvrait le mystérieux roman. Et c'était bon.

Le riz cuisait, les courgettes crépitaient, Hakim cherchait couvercles et passoire, cuillère à touiller. Camille partit en quête du fameux poème. Le voilà, page 358, ni au début ni à la moitié, plutôt vers la fin. Décidément, c'était un poème baladeur.

Ma mère, ombre et lumière

Sombre de ses souvenirs d'hier dans des humeurs mortifères.

Mon père, perdu en mer,

Noyés par cent brasses de fond, leurs amours éphémères

Leurs jours heureux.

— Mais c'est quoi ce roman ? soupira Camille. Trois livres, trois variations du poème. Chaque exemplaire est différent. Ça n'a pas de sens, ça n'existe pas un bouquin pareil.

— Justement *Si je n'existe pas*, c'est le titre parfait ! souligna Hakim en versant le riz dans la passoire.

— Mais Christofer n'a quand même pas écrit autant de versions que d'exemplaires.

— Christofer ? Tu l'appelles par son prénom ?

Camille s'empressa de changer de sujet.

— Tu veux du beurre sur ton riz ou tu préfères de l'huile d'olive ?

— Hmm... Disons que je préfère que tu répondes à mes questions. Tu connais l'auteur ? Et pourquoi tu parles de trois exemplaires différents ? Je croyais que tu ne l'avais pas lu ce bouquin ?

— Mais je ne l'ai pas lu ! Chaque fois que je mets la main dessus, il s'échappe.

— Il part en courant avec ses petites pattes ?

— C'est ça, rigole, maugréa la jeune fille.

— Bon, j'ai encore pire à t'annoncer. Tu es prête pour les mauvaises nouvelles ?

— Alors là, pas du tout mais pas du tout, du tout, soupira-t-elle.

— OK, alors je commence par une bonne. Le poème n'est pas différent chaque fois.

— Bah. Si.

— Bah non.

— Tu ne peux pas être aussi affirmatif, tu n'as pas lu les autres versions.

— C'est toi qui me l'as dit. Le poème en photo, celui que tu as trouvé aux archives, il est mot pour mot identique à celui de ton journal intime non ?

Il marquait un point.

— Et donc, qu'est-ce que tu en conclus ? s'enquit-elle.

— Il y a quelque chose entre l'auteur et toi, répondit-il, catégorique.

Comment savait-il ? Elle n'avait mentionné ni son enquête, ni sa visite au sanatorium, ni son attirance pour Christofer. Il reprit.

— Option mauvaise nouvelle un, cette histoire est totalement irrationnelle, option mauvaise nouvelle deux, elle est totalement irrationnelle et en plus elle est flippante.

— Elle finit bien, au moins, l'histoire ? articula-t-elle d'une petite voix suppliante.

— C'est... disons... ouvert. Alors voilà. Option un, c'est l'histoire d'une jeune fille qui s'installe dans une chambre hantée.

— C'est pas plutôt l'option deux ça ?

— Je suis au regret de te répondre que non. La deux est plus flippante que ça.

— Génial...

— Elle s'appelle Alice, mais elle pourrait s'appeler Camille qu'on ne verrait pas trop la différence, tu me suis ?

Il parlait entre deux bouchées parfois ponctuées d'une gorgée d'eau fraîche.

— Alice est introvertie, elle aime écrire dans son journal intime. La chambre où elle s'installe était celle d'un écrivain dépressif. Il est mort depuis. Il se passe un truc entre le fantôme de l'écrivain et Alice, comme s'ils étaient branchés sur la même antenne. Alice reçoit les pensées de l'écrivain et les écrit dans son journal. De son côté, le fantôme lit les pensées d'Alice et la pousse à sortir de son repli sur elle-même. Alice rencontre un homme, Alex, dont elle tombe amoureuse. Le fantôme se délecte de revivre des émotions à travers la jeune fille. L'histoire d'amour est décevante, Alice déprime mais elle comprend qu'elle est sous l'influence du fantôme dépressif. Elle doit s'en débarrasser pour ne pas

sombrer mais c'est le contraire qui se passe. Elle réalise qu'elle est amoureuse du fantôme.

Il s'interrompt pour regarder Camille, captivée par le récit.

— C'est une belle histoire, commenta-t-elle.

— Je crois qu'elle raconte ce qui est en train de t'arriver, reprit délicatement Hakim.

— C'est troublant, je te l'accorde, mais c'est impossible. Et je ne crois pas aux fantômes. Ça finit comment ? C'est pas simple comme histoire d'amour, une relation avec un fantôme.

— Fin ouverte. Ils se rapprochent, lui reprend de la consistance grâce à l'attention qu'elle lui porte. Elle s'investit tellement dans cette relation qu'elle se coupe du monde réel. Ils se rejoignent mais on ne sait pas dans lequel des deux mondes.

— Magnifique. Quelle belle fin, sourit Camille.

— C'est tout l'effet que ça te fait de savoir que tu vas vivre à cheval entre deux réalités ?

— Ça ne changerait pas grand-chose, je vis déjà tellement dans mes bouquins, conclut-elle tranquillement.

— Je dois dire que je ne m'attendais pas à ce que tu le prennes aussi bien, s'étonna Hakim. T'es vraiment barrée en vrai.

Il venait de terminer son assiette. Il se leva, soudain pressé, déposa son plat dans l'évier.

— Je dois y aller, je n'avais pas vu l'heure !

— Hé mais tu n'as pas terminé ! se récria Camille. Et l'option deux alors ?

— L'option deux, la prochaine fois. Si tu n'as pas disparu dans les bras de ton fantôme d'ici là ! Allez, je file.

Elle le raccompagna jusqu'à la sortie, au fond du couloir, ouvrit la porte et s'écarta pour le laisser passer. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre pour les

bises d'au revoir mais, au lieu de ça, Hakim saisit Camille par la taille et déposa un baiser sur sa bouche avant de s'éloigner, vif comme la foudre.

OceanofPDF.com

Le sourire du chat

Je suis Dieu. Je crée des personnages. Je décide de leurs actes, de leurs pensées, de leurs émotions. Je les agis tel un marionnettiste céleste, je déroule les ficelles de leur vie, de leurs désirs et de leurs déconfitures. Certains tentent de m'échapper, de se libérer de cet assujettissement, quelques-uns y parviennent à force d'apprentissage, de réflexion, d'essais, d'erreurs, de remises en question, de souffrance et de nourritures immatérielles telles la philosophie ou la spiritualité. Ils apprennent pas à pas ce que c'est qu'être humain, pas divin, mais bien humain, faible, vulnérable et persuadé du contraire, ou puissant, libre... et persuadé du contraire. Ils apprennent à être, tels qu'en eux-mêmes, tout simplement. Des hommes et des femmes conscients de leur condition et de leur réel pouvoir. Ceux-là sont mes chefs-d'œuvre.

J'observais Alice avec cette question en tête. Deviendrait-elle une de ces exceptions, une de ces œuvres rares et originales ? Oserait-elle sortir de l'ornière creusée par l'habitude, par les convenances, par le jugement social, par le déterminisme biologique, par la flemme, l'absence de flamme intérieure, le goût de l'ennui ? Il en fallait de la détermination pour oser s'affranchir, il en fallait de la persévérance pour y parvenir, il en fallait du

courage pour affronter la peur de l'inconnu. Se révélerait-elle à la mesure de l'enjeu ? Je le saurais bientôt. Il me suffisait de continuer à écrire.

Je la regardais courir à ses rendez-vous amoureux. Depuis qu'elle avait ouvert son cœur et son sexe à Alex, un élan de vie la transportait. Elle se laissait porter par le courant sans se poser de questions, étonnée et heureuse de cette énergie jusqu'alors inconnue. Elle avait franchi la barrière des convenances, elle avait allumé une flamme. C'était un premier pas pour sortir de la routine de sa morne vie toute tracée.

À peine la porte refermée sur Hakim, Camille s'était précipitée sur *Si je n'existe pas*. Cette fois-ci, rien ne l'empêcherait d'en terminer la lecture, ni un tremblement de terre ni la sonnette de l'entrée. Confortablement assise sur son lit, le dos appuyé au mur, bien calée par un oreiller, elle avait une nuit entière devant elle et elle comptait en profiter. Depuis qu'elle avait changé son lit de place, elle voyait le ciel par la fenêtre. À cet instant précis, un mince croissant de lune se glissait entre deux immeubles.

Sans savoir pourquoi, au moment où elle s'apprêtait à entrer dans l'immeuble, Alice leva les yeux vers le ciel. Un mince croissant de lune semblait lui sourire entre deux immeubles, un sourire intrigant et narquois. Elle imagina le chat du Cheshire, invisible derrière son sourire et pourtant bien là, tout occupé à l'observer. Alice en conçut une gêne. Le chat se moquait-il d'elle ?

Elle s'était longuement préparée pour retrouver son amant. Chez elle, plusieurs heures auparavant, elle s'était déshabillée et avait observé son corps nu dans le miroir de sa chambre. Elle n'aimait pas son corps, ses hanches étaient trop larges, ses seins trop gros, ses cuisses trop pleines. Elle était taillée comme une paysanne, plantureuse, à la peau rose et laiteuse. Une vache laitière, se disait-elle dans ses moments de déprime. Seule son ardente chevelure bouclée, d'un blond tirant sur le blanc, trouvait grâce à ses yeux. Mais depuis que les mains d'Alex s'étaient posées sur elle, elle se

réconciliait avec l'image renvoyée par le miroir. Alex aimait son corps. Il le goûtait avec flamme. Il cueillait ses seins au creux de ses paumes, il les malaxait avec gourmandise. Il saisissait sa taille mince et ondulante pour mieux plaquer ses fesses contre son sexe. Il suçait ses pieds, mordait ses lèvres, léchait ses yeux et la dévorait du regard. Il était un amant câlin et fougueux. Alice se découvrait désirable et cette nouveauté la transformait. Elle s'était achetée de la lingerie, de la dentelle noire qui exacerbaient la lumière de sa peau. Elle attachait ses cheveux en chignon d'où s'échappaient ses boucles aguicheuses. Elle avait troqué ses habituels tee-shirts trop larges à col rond contre des plus moulants et plus décolletés qui révélaient la naissance du creux entre ses seins. Elle portait plus souvent des jupes depuis que les mains d'Alex se faufilaient dessous. Était-ce pour cela que le chat se moquait ? Parce qu'il la voyait se prêter aux codes du sexy ? Ou est-ce qu'il se moquait qu'elle confonde désir et amour ? Pour Alice, les deux ne faisaient qu'un. Son attirance naissait du sentiment et son sentiment nourrissait son attirance. Cette fusion des deux était une évidence. Une telle évidence qu'il lui était impossible d'imaginer que ce ne fût pas la même chose pour Alex. En réalité, c'est cette naïveté qui faisait sourire le chat.

Le regard de Camille se détourna du roman pour se perdre dans le ciel. Ce qu'elle lisait la renvoyait à elle-même, à ses rapports amoureux, à sa méfiance envers les hommes et la sexualité.

Dès ses premières règles, Camille avait pris sa décision. Elle perdrait sa virginité avant ses dix-huit ans. Elle s'était persuadée que sa première fois ne pourrait être avec quelqu'un qu'elle aimait. Ce serait trop de complications de mêler sexe et sentiments. Elle voulait une première expérience juste pour voir. L'occasion s'était présentée l'été de ses seize ans. Elle passait ses vacances au camping avec sa mère, sa tante et deux cousines. Elles prenaient les vélos pour rejoindre la plage, à un ou deux kilomètres du mobil-home qui les accueillait. Dans un mobil-home voisin, des étudiants faisaient la bringue, quatre copains d'une vingtaine d'années

plus bruyants les uns que les autres. Le soir, ils buvaient de la bière autour d'un barbecue, ils chantaient pour accompagner le guitariste de la bande, puis ils buvaient encore avant d'aller se baigner au clair de lune en brillant à tue-tête. Le matin, ils dormaient tard et prenaient leur petit déjeuner à l'heure où les trois cousines faisaient la vaisselle du repas de midi. C'est là, aux lavabos, que Camille rencontra Paul. Les garçons se poursuivaient autour des bacs en se jetant des verres d'eau. Paul avait raté sa cible, c'est Camille qui s'était trouvée aspergée. Son tee-shirt trempé dévoilait ses tétons dressés par l'eau froide. Paul s'était fendu d'un mot d'excuse totalement hypocrite et avait promis d'offrir une glace à Camille pour se faire pardonner. Ils avaient pris rendez-vous pour l'après-midi même. En se rendant à la plage à l'heure dite, elle s'était préparée à se laisser faire s'il voulait l'embrasser et même la caresser. Non qu'elle en eût particulièrement envie. S'il ne lui déplaisait pas, il ne lui plaisait pas particulièrement non plus. Il était banal mais il ferait l'affaire pour ce qu'elle en attendait, c'est-à-dire pas grand-chose. Elle avait emprunté à une de ses cousines une immense serviette de plage sur laquelle ils pourraient s'allonger. Avant de partir, elle s'était confiée à son journal intime. Sa meilleure amie le lui avait offert le jour de ses douze ans et, depuis, elle y mentionnait régulièrement ses activités, ses réflexions, ses sentiments.

Il s'appelle Paul. J'espère qu'il aura envie de m'embrasser parce que sinon on risque de s'ennuyer. On pourra toujours aller se baigner mais je préférerais qu'on aille s'allonger bien cachés dans les dunes. Quand je reviendrai de la plage, je ne serai peut-être plus la même. Je n'ai pas peur. Je ne suis pas non plus pressée de le retrouver. Je suis plutôt pressée que ce soit derrière moi, pressée de l'avoir fait. Si ça se trouve, la prochaine fois que j'écrirai dans ce journal, ce sera pour en parler. Bon, c'est l'heure, je verrai bien. À très bientôt cher journal.

Je suis rentrée juste à temps pour le dîner. Je me suis comportée comme d'habitude, à peine un peu moins bavarde mais je parle déjà peu, personne n'a rien remarqué, ni maman – mais elle, elle ne remarque jamais rien –, ni ma tante, ni mes cousines. Eh bien voilà, c'est fait. Je n'aurai plus à me soucier de trouver une occasion avant mes dix-huit ans. J'ai tenu ma promesse, maintenant je comprends Mallarmé :

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. »

Moi au moins, j'ai de la chance, il me reste tous les livres à lire !

Cette première fois, on ne peut moins romantique, ne l'avait pas traumatisée pour autant. Au contraire, sachant à quoi s'en tenir, elle considérait depuis la sexualité comme une activité banale, comme se brosser les dents ou prendre une douche. Elle ne ressentait pas particulièrement de désir mais elle pouvait décider de faire l'amour quand elle était d'humeur adéquate. C'était une agréable activité de partage avec son petit ami du moment mais ils auraient pu tout aussi bien décider de partir en balade à la campagne, ça n'aurait pas fait grande différence pour Camille.

Pour Alice, par contre, il y avait eu révélation. Cette révélation s'appelait Alex. Alex avait éveillé en Alice une brûlure au bas du ventre, un appel au sexe de son amant, un besoin irrépressible de mélanger leurs salives, une faim de la peau de l'autre, de son odeur, de son goût. C'était douloureux, cette absence du corps de l'autre, un doux supplice qui la poussait sans réfléchir dans les bras de ce quasi-inconnu. L'évidence du plaisir avait anéanti toute méfiance. Camille ne connaissait pas cet état ; du moins, elle ne l'avait pas connu jusqu'alors. Mais Alice semblait lui montrer le chemin vers Christofer. Camille découvrait le désir. Et le chat souriait.

Le dernier bar avant la fin du monde

Celle-ci est beaucoup plus grosse, c'est indéniable. C'est parce qu'elle est plus proche du contour. Au centre, elles sont plus fines. Ou alors c'est une question de profondeur. Plus elles se forment au fond du verre, plus elles sont chargées en gaz. Est-ce qu'elles remontent plus vite à la surface quand elles sont plus grosses ? Oui, sûrement, les règles de la physique doivent expliquer ça. Il y a certainement une loi chimique qui décrit la formation d'une bulle de gaz dans un liquide et une loi physique qui décrit la vitesse de la bulle pour remonter en haut de la chope.

Camille détourna le regard de son verre de bière pour guetter l'entrée du bar. Elle priait intérieurement pour que Lucie ne tarde pas trop. Elle avait déjà dû se faire violence pour accepter ce rendez-vous que lui avait proposé sa copine colocataire ; les sorties du vendredi pour fêter l'arrivée du week-end, ce n'était pas franchement dans ses habitudes. Ses vendredis soir, elle les passait plutôt à terminer la lecture du roman en cours ou à entamer celui qu'elle dévorerait pendant le week-end. Alors se retrouver ici, entourée d'une foule d'inconnus braillards, seule, accoudée au comptoir, voilà qui explosait son compteur interne d'efforts. L'aiguille avait largement dépassé le rouge et l'alarme pulsait dans ses veines. L'anxiété la rattrapait. Au lieu

de Lucie, elle croisa le regard d'un jeune homme qui l'observait, goguenard.

— Tu comptes les bulles ?

La bouée de sauvetage de Camille, c'était l'observation maniaque des détails concrets ; en l'occurrence, en cet instant, les bulles de sa bière. Mais elle ne pouvait pas lui répondre ça. De toute façon, elle ne se sentait pas en mesure de lui répondre du tout. La timidité et l'angoisse se disputaient en elle pour attraper le pompon.

Il s'approcha, cool et souriant, bière en main, pour s'asseoir sur le tabouret libre, à côté de Camille.

— Tu sais que ça ne sert à rien ? Ça change tout le temps. Vingt bulles en moins, trente-cinq en plus, et la demi-seconde d'après ton compte est déjà faux.

Elle sourit mécaniquement, ne sachant pas trop quoi faire d'autre. « Arrête ce sourire débile, t'as l'air d'une gourde. »

— C'est... parce que..., commença-t-elle, pour laisser le temps aux mots de revenir irriguer son cerveau. Parce que c'est incroyable, des bulles.

Il la regardait entre étonnement et rigolade. Elle reprit.

— Je veux dire... y a rien, juste un liquide, et *hop*, une bulle qui naît de nulle part. J'ai beau savoir que c'est normal, c'est une réaction chimique mais d'un côté je me dis, tu ne vas pas t'extasier pour une bulle, et de l'autre, je trouve ça totalement magique. Une bulle qui sort de nulle part. L'instant d'avant, il n'y a rien et puis *hop*, c'est comme une création spontanée. Enfin... Je ne les compte pas, je les observe.

— Ah t'inquiète ! rétorqua-t-il, rieur. Moi aussi, je fais ça tout le temps, mais plutôt en fin de soirée, quand j'en ai avalé quelques milliers comme celles-là. À la magie de la bulle ! *Tchin !*

Il fit tinter sa chope contre celle de Camille.

— Tu viens souvent observer les bulles dans ce bar ? reprit-il d'un ton avenant.

— Ah non, pas du tout. C'est la première fois. C'est Lucie, une copine, qui m'a plus ou moins forcée. Enfin, pas vraiment forcée mais elle a pas mal insisté. Les bars, c'est pas trop ma tasse de thé.

— Ah oui, tu dois préférer les salons à l'anglaise, cosy, tout ouaté, les endroits où on chuchote en levant le petit doigt.

— Non, non, je n'y vais pas non plus. Je ne sors jamais en fait.

— Ah ben t'as l'air sympa comme fille.

Il riait mais le ton mi-séducteur mi-narquois du jeune homme n'échappait pas à Camille.

— Et tu fais quoi de tes vendredis soir alors ? Tu vas au ciné ? Tu sors avec ton copain ?

— Non, non. Je reste chez moi. Je lis. J'aime beaucoup lire.

— Ah cool ! Moi aussi.

— Oh ! Vraiment ? Les romans, c'est incroyable, tu ne trouves pas ? C'est comme si tu pouvais vivre mille vies au lieu d'une. Tu entres dans la tête d'un homme, d'une femme, tu penses comme eux, tu sens comme eux, tu pénètres l'intimité d'autres cultures, tu découvres des pays, des coutumes ou des visions du monde, tu peux devenir cuisinier ou chef d'entreprise, champion de natation ou peintre. Lire, c'est comme saisir l'âme du monde. J'adore les romans intimistes mais j'aime bien aussi tout ce qui est un peu étrange, mystérieux.

— C'est dingue, moi aussi, renchérit-il en la dévorant du regard.

— Oh ! C'est, disons, inattendu, de rencontrer quelqu'un qui aime la lecture dans un bar, se réjouit-elle. À part lire, je crois que ce que je préfère, c'est parler de mes lectures.

— Moi aussi, tu sais. On était faits pour se rencontrer.

Il termina sa bière d'un trait.

— J'en reprends une. Tu m'accompagnes ? Je préfère les blondes et toi ?

— Moi aussi.

— Je le savais. Mais je ne parlais pas des bières.

Il rit, satisfait de sa blague, tout en hélant le barman. La commande passée, il s'approcha de Camille. Elle ne pouvait s'empêcher d'observer la distance qui séparait leurs épaules, un écart qui s'amenuisait à mesure qu'il lui parlait. D'ici à quelques minutes, cette distance serait réduite à néant et leurs épaules entreraient irrémédiablement en contact. Que devait-elle faire de cette information ?

La soirée avançait, le brouhaha du bar montait en intensité, à mesure que l'alcool chauffait les sangs. Il se pencha pour murmurer à son oreille. Son épaule n'était plus le sujet. C'était bien plus intense maintenant qu'il s'agissait de l'espace entre son oreille et la bouche du jeune homme.

— Tu as lu *L'Écume des jours* ? lui glissa-t-il.

— Boris Vian ? Non, pas lu, répondit-elle d'un trait, sans respirer, le plus naturellement qu'elle put.

— Le héros rencontre une fille, poursuivit-il, et chaque fois qu'il dit quelque chose, elle répond moi aussi. Et chaque fois qu'elle dit quelque chose, il répond moi aussi. Comme toi et moi. Marrant non ?

Il s'approcha encore, cette fois leurs cuisses se touchaient. Elle réalisa qu'il était plus près que ce qu'elle pouvait supporter. Elle sentait son haleine trop forte, son corps trop présent, son regard trop intense, son sourire trop marqué.

— Tu sais comment ça finit leur rencontre ? enchaîna-t-il.

La première sensation de rejet disparut au moment même où l'odeur du garçon se transforma, ou plutôt à l'instant où l'odorat de Camille s'affina. Ce n'était plus la bière que décelaient ses narines, c'était une odeur musquée, lourde et imposante, teintée d'épices. Une note de cumin, une pincée de cannelle, un zeste de clou de girofle, une senteur voluptueuse qui liquéfia ses tensions musculaires et ses réticences mentales. L'inconnu ne lui semblait plus ni trop proche ni trop présent, sa cuisse pas si envahissante, son sourire plus charmant. Pour un peu, elle aurait plongé son

nez dans le cou du jeune homme pour mieux le humer. La voix goguenarde rompit l'abandon qui la gagnait.

— Ils discutent comme ça un moment, moi aussi, moi aussi et à la fin, elle dit : J'ai envie d'aller ailleurs. Il répond moi aussi. Et il dit : Je vais aller me coucher. Elle répond moi aussi. Il dit : Je veux me coucher dans ton lit. Tu sais ce qu'elle répond ?

— Moi aussi ?

Il arbora un sourire vainqueur.

— T'es une rapide toi. À peine on se rencontre, déjà tu veux m'emmener dans ton lit.

Camille sentit le rouge enflammer ses joues. Quelle imbécile. Elle n'avait rien vu venir. Il riait franchement de sa gêne.

— On va faire un tour ailleurs ? C'est bruyant ici. Chez moi, j'ai une immense bibliothèque, ajouta-t-il mi-plaisantin mi-sérieux.

— J'attends une amie, bredouilla Camille.

— Elle ne viendra plus, depuis le temps, murmura-t-il. Elle t'a posé un lapin.

— Ah ! Camille ! Désolée, je suis un peu en retard. Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé...

Lucie déboulait dans leur conversation au moment délicat, celui où se nouaient les premières connivences. L'inconnu sentit qu'il allait perdre la main. Il la coupa dans son élan.

— C'est un peu tard pour arriver. On allait partir justement. Dommage, on fera connaissance une prochaine fois. Tu viens Camille ?

Sa main se posa sur le coude de la jeune fille pour impulser l'élan du départ.

— Pas du tout. Non, se reprit Camille en se raidissant sur son siège. Je reste avec Lucie.

Elle parlait tout bas, sans énergie, comme si elle n'était pas convaincue par ce qu'elle disait.

— Comment ça ? fit-il mine de se fâcher. Ta copine te pose un lapin et tu l'accueilles à bras ouverts ? Moi au moins, je m'occupe de toi. On était bien tous les deux non ?

— Non. Non, non. Non, se défendit-elle un peu plus fermement.

— Il est avec toi ou il te colle ? s'enquit Lucie.

— Je ne le connais pas, précisa Camille.

— Ah ben on a fait connaissance quand même, tenta-t-il de se défendre, t'es bizarre comme fille.

— T'as entendu ma copine ? Je crois que c'est clair, conclut Lucie. Ça s'appelle un refus. Bonsoir jeune homme.

Camille se laissa glisser du tabouret de bar et suivit Lucie qui se frayait un chemin vers une table libre. Dépité mais beau joueur, il les salua d'un geste joyeux.

— À bientôt Camille ! Je suis là tous les vendredis !

— T'as fait une chouette rencontre, dis donc, rigola Lucie. On peut pas te laisser seule trois minutes. Quelle tombeuse !

Elles prirent place à une table plus au calme, à l'écart de la foule braillarde des buveurs de bière. Insouciantes et rigolards, ils trinquaient à la longue nuit de bringue qui s'annonçait pour eux.

— Merci de m'avoir tirée de là.

— Tu n'avais pas l'air si réticente, pourtant. Il ne te plaît pas ?

— Non. Enfin je ne sais pas. Je ne le connais pas.

— Je ne te demande pas s'il est intéressant, je te demande s'il t'attire.

— Mais c'est pareil. Comment veux-tu être attirée par quelqu'un dont tu ignores tout ? se récria Camille.

— Hmm... Son odeur, sa présence, sa carrure, sa voix, les phéromones quoi !

— Bah, c'est pas mon truc le physique. Moi c'est le cerveau qui me fait désirer un homme.

— Oui, oui, je te crois, ironisa Lucie.

Et elle avait raison de se moquer.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'étais comme pétrifiée. C'est horrible. Je m'en veux.

— Ou peut-être que c'était très agréable et que ça te fout la honte de le reconnaître !

« *Bing*. Dans le mille » – « N'importe quoi ! » – « Ce n'est pas bien malin comme réaction. Tu peux lui mentir à elle mais ça sert à quoi de te mentir à toi ? ».

— Je préfère oublier cette histoire, se défendit Camille. Parlons d'autre chose, tu veux ?

— OK. Sujet suivant. Alors au choix, je te raconte ma rencontre avec Arnaud ou mes projets pour les prochaines vacances.

— Arnaud ? C'est ton nouveau ?

— Donc tu choisis le sujet Arnaud. Tu l'auras voulu. Alors Arnaud...

Elle soupira d'aise.

— Arnaud... Si tu le voyais... Il est totalement craquant. Pas du tout le genre beau gosse, il est même pas terrible en vrai, mais par contre, il est magique.

— C'est quoi magique ?

— Je ne sais pas. Il raconte des tas d'histoires, il est drôle, il pétille d'inventivité. C'est impossible de s'ennuyer avec lui. Il transforme la banalité en un feu d'artifice permanent. On se croirait constamment dans une scène de film.

— Il est comédien ?

— Pas que je sache mais il pourrait, sans problème ! Je me demande d'où il sort tout ça, il n'arrête pas une seconde.

— C'est pas fatigant ? Vous vous parlez quand même ?

— On n'a pas le temps de se parler, on rigole trop. Sa dernière blague, c'était de me demander en mariage. Tu t'imagines ? Alors que je ne le connais pas depuis trois jours !

— Vraiment ? Et tu penses accepter ?

— Bien sûr que non, andouille ! Je ne crois même pas qu'il soit sérieux. Mais c'est craquant quand même. Et puis c'est amusant de se projeter comme ça, d'imaginer une vie différente, ça ne t'arrive jamais à toi ?

— Chaque fois que je lis un livre.

— Ah oui, j'oubliais, miss bouquins. Tu pourrais te trouver un chéri facilement. Un vrai je veux dire. Pas un fantôme. Au fait, ton écrivain ? Tu en es où ?

— Je ne sais pas trop. J'ai...

L'arrivée d'un SMS l'interrompt. Lucie se précipita pour lire le message.

— Excuse-moi. C'est peut-être Arnaud. Ah oui, c'est lui. Il est trop mignon. Il m'envoie des petits mots doux toutes les dix minutes. Attends, je lui réponds vite-fait.

Le vite-fait durait, chaque message entraînant une réponse immédiate. La conversation textuelle d'Arnaud captivait davantage Lucie que la voix de sa colocataire. Camille en profita pour examiner la salle. C'était un bar à thème à la décoration *steampunk*. Du bois, beaucoup de bois, le sol, les murs, les tables, les chaises, des fauteuils en cuir couleur cognac, du velours rouge pour de confortables fauteuils club et pour les assises de chaises sur lesquelles avaient pris place les deux jeunes femmes. Le dernier bar avant la fin du monde, se répétait Camille. Elle se demandait si elle devait y voir un signe. Devait-elle abandonner ce monde concret, tangible, rapide, bruyant pour celui dans lequel l'attirait sa rencontre avec Christofer ? Un autre monde, éthéré, impermanent, sublime et irréel, envoûtant mais hasardeux. D'un côté l'imperfection triviale et décevante du réel, de l'autre le mystère troublant d'un idéal rêvé. Buvait-elle la dernière bière avant le grand plongeon ?

Elle regardait Lucie. Elle ne serait jamais comme Lucie. Lucie à l'aise en toutes circonstances, même dans sa plus pure impolitesse. Lucie

tellement elle-même, sans retenue ni gêne, sans questionnements métaphysiques ni aspiration à ce qui devrait être. Tellement en accord avec la réalité. Tellement incarnée. Camille se savait tout le contraire. Inadaptée, retenue, tendue, paniquée par la nouveauté, socialement inapte. Son intimité, ce n'est pas avec un homme qu'elle la partageait mais avec des livres. Ses discussions se déroulaient en elle-même. Sa petite voix, ses pensées, ses seuls compagnons.

Et puis Christofer s'était invité. Il était entré en elle par la seule porte ouverte, par les livres. Il avait dynamité sa routine. Un roman avait allumé l'étincelle et maintenant tout en elle brûlait d'une flamme nouvelle. C'est ce feu qui l'avait guidée jusqu'au sanatorium et ce même feu qu'avait allumé l'odeur de ce garçon au bar. Elle avait beau se moquer de la girouette sentimentale de Lucie, de ses petits amis au gré du vent, un jour portés par les alizés, le lendemain balayés par une bise glacée, au fond elle en était jalouse, elle le comprenait soudain. Son passé lui donnait la nausée. Elle se jugeait lâche, paresseuse, vautrée dans une mollesse de petite fille apeurée. Elle se voulait autre que cette fille mièvre et fébrile. Elle se voulait amoureuse passionnée, désirante, affirmée. Maintenant qu'elle avait goûté à l'ardeur, comment retourner à l'indolence ?

— Ouf ! Ça y est ! On réglait les détails de notre voyage de noces, s'amusa Lucie.

Camille ne pouvait plus rester assise à regarder passer sa vie. Pas plus qu'elle n'écouterait davantage les bavardages de Lucie. L'urgence s'était emparée d'elle. Avec un petit geste de la main en guise d'explication, Camille se leva pour quitter la salle.

« Suppose qu'il ne te reste qu'un mois à vivre. »

Elle savait maintenant que chacun de ces trente jours, chaque heure, chaque minute, jusqu'à chacune de ses dernières secondes, elle les passerait

auprès de Christofer.

OceanofPDF.com

MON DERNIER ESPOIR

OceanofPDF.com

Les feux de l'amour

— Tu peux prendre Titine, pas de problème, tu peux même la garder tout le week-end, je ne m'en sers quasiment jamais. Par contre, ne compte pas sur elle pour t'emmener en boîte de nuit. De derrière c'est un cyclope et de devant, elle bigle de première.

— J'ai rien compris, répondit Camille hébétée en prenant la clé du véhicule.

— Oh... Fleurette. Fais marcher ta comprenette que diantre. C'est simple. Pas de sortie nocturne. Les feux arrière ne fonctionnent pas et les codes sont mal réglés à l'avant, traduisit Georges Casquette.

Il louchait comiquement pour illustrer ses propos et faire rire Camille.

— Merci Georges, ça me rend tellement service, je ne sais pas comment...

— Oh non ! Pas de marmelade larmoyante, tu vas m'empêguer avec tes bons sentiments poisseux. Prends cette clé et file. *Zou*.

— *Zou*, confirma-t-elle d'un sourire rayonnant.

Titine filait vaillamment sur la petite route sinueuse qui menait au sanatorium. Les grincements des suspensions et les cahots intermittents du

moteur inquiétaient d'ordinaire Camille mais aujourd'hui, elle aussi filait vaillamment, portée par un élan qui repeignait en rose bonbon les nuages grisâtres qui assombrissaient généralement son humeur. Non, Titine ne grinçait pas, elle chantonnait et les hoquets du moteur l'accompagnaient en rythme, sur un *tempo* disco. Des moutons cotonneux sautillaient dans les prés, les tournesols embrasaient les champs, les tilleuls en fleur répandaient une douce odeur de miel.

Le soleil brillait des mille feux de l'amour.

Arrivée à destination, Camille sortit de la voiture et gambada lambada, un pas sur le côté, deux en arrière, guillerette et légère, jusqu'à l'entrée du sanatorium. Elle souriait béatement et ne pensait à rien, fait suffisamment remarquable pour être souligné. Arrivée sur le seuil, prête à pousser la porte d'entrée, elle marqua une pause pour profiter de ce moment de joie parfaite qui l'habitait. Si la vie pouvait être aussi rayonnante tous les jours... « Et pourquoi pas ? »

Camille salua la réceptionniste au guichet de l'accueil et, sans s'arrêter, se dirigea vers le couloir qui menait aux ascenseurs. Depuis sa première visite, elle était revenue cinq fois. Cinq visites au cours desquelles elle avait peu à peu noué le contact avec Christofer. Leur rencontre se déroulait selon un rituel initié par leur premier tête-à-tête. Camille tirait une chaise pour s'asseoir face à Christofer, installé dans son fauteuil, regard tourné vers la fenêtre, et elle reprenait la lecture du roman là où elle l'avait laissée la fois précédente.

Au fil des pages, Alice et Alex, couple improbable et conjoncturel, se découvraient, au propre comme au figuré. Leurs mains avides débarrassaient impatiemment les corps de leurs vêtements pour mieux dévoiler la peau nue, pour dévorer la bouche, le sexe de l'autre, les reliefs et les creux, les trous et les bosses, les pleins et les déliés. Ils apprenaient à se connaître sexuellement mais aussi à sortir peu à peu de l'alcôve des sens

pour partager davantage que le plaisir érotique. C'est ainsi qu'ils allaient, après l'amour, main dans la main, repus et épanouis, flâner dans les rues calmes, arpenter les allées des jardins publics ou celles des musées, traîner aux terrasses des bars pour y boire un verre ou un café. Leurs sujets de conversation se bornaient à l'instant présent, le quotidien, le concret – Tu n'as pas vu mon foulard ? – J'aimerais voir cette expo – Et si on allait au marché ? – Tu connais un restaurant dans le quartier ? –, Alex n'y connaissait rien en littérature, Alice ne s'intéressait pas au sport. À vrai dire, ils n'avaient pas grand-chose en commun, à part le désir de ces moments passés ensemble, pour des raisons qui leur étaient propres et qui par coïncidence ou synchronicité convergeaient et formaient le socle de ce couple bancal.

Concomitamment, la lecture de *Si je n'existe pas* tissait entre sa lectrice et son auteur des liens ténus et impalpables et pourtant attachants. Rencontre après rencontre, Christofer était sorti de son indifférence distanciée. D'abord par un regard furtif, puis par un sourire en coin. Camille décelait ces signes infimes et les prenait comme des encouragements. Comme une bouteille à la mer, portée par le flux et le reflux des vagues, elle ramenait peu à peu Christofer du large jusqu'au rivage et regagnait elle-même la terre ferme dans ce même mouvement. À la fin de sa dernière lecture, Christofer l'avait regardée longuement, d'un œil éveillé, présent. Il avait souri, d'un vrai sourire franc. Il avait prononcé ces quelques mots :

— J'ai très envie de connaître la suite de cette histoire.

— Je reviendrai ce week-end, promis, avait-elle répondu d'une voix tremblante, bouleversée par l'événement.

Elle avait tenu promesse. *Ding dong*. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, elle entra dans la cabine. Troisième étage, chambre 303. Elle s'apprêtait à appuyer sur le bouton du troisième quand elle fut rattrapée par

la réalité, en l'occurrence, l'infirmière qui l'accueillait généralement lors de ses visites.

— Excusez-moi. Vous venez bien voir Christopher Yesther ? Vous êtes bien sa cousine ?

— Oui. C'est ça.

— Je suis désolée mais les visites sont suspendues pour l'instant.

— Je suis sa cousine, répéta Camille, sidérée, comme si c'était une formule magique qui pouvait changer le cours des choses, le sésame qui ouvrirait la porte de la chambre de Christofer malgré le gardien maléfique qui en interdisait l'accès.

Mais la vie n'est pas un conte de fées.

— Oui. J'ai bien compris. L'interdiction vaut même pour la famille. Il ne peut recevoir personne.

D'une main, l'infirmière empêchait les portes de l'ascenseur de se refermer. Elle attendait que Camille sorte de la cabine.

— Mais pourtant, la dernière fois...

— Ce n'est pas moi qui décide. Ce sont les consignes du médecin, répliqua-t-elle fermement.

— Eh bien, s'offusqua Camille, je veux voir le médecin. Immédiatement. C'est important. Crucial, même.

— Il n'est pas de service aujourd'hui. C'est samedi.

— Son remplaçant. Je veux voir son remplaçant. Il y a bien un médecin responsable ?

— Son bureau est au rez-de-chaussée. Vous voulez bien sortir de l'ascenseur ?

Camille se décida à obéir à contrecœur. Quelque chose en elle grondait, comme le tonnerre au loin avant l'orage. Elle suivit la blouse blanche jusqu'à une pièce impersonnelle, tout au bout du couloir. L'infirmière ne la quittait pas de l'œil. Camille n'avait pourtant pas l'intention de s'enfuir. Au

contraire, elle n'irait nulle part avant d'avoir convaincu le médecin de l'importance de son rendez-vous avec Christofer.

— Rendez-vous ?

L'homme en blouse blanche avait semblé surpris quand elle lui avait annoncé qu'elle devait impérativement voir Christofer.

— Vous savez que c'est une maison de repos ici. Ce sont les médecins qui donnent rendez-vous, pas les patients, s'était-il expliqué.

— Je lui ai promis de revenir. Je ne peux pas trahir ma promesse, se défendit-elle.

— Nous en avons déjà parlé lors de notre dernière rencontre. Nous étions convenus que nous ferions un point après chaque visite, vous vous rappelez ?

Son ton l'agaçait prodigieusement et ses propos n'étaient pas clairs du tout. Comment pourrait-elle se rappeler ? Ce n'était pas le même médecin qu'elle avait rencontré lors de sa précédente visite. Elle ne le reconnaissait pas. Et d'ailleurs l'infirmière avait annoncé que le médecin habituel n'était pas de garde. Son visage aussi la dérangeait. Et pourtant, quelque chose dans ses traits rappelait l'autre homme mais en plus jeune ou en plus âgé, c'était confus. Peut-être étaient-ils frères ? ou cousins ? Sa voix aussi sonnait faux, comme s'il ne parlait pas de sa voix naturelle mais d'une voix composée, comme un acteur qui jouerait un rôle. Et pourquoi parlait-il de leur dernière rencontre si elle ne l'avait jamais vu ?

— Qu'est-ce qu'en dit Christofer ? Est-ce qu'il sait que vous m'interdisez de le voir ?

— Je vous ai déjà expliqué, c'est un problème de cycle. Il y a des périodes d'ouverture au monde extérieur, des moments où le contact est possible et ensuite vient la période de fermeture. Dans ces moments-là, il ne faut rien brusquer et surtout ne pas forcer. Ça pourrait figer la situation dans un mutisme permanent. Vous comprenez ?

— Vous me dites ça mais ça fait six ans qu'il est en soins chez vous ! Six ans !

Elle s'énervait. Le ton montait.

— Vous comptez le garder à vie enfermé dans sa maladie ? Je sais que ma présence peut le faire bouger. Il se passe quelque chose qui dépasse vos médicaments et vos avis médicaux. Est-ce que vous aussi vous pouvez comprendre ? Est-ce que vous pouvez m'écouter, moi ? Est-ce lui qui est figé dans sa maladie ou vous qui êtes figé dans votre protocole de soins ? Je peux développer un lien avec lui, je peux le faire progresser. Si je m'occupe de lui, il va reprendre ses esprits. Croyez-moi. Aidez-moi ! Je peux l'aider.

— Mais le problème est là, justement. Le problème c'est que le désir de guérison doit venir du patient, pas de l'extérieur. Ça ne marche pas sans le malade. On ne guérit pas les gens contre leur gré.

— Vous pourriez essayer. Vous pourriez me laisser essayer, supplia-t-elle.

— Écoutez, je n'ai rien contre vous, je ne veux pas vous blesser ni vous décourager. Je suis médecin, je suis là pour aider mes patients. Je ne peux pas accéder à votre demande aujourd'hui mais nous pouvons en reparler. Demain. Après-demain. Quand vous voudrez. Ça vous convient comme ça ?

Pas du tout. Rien ne lui conviendrait à part voir Christofer.

— C'est lui qui a demandé à ne plus vous voir, finit-il par lâcher.

Elle ne le croyait pas une seconde. Cet homme voulait se débarrasser d'elle. Pour une obscure raison, il refusait de soigner Christofer. Il le tiendrait enfermé dans ce sanatorium miteux suintant d'angoisse jusqu'à la fin des temps. Devant la détermination de Camille, le médecin n'avait rien trouvé de mieux que de prétendre que Christofer la rejetait.

— Bon. Si c'est lui qui le demande...

Elle prit une mine de circonstance et, après un dernier regard à cet abruti de médecin, elle quitta la pièce.

- Nous en reparlerons, lança-t-il avant qu'elle ne referme la porte.
L'infirmière l'attendait dehors.
- Je vous reconduis, proposa-t-elle d'une voix douce.
- Merci, ça va aller, je dois passer aux toilettes avant de partir.
- Comme vous voudrez.

Les toilettes se situaient à côté de l'escalier de secours. Camille s'y engouffra dès que l'infirmière ne fut plus en vue. Trois étages la séparaient de Christofer. Elle s'empressa de les grimper à pas de velours, une souris n'aurait pas fait plus de bruit. Arrivée sur le palier du troisième, elle tendit l'oreille. Pas un bruit ne provenait du couloir. Elle entrebâilla la porte, personne en vue. Chambre 303. Trois portes plus loin.

Elle entra sans frapper de peur d'attirer l'attention.

— Christofer, c'est moi, Camille, chuchota-t-elle pour s'annoncer.

Elle avança lentement de quelques pas, pour laisser le temps à Christofer de prendre conscience de sa présence. Il se tenait là, assis sur son lit, lui tournant le dos. Il contemplait fixement le parc par la fenêtre grande ouverte.

— J'ai vu le médecin. Il ne voulait pas que je vous rende visite, commença-t-elle.

Aucune réaction n'accueillit sa tentative de communication. Elle reprit.

— J'ai essayé de lui expliquer ce qui se passait entre nous, j'ai parlé de notre rendez-vous, j'avais promis de revenir, je suis venue. Christofer ? Je suis là. C'est Camille.

Elle s'approcha lentement. Son inertie la mettait mal à l'aise. Il se montrait totalement indifférent comme à sa première visite.

— Vous savez, plus j'y pense et plus je me dis qu'on ne vous soigne pas comme il faut ici. On ne s'occupe pas vraiment de vous. Si vous êtes d'accord, je pourrais me renseigner pour trouver un autre endroit, essayer un autre protocole thérapeutique.

Elle se tut dans l'attente d'une réponse qui ne vint pas.

— Vous voulez bien que je reste ?

Elle aurait aussi bien pu chanter ou se mettre nue dans la pièce qu'il n'aurait pas davantage réagi. La joie de Camille s'était évaporée mais pas sa détermination.

— Je vais vous lire la suite de votre roman, s'empressa-t-elle d'affirmer. Vous verrez, tout va s'arranger, il vous faut sûrement un peu plus de temps.

Elle cherchait *Si je n'existe pas* du regard. D'ordinaire, elle le retrouvait là où elle le déposait une fois sa lecture terminée, sur la petite table accolée au mur, face à la fenêtre. Mais le livre ne s'y trouvait pas. Ses yeux explorèrent la pièce, la table de nuit, le lit. C'était vite-fait, peu d'affaires personnelles étaient admises dans la chambre. L'odeur s'imposa à elle au moment où elle aperçut la corbeille à papiers poussée sous la table. Une odeur âcre et douceâtre de brûlé qui lui pinça le cœur plus que les narines. Elle se rua sur les restes calcinés. Ce qu'il restait du roman s'y trouvait. La couverture trop épaisse pour se consumer était noircie par le feu et maculée de la poussière grise des pages réduites en cendres. La corbeille en métal avait noirci sous la chaleur. Le papier se décomposa en particules légères sous ses mains fébriles.

— Non... non... non...

La voix de la jeune fille ne portait pas plus fort qu'un gémissement. Éperdue, elle feuilletait les quelques pages en lambeaux, dernières traces du roman fantôme. *Si je n'existe pas*. Le titre révélait tragiquement tout son sens. Les larmes de Camille tombaient de ses joues. Elles mouillaient les cendres et formaient une bouillie dégoûtante.

— Pourquoi ? Pourquoi vous faites ça ? Vous ne voulez pas aller mieux, vous refusez de guérir. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Elle s'était approchée de Christofer et, étourdie de sanglots, partagée entre colère et tristesse, elle l'avait empoigné par les épaules. Elle le secouait comme si ses mains possédaient le pouvoir de réinsuffler de la vie

à ce corps inhabité. Elle se sentait entraînée par le désespoir qui montait en elle, ses mouvements et sa voix s'amplifiaient, déferlaient, un tsunami la submergeait.

— Vous allez parler oui ? Dites quelque chose ! Dites-moi pourquoi ? Pourquoi vous ne voulez pas de moi ? Pourquoi vous m'abandonnez ?

Elle criait, pleurait, rageait, sans provoquer la moindre réaction ni accrocher même un vague regard de Christofer.

Alertée par les cris, l'infirmière fit irruption dans la pièce. Elle se précipita pour maîtriser Camille.

— Ça suffit maintenant. Calmez-vous. Vous n'avez rien à faire ici. Sortez tout de suite ou j'appelle la sécurité.

Camille rendit les armes. Elle renonça et brusquement retrouva son calme et sa dignité. L'infirmière la mena vers la porte.

— Reposez-vous. Rentrez chez vous. Vous ne pouvez rien pour lui. Prenez soin de vous. On vous donnera des nouvelles. Il faut un peu de temps. Ça va aller ?

Camille acquiesça d'un signe de tête. Elle se laissa raccompagner docilement jusqu'au rez-de-chaussée. Sa crise de nerfs avait englouti ses forces. Elle ne tenait plus debout que par la force de l'habitude.

Titine l'attendait sagement sur le parking. Camille se laissa tomber sur le siège conducteur et s'accorda un moment pour reprendre son calme. Il lui fallait récupérer un minimum d'énergie pour tenir le volant et rentrer chez elle, loin du drame, dans son quotidien ordinaire, sa vie d'avant Christofer. Quand cette pensée se présentait, elle s'empressait de la chasser pour ne pas fondre en sanglots. Comment accepter la fadeur des jours monotones quand on a goûté à la plénitude de l'état amoureux ?

Quelques jours auparavant, lors d'un petit déjeuner dans la cuisine, Lucie lui racontait cet état particulier, la flamme amoureuse, la passion qui agissait comme une drogue, poussant l'intensité des sensations, la griserie de l'attente, le désir exacerbé, la brillance de la lumière du jour, l'extase du

contact des peaux et des yeux rieurs, les couleurs vives que prenait la vie. Camille avait raillé la fièvre que décrivait sa colocataire. Selon elle, la passion amplifiait artificiellement les émotions et ne durait pas. C'était même la raison qui poussait Lucie à renouveler fréquemment ses petits amis. Elle n'était pas amoureuse d'eux, elle était accro à l'intensité des premiers échanges. Drogée à l'adrénaline de la passion.

Pour Camille, perdue dans le trop-plein d'informations qu'elle captait en permanence, rien ne valait la banalité. Seul un quotidien répétitif permettait de saisir la profondeur des choses, leur vraie nature. Le temps, la lenteur, la vacuité laissaient l'espace nécessaire à la perception de détails infimes. Lucie surfait sur la surface quand Camille plongeait dans l'épaisseur.

Mais, à sa plus grande surprise, Camille s'était elle aussi prise au piège de la passion. Elle avait plongé dans les affres de l'attente, le goût de la plénitude, la splendeur intense de l'instant total, quand rien n'existe plus autour, que tout est fondu dans tout, l'oubli et son contraire, la densité du moment. Le retour à la réalité se révélait une descente douloureuse après l'euphorie. Une souffrance lancinante lui soulevait le cœur. Épuisée, elle ferma les yeux pour retenir ses larmes. Quand, surprise de s'être assoupie, elle les rouvrit en sursaut, la nuit commençait à tomber.

Camille ne tarda pas à constater ce qu'avait annoncé Georges Casquette. Titine était bien borgne et bigleuse. Une fois tournée la manette qui commandait les lumières, les codes éclairaient les bas-côtés plutôt que la route tandis qu'à l'arrière du véhicule l'unique feu rouge en état de fonctionner signalait, de loin, un profil de vélo plutôt que de voiture. Pas terrible, il faut bien l'avouer, pour un trajet de nuit, avec une jeune conductrice lessivée au volant. Était-ce risqué ? se demandait Camille. Elle n'eut pas à se le demander longtemps. Elle tourna la clé de contact pour lancer le moteur qui démarra sans broncher mais coupa simultanément l'éclairage.

— Oh non ! C'est pas vrai ! Quelle journée de merde !

Avec Titine, il fallait choisir entre les phares et le moteur. La batterie devait être trop faiblarde pour alimenter les deux à la fois à moins que ce ne soit le manque d'énergie de Camille qui soit responsable du mauvais fonctionnement. Les feux de l'amour se sont éteints. L'idée fit sourire la jeune fille mais après tout, la dernière fois, sa colère avait bien fait redémarrer le moteur ! « Disons plutôt que les deux événements se sont déroulés en même temps, ce qui n'implique aucune causalité. » – « Je suis censée faire quoi maintenant ? » – « Appeler un taxi me semble une option raisonnable » – « Mais ça va coûter une fortune ! » – « Tu préfères vingt-cinq kilomètres de marche à pied ? » – « Je ne peux pas laisser la voiture ici, il va bien falloir que je la rende à Georges » – « Eh bien appelle un dépanneur alors » – « À cette heure-là ? » – « Dépanneur, marche à pied, taxi, fais ton choix. Ou sinon apprends à demander de l'aide ».

Ce n'était pas d'emblée la solution préférée de Camille mais c'était de loin la plus simple. Elle hésitait. Sur le parking, au même instant, comme pour l'encourager, les lampadaires s'allumèrent. Ils formaient un chemin lumineux qui la menait à l'entrée du sanatorium. Camille aimait interpréter les signes. Elle se décida.

Le hall d'entrée l'accueillit avec ses plantes vertes et un silence particulier. De nuit, l'activité du service retombait, les habituelles allées et venues du personnel, les bruits de portes et d'ascenseur, les paroles échangées s'étaient calmés pour laisser place à une ambiance paisible. Les sons semblaient lointains, amortis, ouatés. La réceptionniste avait quitté son poste. Camille s'avança dans un couloir flanqué de portes blanches toutes identiques, à la recherche d'une personne à qui exposer son problème. L'une des portes s'ouvrit. Un homme en blouse blanche s'avança vers elle.

— Camille ! Vous revoilà ! Vous nous avez fait une de ces peurs.

— Pardon ?

L'homme ne lui disait rien et pourtant il lui parlait familièrement et connaissait son prénom. Peut-être l'avait-elle croisé lors d'une de ses visites. Il s'approcha précautionneusement. Il s'adressa à elle d'un ton trop doux, inadapté à la situation.

— Tout le monde vous cherche. Est-ce que tout va bien ?

— Eh bien, en fait, non. C'est pour ça que je suis revenue. J'ai un petit problème avec ma voiture. Je ne peux pas m'en servir. Elle ne démarre plus. Enfin, si, elle démarre mais c'est les lumières, les phares, je ne peux pas rouler comme ça.

— Bien sûr. Nous allons vous aider. Ne vous inquiétez pas.

— Oh ! merci ! Je ne veux pas vous déranger mais peut-être que quelqu'un peut me ramener en ville ? Quelqu'un qui a terminé son travail ?

— Venez, nous allons parler de ça tranquillement. Vous voulez bien me suivre ?

— Oui, oui, bien sûr, d'accord, merci. C'est vraiment gentil de votre part. Je me sens bête mais vraiment je ne sais pas comment faire.

— Bien sûr. On va trouver une solution.

Il avait appelé l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent et l'homme invita Camille à entrer. Quelque chose en elle lui disait de ne pas obtempérer.

— C'est que... Ma voiture est sur le parking. Pourquoi voulez-vous prendre l'ascenseur ?

— La personne qui peut vous aider est à l'étage, répondit-il posément. Après vous.

Il fit un pas de côté pour dégager l'entrée. Ne pas entrer eût été impoli. Cet homme se montrait serviable, elle ne voulait pas le froisser. Elle entra. Il appuya sur le bouton du troisième étage. Camille se tendit. Elle ne voulait pas risquer de croiser Christofer. L'émotion qui s'était adoucie la fouetta de nouveau en plein cœur. Les larmes affluèrent aussitôt. Sa voix tremblotante dissimulait mal les larmes qui affluaient.

— Excusez-moi, je crois que je vais vous attendre en bas, si ça ne vous dérange pas. Je ne me sens pas très en forme avec cette panne ridicule.

Ding dong. Les portes s'ouvrirent sur le palier du troisième. Le cœur de Camille s'affolait. L'homme lui tendit la main.

— Camille, s'il vous plaît. Venez avec moi.

Elle se recroquevilla au fond de la cabine.

— Non. Je n'ai pas envie. Je veux redescendre.

— S'il vous plaît. Il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Camille sentait tout le contraire. Son corps frémissait d'angoisse.

— Non ! Laissez-moi ! Je ne veux pas y retourner. Je ne veux plus le revoir !

L'homme bloqua les portes de l'ascenseur et sortit dans le couloir pour interpeller un collègue.

— Patrick. Viens m'aider.

Camille se roula en boule, accroupie, ses bras autour de sa tête pour mieux la protéger. Les mots ne sortaient plus de sa bouche. Elle ne pouvait que pousser des gémissements plaintifs comme le petit animal blessé qu'elle était à ce moment. Elle se faisait aussi ronde que possible pour qu'ils ne trouvent aucune prise. Mais ils l'empoignèrent sous les aisselles pour la sortir de force de l'ascenseur.

Ils la traînèrent jusqu'à une chambre toute proche sans prêter attention à ses hoquets de sanglots. Alors qu'un des deux hommes ouvrait la porte, le regard de Camille se fixa sur la plaque qui indiquait « Chambre 303 ».

Les deux vis n'étaient pas de la même couleur. L'une laiton, couleur cuivrée, l'autre gris acier, peut-être en inox. Pourtant la forme des deux têtes de vis était bien identique. La plaque « Chambre 303 » arborait deux vis de couleurs différentes, l'une dorée, l'autre argentée. Différentes ? Et alors ?

Le pays des ombres

L'ombre de l'arbre dessinait une flèche sur le gazon, un grand triangle pointu comme la ramure du sapin qui la formait. Quand la pointe atteindrait le chemin de gravier qui serpentait dans le parc, son regard se porterait autre part, pas avant. En cette fin de journée, la progression se faisait bien plus rapidement qu'en début d'après-midi. Inlassablement, Camille suivait ce lent déplacement par la fenêtre ouverte, installée dans son confortable fauteuil, les avant-bras posés sur les accoudoirs moelleux.

Elle était entrée au pays des ombres, un endroit où le temps ne s'écoulait plus, un lieu où les sons se vaporisaient avant d'être perçus, une zone floue qui n'était plus la réalité commune. Un pas de trop dans le vide et elle avait glissé dans l'ailleurs. Un pas de côté qui lui avait ouvert la porte de ce pays reculé où elle séjournait depuis... Depuis quand déjà ? Était-ce hier ? la semaine dernière ? l'année dernière ?

La chambre 303 n'était pas une chambre, c'était une terre inconnue qu'elle explorait depuis son arrivée. Ou devrait-on dire son incarcération ? Elle était retenue ici contre son gré, ou plutôt contre son intention, car elle n'avait pas eu la force de s'expliquer. Tous ici la prenaient pour Christofer et pas l'un d'entre eux n'avait entendu parler de l'écrivain. Comment, dans

ces conditions, faire admettre qu'elle était l'objet d'une terrible méprise ? Alors, elle avait capitulé avant même d'engager le combat. Elle avait endossé le rôle de malade longue durée que les soignants lui avaient attribué et s'était approprié le fauteuil de l'éternel convalescent, devant la fenêtre, le regard plongé dans le vide. Mais pour Camille, ce vide ne l'était pas. Habitée qu'elle était à observer les moindres détails, il lui apparaissait que cette apparente vacuité grouillait d'informations imperceptibles par d'autres qu'elle-même. Ainsi, depuis qu'elle scrutait le parc de ce qui était devenu sa chambre, Camille ne s'était pas ennuyée. Au contraire, elle appréciait cette disponibilité à l'infime que lui offrait sa nouvelle position de patiente du sanatorium.

Elle s'était amusée à découvrir les allées et venues des écureuils facétieux, amateurs de parties de cache-cache, explorateurs curieux de chaque recoin, opiniâtres glaneurs de glands, noisettes et friandises abandonnées par les promeneurs du parc. Les fleurs qui garnissaient les plates-bandes ne cessaient de l'émerveiller. Les pavots orangés déployaient leurs fragiles pétales avec la délicatesse d'une danseuse de ballet, les boutons de rose poussés par la montée de sève explosaient de vigueur et s'épanouissaient en larges corolles d'un suave pourpre poudré, exalté par le contraste du pollen doré, la course des tournesols la réjouissait, les derviches tourneurs de soleil, comme elle les avait surnommés. Et les écureuils n'étaient pas seuls à arpenter le parc. Les patients du centre s'y pressaient par vagues, selon l'heure des repas, celle des soins, celle des visites. Elle reconnaissait les occupants du pavillon des cancéreux à leur démarche fatiguée, leurs mines tendues dans la lutte ou décomposées par les traitements. Les convalescents post-opératoires se montraient les plus joyeux. Ils déambulaient soutenus par leur famille, leurs amis, venus leur rendre visite. Rien de grave, ils sortiraient bientôt, c'est ce que disaient leurs rires. Et puis il y avait les résidents de l'EHPAD. Celle qu'elle avait baptisée Mme Jeanne était sa préférée. Elle pouvait avoir entre quatre-

vingt-cinq et quatre-vingt-dix ans. Sa démarche saccadée et son visage sec lui rappelaient la voisine acariâtre de Christofer, boulevard des Adieux. Conformément au caractère supposé difficile de la vieille femme, l'ombre de Mme Jeanne avait décidé de n'en faire qu'à sa tête. Jamais ombre n'avait montré une nature aussi réfractaire aux lois de la lumière. Alors que, en concordance avec la position du soleil dans le ciel, les ombres des arbres, des personnes, des objets s'alignaient en parallèle sur le sol, s'étirant en un même mouvement, celle de Mme Jeanne se promenait dans un axe totalement arbitraire, à droite, à gauche, devant, derrière, selon son humeur, faisant fi des règles de la nature. Seule Camille, grâce à son imperturbable immobilité, remarquait cette anomalie qu'elle se gardait bien de partager avec quiconque, de peur qu'on la détrompe. Si elle le voyait ainsi, eh bien cela était, voilà tout. Qu'importait si elle était seule à percevoir ce qu'elle observait. Elle avait adopté ce principe de bon sens qui lui épargnait toute contrariété. Elle ne parlait pas de ce qu'elle savait, ce qui la dispensait d'avoir à convaincre les autres de l'existence d'une réalité dans laquelle elle seule se trouvait.

Tout cela avait-il un sens ? Était-elle la Camille Cerf du sanatorium rongée par une incurable mélancolie, rêvant la vie de Camille Cerf colocataire de Lucie ? Ou n'était-ce pas au contraire la Camille Cerf colocataire de la vraie Camille, tombée dans une faille de réalité, un bug de l'espace-temps ?

L'image de sa mère lui revenait régulièrement en mémoire. Enfant unique et solitaire, depuis l'âge de cinq ou six ans, Camille s'inventait des doubles d'elle-même pour jouer à deux plutôt que seule. Elle était à la fois la marchande et la cliente, le chevalier et la princesse, le chat et la souris. Ses dialogues à deux voix agaçaient sa mère qui la sommait d'arrêter, sous peine de se détraquer le cerveau. Camille cessait ses dialogues à haute voix pour ne pas déplaire à sa mère mais les continuait dans sa tête, ce qui faisait dire à sa mère que sa fille boudait à la moindre occasion. Elle ne boudait

pas. Elle était monopolisée par ses discussions intérieures. Avec les années, cette habitude ne l'avait pas quittée. « Ta mère n'avait pas tout à fait tort », disait la petite voix dans sa tête. « Oh, tais-toi, je ne suis pas d'humeur », lui répondait-elle en silence.

La psychothérapeute, avec qui Camille s'entretenait un jour sur deux, avait noté « mutisme sélectif » dans le dossier clinique de sa patiente. Elle l'avait classée dans la catégorie de celles qui ne parlent que dans des conditions de sécurité affective. Quelle erreur ! Le diagnostic adéquat aurait dû être « bavardage intérieur compulsif ». Trop occupée à dissenter en son for intérieur, trop décalée dans ses perceptions et questionnements pour prendre le risque de les extérioriser.

L'arrivée de la cantinière dans la chambre coïncida très exactement avec le moment où la flèche d'ombre atteignit son but dans le parc. « Faut-il y voir un signe ? Ce hasard a-t-il un sens ? » – « Tu me fais rire avec ta manie de chercher des interprétations dans le moindre détail. S'il y a une question à se poser, c'est : Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? ».

Camille détourna son regard de l'extérieur pour le poser sur le plateau-repas. De petites cases carrées encadraient la case centrale rectangulaire dans un bel équilibre des formes. Chaque zone contenait un aliment différent. Même si la nourriture n'était pas des plus goûteuses, doux euphémisme, Camille prenait plaisir à chaque repas pris dans sa chambre. Elle raffolait de cet assortiment de découvertes, de case en case. Comme une gamine qui joue à la dînette, elle coupait soigneusement en tronçons ses légumes ou son fromage, elle ouvrait délicatement le petit conteneur de sauce pour la verser dans la salade, elle laissait couler avec gourmandise la gelée de framboise sur son yaourt.

Après avoir distribué les repas à l'étage, la cantinière revint débarrasser la table de Camille. Elle papotait tout en s'affairant avec des gestes rapides et précis.

— Ça fait longtemps qu'on ne vous voit plus au réfectoire, ça vous ferait du bien de sortir un peu de votre chambre. Ça ne vous manque pas de voir du monde ? Je vous laisse la bouteille d'eau, vous n'avez pas assez bu. Vous viendrez peut-être demain au petit déjeuner ?

Camille était touchée de la sollicitude qu'elle lui témoignait. Elle lui sourit en guise de remerciement mais la jeune femme, occupée à rassembler les restes du repas et les couverts sur le plateau, ne s'en aperçut pas. Le chariot chargé des reliquats de repas franchit le seuil de la chambre 303, poussé par la cantinière affairée.

— Bonne nuit ! lâcha mécaniquement l'employée en s'éloignant vers la prochaine porte.

Deux ou trois heures après s'être endormie, Camille fut tirée de son sommeil par un sursaut. Dans son rêve, elle descendait un majestueux escalier en bois. Mais sur la marche suivante, son pied se tordait au risque de la faire plonger en avant dans une chute vertigineuse. Par réflexe, elle avait sauté en l'air pour se rétablir. Ce saut l'avait brusquement réveillée. Amusée par sa méprise, elle avait tenté de s'assoupir de nouveau, sans succès. Une tension flottait dans la chambre, une dissonance inqualifiable et dérangeante qui l'empêchait de se relâcher pour trouver le sommeil. Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que, de guerre lasse, elle renonce à fermer les yeux. À quoi occuper les longues heures qui la séparaient de l'aube ? C'est alors qu'elle le vit, très nettement, si nettement qu'elle se demanda comment elle ne l'avait pas repéré auparavant. Dans les ombres et les reflets du papier peint, sur le côté du tableau coloré représentant la femme nageant en mer, un homme la contemplait, l'air soucieux. Il était de trois quarts, les cheveux courts, la raie sur le côté. Son regard fixe la mettait mal à l'aise. La tension qu'elle ressentait provenait de ce regard, elle le comprenait maintenant. Il la contemplait depuis le pays des ombres. Camille connaissait cette sensation d'oppression, Hakim lui avait montré comment s'en débarrasser. Elle sortit du lit et, ses pieds glacés par le

carrelage froid, traîna le sommier devant la fenêtre. Demain, elle changerait le cadre de place pour masquer le visage dans le papier peint. Apaisée par cette pensée, la tête sur l'oreiller, elle retrouva son calme et s'endormit. Il n'y avait plus que les étoiles pour l'observer.

OceanofPDF.com

Ex sistere

— **L**a vie est insignifiante. Pourquoi exister plutôt que pas ? S'il ne me restait que trente jours à vivre, qu'est-ce que ça changerait ? Je me lèverais après avoir traîné au lit, j'irais prendre une douche, avaler un petit déjeuner et puis j'attendrais le prochain repas, la prochaine nuit, le prochain réveil et une nouvelle journée, identique en tous points, avec pour seule différence un jour de moins dans le compte à rebours.

— Vous pensez que la vie devrait avoir un sens ? que nous devrions exister pour une raison précise ? et que, sans raison, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ?

La séance de psychothérapie durait entre trente et quarante minutes, trois quarts d'heure tous les deux jours pendant lesquels thérapeute et patiente laissaient se dérouler la conversation. Parfois, Camille était en verve, d'autres fois, elle ne décoinaît pas un mot, et certains jours, elle était en berne, entre silence et paroles sans implication, comme aujourd'hui.

— Je ne sais pas, je n'ai pas de théorie en général. Les gens font ce qu'ils veulent. Si la monotonie leur suffit, très bien. Je les envie. Moi aussi je remplis les heures qui passent avec des détails sans importance. Je peux

rester des heures à observer minutieusement une mouche. Je ne m'ennuie pas, simplement, si je n'étais pas de ce monde, ça ne changerait pas grand-chose.

— Vous aimeriez que ça change quelque chose ? Que le fait d'être sur terre apporte un changement ?

Réfléchir à une réponse agaçait d'avance Camille. Oui, elle aurait aimé que le monde fût marqué par sa simple existence. Peut-être pas le monde mais son petit monde à elle, des gens autour d'elle, quelqu'un qui souffrirait de son absence. « Si je disparaissais, qui s'en soucierait ? » – « Eh bien dis-le-lui. » – « Non. » – « Elle est là pour t'aider » – « Ce n'est pas d'aide dont j'ai besoin, c'est d'amour. Je voudrais m'endormir en pensant à un homme, j'aimerais me regarder dans le miroir et me dire que l'image qu'il me renvoie est précieuse parce que d'autres yeux que les miens se posent sur cette image. J'aimerais qu'un proche s'inquiète si je ne donne pas signe de vie. J'ai besoin de sentir un attachement, un lien, une proximité, de partager une intimité, que mon quotidien soit enrichi d'un autre regard, d'un autre point de vue, que mon horizon s'ouvre sur d'autres perspectives. Je veux un autre dans ma vie ».

— Vous avez changé votre lit de place. Pour quelle raison ?

« Dis-lui pourquoi » – « Elle me prend déjà pour une dingue, c'est pas la peine d'en rajouter » – « Elle peut comprendre, c'est son métier » – « Comprendre ce qui m'arrive ? Tu parles. On prend le pari que ça ne mènera nulle part ? » – « Tope là. Dis-lui ».

— Je me sens observée. Je sais que c'est bizarre, mais c'est comme ça. Je vois une forme sur le mur, une personne qui me regarde. Je ne la vois plus quand le lit est devant la fenêtre. Je dors mieux. Et je vois les étoiles.

— Je comprends mieux ce besoin de déménager votre lit. Sachez quand même que ça complique le travail du personnel chargé du nettoyage. Parlez-moi de cette personne qui vous regarde.

Au cours de la séance, elle prenait des notes dans un carnet. Deux ans d'entretiens réguliers, d'après la psychothérapeute (deux semaines d'après sa patiente), s'y trouvaient consignés. Combien de carnets remplis ? se demandait Camille.

— C'est un homme, je ne vois que son visage. Son regard est fixe et inquiétant, comme s'il me reprochait quelque chose.

— Que pourrait-il vous reprocher ?

— Je n'ai rien à me reprocher ! Et d'ailleurs, je ne vois pas comment je pourrais faire du tort à quelqu'un, je ne vois personne.

— Quelqu'un ou quelqu'une.

— Je passe mes journées seule avec moi-même.

— Justement...

— Vous voulez me faire dire que je me cause du tort ? C'est ça qu'il me reproche ? Ma propre culpabilité qui s'exprimerait sur le mur de ma chambre ? C'est votre théorie ?

— Je n'ai aucune théorie à votre sujet. Je me contente de vous écouter.

— Si ça servait à quelque chose, je serais déjà sortie d'ici, depuis le temps...

— Intéressant ce lien. Sortir, se placer en-dehors. En latin on pourrait dire *ex sistere*. Littéralement se manifester, se montrer. C'est de là que vient le mot existence. Ça me paraît une belle conclusion pour notre conversation d'aujourd'hui. Sortir, se manifester, exister. On se revoit dans deux jours. Au revoir Camille.

— Au revoir, Lucie. À jeudi.

Tu n'existes pas

Christofer l'attendait, tranquillement assis sur le coin du lit, comme s'ils s'étaient quittés la veille.

— Bonjour Camille. Je suis content de vous revoir.

— Ah vous revoilà.

— Vous n'avez pas l'air surprise.

— J'ai eu ma dose de surprise pour toute une vie, je crois. Il ne me reste plus assez d'énergie pour m'étonner de quoi que ce soit.

— Je ne vous savais pas aussi philosophe.

— Je ne vous connaissais pas aussi bavard.

— Vous m'en voulez ?

— Vous en vouloir de quoi ? De vous être défilé quand je venais vous sortir d'ici ? De m'avoir cédé votre place ? De ne pas exister ? Je ne pense pas que vous y soyez pour grand-chose.

— Je n'existe pas ? C'est votre version des faits ?

— Vous en avez une autre ? Je vous écoute, ça m'intéresse. Et même ça m'arrangerait.

— Je ne dis pas que je sais ce qui nous arrive. J'ai une hypothèse. On pourrait vérifier. Vous voulez bien vous asseoir près de moi ?

Docile, Camille rejoignit Christofer sur le lit. Ils étaient assis côte à côte, dos tourné à la fenêtre. Ils restèrent ainsi un long moment, silencieux et attentifs. Il finit par rompre ce silence tacite.

— Vous sentez ce que je sens ?

— Pour ma part, je dirais une colère refoulée.

Il semblait déçu.

— Ah ! Vous m'en voulez. Je m'en doutais. Mais derrière la colère, vous ne sentez pas une impression de... comment dire ça... un décalage, l'impression de ne pas être dans vos chaussures ?

L'expression la fit rire.

— Vous ne voulez pas dire à côté de vos pompes ? C'est votre statut d'écrivain qui vous retient ?

Il sourit à sa remarque.

— Peut-être. C'est lourd à porter, l'écriture, ça déteint sur la personnalité tout entière. Vous ne trouvez pas ?

— Je ne suis pas écrivaine, moi.

— Bien sûr que si ! Pourquoi pensez-vous être ici ? Parce que vous écrivez et moi aussi. Comment imaginez-vous qu'on aurait pu entrer en contact sinon ?

— Cette conversation est vraiment bizarre. Je ne sais pas si je dois continuer à parler à une personne qui n'existe pas. D'habitude, je fais ça avec moi-même, dans ma tête, mais à haute voix, c'est vraiment trop bizarre.

Il hésita avant de reprendre.

— Vous avez bien fait de changer le lit de place. *Qu'à l'heure où sombrent tes paupières, le ciel soit ton dernier regard...*

Un long silence suivit. Il murmura.

— Je le sens, moi, ce décalage dont je vous parle. Je sens que le sol vibre et l'air entre nous aussi. Comme sur les anciens postes radio quand on cherchait la bonne fréquence en tournant le bouton. Un peu avant ou un peu

après, on devinait le son entre deux parasites et quand on arrivait sur la bonne longueur d'onde, la voix devenait parfaitement claire et audible. Pour nous c'est pareil. Nous sommes réglés sur une fréquence proche. Parfois les parasites se calment et on se retrouve.

Camille tressaillit, soudainement agitée.

— Vous avez raison ! Le décalage ! Je le vois ! Là ! Regardez ! La table, la chaise, et même la porte !

— Ah. Je ne vois rien, répondit Christofer, déçu, après avoir scruté les objets qu'elle désignait.

— Mais si ! Les contours, vous ne voyez pas comme ils sont flous ? C'est comme si les objets étaient doubles, collés l'un à l'autre, à peine décalés.

— Et moi ? Vous me voyez flou aussi ? s'inquiéta Christofer.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient retrouvés, leurs regards se croisèrent.

Leurs fréquences s'harmonisèrent parfaitement, donnant une densité particulière à leur présence et le temps s'arrêta.

Alors, tandis qu'ils plongeaient l'un dans l'autre, toutes les questions non posées affluèrent dans leur esprit comme une vague immense, pour s'y dissoudre, balayées par le reflux. L'évidence de leur rencontre leur apparut et dissipa la folie, le doute, les impossibilités, les réticences. Noyés dans un sentiment océanique, ils furent unis en une même âme et s'en sentirent indiciblement heureux. Ils s'attendaient depuis toujours. Ils s'étaient cherchés sans le savoir. Ils s'étaient rejoints. Enfin.

Elle plonge, toujours plus bas,
Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient
Les jours heureux.

Le jour commençait à tomber, Camille rompit le doux silence qui s'était installé entre eux. Un silence de complétude. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre. Christofer était à peine visible dans la pénombre. Elle le devinait plus qu'elle ne le voyait.

— Tu n'existes pas vraiment. Tu vis dans mon esprit, dans mon cœur aussi, disait Camille.

— J'existe Camille. Tu le sais au plus profond de toi. Tu l'as toujours su. C'est pour ça que tu es venue jusqu'ici. Pour me sortir du pays des ombres, tu as dû y entrer et tu n'en es pas repartie. Et parce que tu m'y as attendue, j'ai pu remonter jusqu'à toi, de mon plus profond néant, vers ta lumière. Je suis là et j'existe parce que tu me donnes ta densité. Nous sommes ensemble, dans ce non-lieu, cet entre-deux, dans cette parenthèse, cette vibration particulière. Ton décalage est entré en harmonie avec le mien. Nous frémissons dans la même mélodie. Nous communions dans la divine musique de l'unisson.

— Alors tu n'as pas renié notre improbable rencontre ? Tu ne m'as pas rejetée ? Tu ne m'as pas oubliée ? J'ai cru que tu ne voulais plus de moi.

— Je ne t'aurais oubliée pour rien au monde, Camille. Je ne pense plus qu'à te revoir depuis... depuis... je ne sais plus combien de jours, combien de nuits. Et aujourd'hui me voilà. Nous avons atteint l'inatteignable. Je ne me lasse pas de dire ton nom. Camille.

— Christofer.

Leurs mains se tendirent l'un vers l'autre comme aimantées. Mais alors qu'elles auraient dû se toucher, elles ne rencontrèrent que le vide.

Incrédule, Camille posa sa main sur le bras de l'homme assis à ses côtés mais son geste ne fit que confirmer l'absence du corps de l'autre. Christofer n'existait pas. Du moins pas comme on l'entend d'ordinaire, pas comme une chair palpable. C'était un fantôme bien vivant mais un fantôme tout de même.

— Nous sommes si proches pourtant, soupira-t-il.

— Nous sommes plus que proches, Christofer, nous sommes ceux qui ont franchi l'impossible.

— J'y ai cru. J'ai cru que c'était possible entre nous.

— Moi aussi j'y ai cru. Et pourquoi ça ne le serait pas ?

— Tu es si réelle.

Il fit le geste de lui caresser la joue. Sa main suivit la courbe du visage sans l'effleurer. Elle le laissa faire, confiante, souriante. Il reprit.

— Tu sais pourquoi je suis entré ici ? Dans ce sanatorium ?

— Une dépression ?

— Pas tout à fait. Je souffrais d'un mal étrange. Si je restais sans écrire, je perdais le goût de la vie, et si j'écrivais, je perdais pied avec la réalité. Je voyais mes personnages prendre vie. Ils venaient discuter avec moi. Ils me tenaient compagnie. Je leur parlais le matin au réveil et ils occupaient mes dernières pensées le soir quand je me couchais. Je partageais mon intimité, mes pensées, mes projets avec des fantômes nés de mon imagination. Petit à petit tout est devenu confus. Je ne distinguais plus l'écriture de la réalité. J'ai fini par m'y perdre. Je me suis retrouvé ici et je n'en suis plus jamais sorti.

— Mais moi, je ne suis pas un personnage de roman. Je suis une vraie personne, se défendit Camille.

— En es-tu sûre ?

— Mais oui ! J'ai une vie, un passé. J'existe ! Pas sur du papier mais dans ma chair. J'ai un corps. Je peux le toucher. J'ai des émotions, des pensées, les miennes. Je les sens, je souffre, je me réjouis, je réfléchis. Ce n'est pas toi qui crées ça, c'est moi.

— Qu'est-ce qui nous arrive Camille ?

— Je n'en sais rien, je n'y comprends rien. Par contre, ton personnage, Alice, elle me ressemble, ça c'est vrai. Ou je lui ressemble, je ne sais pas dans quel sens le prendre. En tout cas nous avons des choses en commun.

Et ton roman, *Si je n'existe pas*, il est si étrange. Tu savais qu'il reprenait des passages de mon journal intime ?

— Quand j'écrivais ce roman, il m'arrivait de me sentir dans un état particulier, comme en transe. Les mots coulaient de mes doigts comme une écriture automatique qui imposait son récit. Je ne savais pas ce que j'écrivais, j'étais à l'écoute, attentif, disponible. Ça s'écrivait par moi. Pas quelque chose de prévu, de construit, une sorte de jaillissement imprévisible. Au début, quand ça m'arrivait, je ne voulais pas garder ce texte improvisé. Mes romans, je les construis longuement, tout est prévu à l'avance, je connais les trajectoires de mes personnages, je connais leur passé, leurs états d'âme, je sais ce qui les attend au cours de l'histoire, je sais vers quel destin ils se dirigent. Quand je m'installe pour rédiger un chapitre, j'ai déjà tout en tête, je n'ai qu'à me concentrer sur l'écriture des phrases pour dérouler ce que j'ai préparé. Alors ces surgissements soudains, je n'en voulais pas, ils me détournaient de mon chemin tout tracé. Mais ce texte qui voulait sortir sous mes doigts était plus fort que ma volonté propre. Soit je bloquais, incapable d'écrire un mot, soit je me laissais porter par le flot improvisé et là, les mots se manifestaient à travers moi, sans effort. Mais l'histoire, cette nouvelle histoire m'emportait ailleurs et j'avais toutes les peines du monde à ordonner ce bazar, à lui donner un sens. Je ne contrôlais plus rien. C'est à ce moment-là que mes personnages ont commencé à m'apparaître. J'ai vu Alice, j'ai vu Alex. Je les ai rencontrés. Ils sont venus me rendre visite et discuter avec moi, comme toi Camille, comme nous discutons en ce moment.

— C'est pour ça que tu ne me parlais pas quand je venais te voir ?

— Pour moi, tu n'étais pas réelle. Depuis que je suis soigné ici, mes personnages ont disparu. Je suis seul mais au moins je ne perds plus la raison. Alors quand je t'ai vue, j'ai choisi de t'ignorer. Je ne voulais pas replonger dans mes délires. Et tu es revenue, encore et encore, et tu me lisais mon roman et, peu à peu, tu m'as reconnecté au désir de vivre. Je ne

l'ai pas réalisé tout de suite. Et puis il y a eu cette dernière fois, je n'ai pas pu m'empêcher de te sourire, de te parler, de te dire que je souhaitais te revoir. Tu n'imagines pas d'où tu me tirais.

Elle prenait soin de garder le silence pour le laisser continuer à son rythme. Les explications de Christofer ne répondaient pas aux questions rationnelles mais elles comblaient pourtant une partie du néant, elles construisaient un terrain stable, une béquille sur laquelle Camille pouvait s'appuyer pour se redresser. Ses paroles lui faisaient du bien. Il reprit.

— Ce jour-là, quand tu es repartie, l'euphorie s'est emparée de moi. L'idée de te revoir me ressuscitait. Elle redonnait un sens à ma vie. J'avais renoué avec le désir, celui de te connaître, celui de te parler. Je redécouvrais le plaisir d'attendre le prochain rendez-vous. Je comptais les heures, je t'attendais tellement fort.

— Mais alors pourquoi avoir refusé ma visite ?

— Pour te protéger Camille.

— Me protéger de quoi ? De notre histoire naissante ? De notre désir de nous rapprocher ? Cela n'a pas de sens.

— Camille, tu es si fraîche, si forte, si pleine. La vie t'attend. Une vie de promesses, de découvertes. Qu'est-ce que je pouvais t'apporter ? Une relation avec un homme à moitié fou, inadapté à la société, incapable de te soutenir, de t'accompagner. Tu mérites mieux, Camille, mieux que moi, mieux qu'un fantôme.

— Que sais-tu de moi pour parler ainsi ? Sais-tu ce qu'est mon quotidien ? les efforts que je dois faire pour avancer ? les subterfuges que je dois trouver pour nouer des liens avec la réalité, avec les gens ? Te rencontrer m'a apporté plus de joie que tout ce qui m'est arrivé depuis mon premier jour. Tu aurais dû me faire confiance. Nous aurions parlé, nous aurions trouvé une solution.

— Mais tu vois bien, Camille, il n'y a pas de solution. Notre histoire était déjà écrite. Tu es ici pour moi. Je suis revenu pour toi. Et pourtant,

même ainsi, nous ne serons pas l'un à l'autre.

— Nos corps peut-être pas. Mais je ne suis pas qu'un corps et toi non plus.

La respiration de Christofer se fit plus courte. Une douce inquiétude l'étreignait, la possibilité d'un cadeau inattendu, cette femme, sa fraîcheur, un commencement.

— Tu veux vraiment ?

— Je suis venue pour toi. Tu es là. On peut essayer. Qu'avons-nous à perdre ?

— Trois fois rien, si ce n'est la raison, soupira Christofer.

Camille éclata d'un rire joyeux.

— Eh bien voilà ! Essayons l'amour fou !

Il sourit à sa joie et la prit dans ses bras. Leurs deux corps fusionnèrent pour n'en former plus qu'un.

Et ils coulèrent des jours heureux

Quand elle était adolescente, Camille s'angoissait à l'idée de devoir trouver une place dans le monde. Le travail ne lui faisait pas peur, elle était du genre bosseuse, mais encore fallait-il qu'elle se forme et déjà qu'elle définisse dans quel domaine étudier, vers quel secteur se diriger. Si la perspective de longues années de travail intellectuel la réjouissait (le tête-à-tête avec des livres frôlait son idée du bonheur absolu), il lui faudrait ensuite trouver un travail plus pratique et se faire accepter par des collègues. Cet objectif lui paraissait, par contre, totalement hors de portée. Qui serait assez inconscient pour embaucher une fille comme elle ? Son inaptitude aux échanges sociaux laissait présager le pire.

À cette époque, elle avait envisagé les solutions les plus loufoques pour échapper à cet échec annoncé. Elle s'était imaginée ethnologue, parce que, au fin fond de l'Amazonie ou dans un village reculé de l'Himalaya, ses bizarreries passeraient pour une différence culturelle. L'idée d'une carrière d'astronaute l'avait un temps effleurée. Une station spatiale accueillait une population suffisamment faible pour qu'elle puisse s'en sortir et justement, une fois qu'on s'y trouvait, on ne pouvait pas vous flanquer à la porte. Ou médecin légiste, les clients se montraient généralement peu bavards. Elle

avait même envisagé une carrière de délinquante. Du haut de ses quatorze ans, la vie en prison lui semblait des plus enviables. Logée, nourrie, enfermée, avec pour toute compagnie une bibliothèque, voilà ce qu'il lui fallait. Mais encore fallait-il qu'elle commette un délit assez grave pour mériter la prison et, après avoir exploré les options qui se présentaient à elle (meurtre, attentat, braquage), elle avait dû se résoudre à renoncer à cette carrière prometteuse. Elle ne se sentait pas une vocation de criminelle. Elle n'avait pas, à l'époque, envisagé les séjours longue durée en hôpital psychiatrique ou en maison de santé, comme ils disaient au sanatorium. Eh bien elle avait eu tort. Finalement, après une période d'adaptation, elle s'y trouvait très bien. Nourrie, logée, blanchie, comme dans ses rêves d'adolescente. Et en prime, l'amour. L'amour d'un fantôme, certes, mais l'amour tout de même.

Camille et Christofer s'étaient rapidement attachés l'un à l'autre. Faute de corps pour apaiser la fougue de leurs premières rencontres, ils avaient investi comme personne les autres aspects de leur relation. Plusieurs fois par semaine, Christofer rendait visite à Camille, dans sa chambre, ou, plutôt, devrait-on dire, dans leur chambre. Car, dans l'autre monde, la chambre 303 était celle de l'écrivain. Par un mystérieux mécanisme auquel ils ne comprenaient rien, Christofer se densifiait devant celle qui était devenue sa compagne. Une apparition, comme celle de la Vierge, tout aussi peu crédible et pourtant indéniable. La théorie venait de Camille. Selon elle, c'était la force de leur désir mutuel qui avait rendu leur histoire possible comme la force de la foi avait créé l'apparition de Marie. Au-delà du possible, ils avaient cru en leur amour et c'était cette croyance qui permettait la jonction entre les deux mondes. La foi déplace des montagnes, lui disait-elle avec ferveur. Lui, le mécréant, se contentait de sourire pour ne pas la contrarier, et après tout qu'en savait-il ? Avec sa fraîcheur naïve de jeune fille, elle comprenait les choses à sa façon, et pourquoi pas tant qu'ils en étaient heureux tous les deux.

À leurs débuts, ils passèrent de longues heures à se raconter. Ils parlaient de leur enfance, ils partageaient anecdotes et souvenirs. Ils se remémoraient les épreuves qui avaient marqué leur parcours et comment ils les avaient surmontées. La description de leurs émotions occupait une place importante dans ces échanges.

— La sensibilité est ma boussole, disait Camille. Quand c'est trop embrouillé dans mon esprit, j'écoute mon cœur.

Christofer avait posé sa main sur la poitrine de Camille pour écouter lui aussi. Évidemment, il ne sentait rien, pas même un léger frémissement de l'air, mais la respiration de Camille s'était faite plus rapide. Son pouvoir de suggestion était tel qu'elle imaginait une main réelle et elle en tremblait d'émotion. Le sexe de Christofer s'était instantanément dressé. Stupéfait – il ne se rappelait pas la dernière fois que cela lui était arrivé –, Christofer sentit son souffle accélérer.

— Je peux caresser tes seins ? chuchota-t-il.

— Oh oui, tu peux, j'ai envie, avait-elle soupiré.

— Pose ta main sur la mienne, suis-la, suis mon mouvement.

Camille avait obéi et avait posé sa main gauche sur son sein droit. Elle la fit tourner sur le mamelon.

— Appuie plus fort, continua-t-il, mets ta main sous ton sein, soupèse-le, glisse-la sous ton soutien-gorge, écarte-le, montre-moi cette merveille. Je voudrais y poser mes lèvres. Ça te plaît ?

Il haletait à son oreille, elle imaginait sentir son souffle chaud.

— Oui. Ça me plaît, se força-t-elle à répondre.

La parole ne lui venait pas naturellement. Prononcer des mots la déconnectait de son imaginaire mais elle devait apprendre pour lui, pour faire l'amour avec son amant sans corps.

— Viens ici, lui suggéra-t-elle en dégrafant la ceinture de son pantalon, viens.

Il obéit et glissa sa main entre les jambes de la jeune fille. Elle le suivit puis le précéda, remuant ses doigts pour faire monter le plaisir. Son visage se contractait au rythme des mouvements. Le regard scotché entre ses yeux, Christofer n'en perdait pas une miette.

— Ton corps sera le mien, tes mains les miennes, ainsi nous pourrons donner chair à notre amour.

Ils s'allongèrent côte à côte sur le lit étroit, heureux, fondus l'un dans l'autre comme jamais amants avant eux.

OceanofPDF.com

De l'autre côté du miroir

— Vous passez une étape importante Camille. Votre état évolue et c'est bon signe. Vous communiquez plus volontiers, vous semblez de bonne humeur, tout cela est très positif.

Lucie lisait les notes de son carnet. Camille l'écoutait, détendue. Sa psy avait raison. La vie calme et routinière du sanatorium la sécurisait, et depuis que Christofer partageait ses jours, plus rien ne manquait à son bonheur.

— On m'a rapporté que vous parlez souvent, à voix haute, dans votre chambre. Est-ce que cela vous aide d'entendre votre voix ?

Camille dissimula un rire ironique. À supposer qu'elle lui ait expliqué qu'elle ne monologuait pas mais qu'elle discutait avec Christofer, Lucie aurait immédiatement modifié son diagnostic. Plus question d'évolution positive quand votre patiente bavarde avec un fantôme. Camille connaissait les symptômes de la schizophrénie, elle ne s'y laisserait pas enfermer par une note dans un carnet. Honnêtement, elle n'aurait pas pu blâmer qui que ce soit de la prendre pour une malade mentale. Elle s'était elle-même tant de fois posé cette question à son sujet. Mais après avoir observé la situation sous tous ses angles, après avoir analysé le pour, le contre, après avoir pesé le réel et le fantastique, elle avait décidé d'accepter l'étrangeté comme si

elle était naturelle et, au final, elle s'en portait très bien. Elle avait choisi de dissimuler l'existence de son impalpable amoureux et de continuer à profiter des jours heureux qui s'offraient à elle, à l'abri des jugements de ceux qui n'y comprendraient rien.

— Je m'invente des histoires et je me les raconte, s'expliqua-t-elle. Depuis toute petite, d'aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai aimé la lecture. La littérature m'a tenu compagnie bien plus que les amis ou la famille. Je dévorais les livres et après, en jouant toute seule, j'imaginais que j'étais un des personnages du roman. Au début je parlais à voix haute mais ça dérangeait ma mère. J'ai continué à voix basse, dans ma tête. Mais ici, je ne dérange personne. Je peux élever la voix sans m'attirer de réflexions. Quand je me parle, c'est un peu comme un parent qui lirait une histoire à son enfant pour l'endormir. Je me sens mieux depuis que je laisse libre cours à mon imagination.

Elle ne mentait pas tout à fait.

— Ça me semble profitable en effet, c'est une bonne idée, commenta Lucie. Vous avez déjà pensé à les écrire, ces histoires ?

— J'aimais bien tenir mon journal intime autrefois mais écrire des histoires, c'est une autre affaire. Déjà que la lecture me coupe du monde, quand j'écris, c'est pire, je me renferme encore plus sur moi-même. Au moins, quand je parle à voix haute, je m'extériorise.

— Bien sûr, si ça vous fait du bien, il ne faut pas vous priver. Si vous ne voulez pas écrire, vous pourriez raconter ces histoires devant un petit public. Comme ça vous seriez dans le partage avec d'autres. Nous pourrions monter un atelier contes dans les activités du centre. Ça vous plairait ?

— Ce ne sont pas des histoires pour les autres, ce sont mes histoires, pour moi. Ça n'intéresserait personne.

— La meilleure façon de le savoir serait d'essayer.

— Je n'en vois pas l'utilité. M'étaler en public, vraiment, ce n'est pas l'idée que je me fais des contes. Et encore moins de la littérature.

— Je ne parle pas de littérature, je vous dis simplement que votre récit pourrait faire écho chez d'autres. Votre expérience est singulière et vous aimez écrire. Vous me parlez souvent d'écriture, de lectures, de romans. Je pense qu'écrire vous serait profitable. Laissez ça dans un coin de votre esprit, on en reparlera si vous le souhaitez. On se voit lundi ?

— OK. À lundi Lucie. Bon week-end à vous.

De retour dans sa chambre, la belle sérénité de Camille s'était volatilisée. « Tu sais bien qu'elle a raison, ton journal te manque » – « Je n'ai pas d'intimité ici, si j'écris n'importe qui pourra me lire » – « De toute façon, maintenant que tu as cette idée en tête, elle va t'obséder » – « Pas du tout. Je décide de ne plus y penser. Voilà. Tais-toi maintenant ».

Christofer ne vint pas lui rendre visite ce soir-là. Elle en fut déçue. Chaque apparition de son amoureux représentait un moment d'émerveillement. Ses contours se dessinaient dans une brume informe, bleuâtre, qui virait au coloré en s'épaississant. En moins d'une minute, l'écrivain se tenait devant elle et leurs conversations reprenaient. Mais ce soir, la magie n'avait pas opéré. Il ne s'était pas manifesté. Camille hésita à prendre son repas au réfectoire. La fréquentation des autres patients la faisait généralement fuir mais ce soir, seule dans sa chambre avec ses pensées, la solitude lui pesait. Elle se refusait à l'admettre mais sa séance avec Lucie l'avait ébranlée. Elle aurait aimé se distraire, occuper son esprit pour penser à autre chose mais le mal était fait. Une seule idée l'obsédait à cet instant. Écrire. Non pas son journal mais un récit. Une histoire. Avec des personnages, des rebondissements, un environnement particulier, des éléments qui donneraient une réalité à son monde intérieur. La proposition de Lucie était une évidence. L'envie d'écrire la tenaillait depuis longtemps, en arrière-plan, tapie dans l'ombre, attendant qu'on lui prête attention pour se manifester, mais Camille se savait trop lucide pour accepter sa médiocrité. Comment s'autoriser à écrire quand on aime la littérature ?

Le sommeil l'attendait. Rien de mieux pour se réfugier loin des questions effrayantes, loin des responsabilités. La fuite, quelle superbe solution. Il était trop tôt pour dormir, elle n'avait pas dîné, et pourtant Camille se glissa sous les draps frais avec délices, prête à sombrer dans la douce torpeur de l'oubli. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'elle avait fermé les yeux quand les premiers chuchotements se firent entendre. Dormait-elle déjà ? Était-ce en rêve ? Elle rouvrit les yeux en souriant, persuadée d'entendre Christofer murmurer à son oreille. Mais la chambre était vide.

— Christofer ? C'est toi ?

Elle s'était redressée pour examiner les lieux plongés dans la pénombre. Le chuchotement reprit, comme un ronronnement lointain. L'oreille en alerte, Camille s'extirpa du lit protecteur. Elle fit le tour de la pièce à la recherche du son.

Sur le mur opposé à la fenêtre, le tableau représentant une femme nageant en mer avait été déplacé pour recouvrir le visage de l'homme sur le papier peint. Camille décrocha le tableau. L'homme la fixait. Il chuchotait. Il l'appelait.

— Camille. Camille.

Elle aperçut alors un défaut dans le papier peint, juste à côté du visage. Un coin écorné qui bâillait, laissant deviner le mur en plâtre. Elle saisit le bout qui dépassait et tira délicatement. Un large morceau de papier se décolla dans le mouvement. À cet endroit, le mur s'effritait. Elle gratta du bout des ongles. Des fragments de plâtre tombèrent au sol. Elle distinguait nettement une lueur derrière le mur.

— Camille. Camille.

Le son se faisait plus distinct. Elle glissa ses doigts dans l'interstice et tira vers elle. Une grande plaque se détacha facilement, comme s'il s'agissait d'une trappe. Camille retira la plaque et glissa son regard de

l'autre côté du mur. Logiquement, de l'autre côté du mur se trouvait sa salle de bains. Mais la logique avait depuis longtemps déserté ces lieux et, derrière le mur, elle découvrit sa chambre. Pas sa chambre d'hôpital. Sa vraie chambre. Celle de chez Lucie. Pas Lucie sa psy. Lucie sa colocataire. Et soudain, elle reconnut la voix moqueuse.

— Tu en as mis du temps, dis donc. Tu crois que je n'ai que ça à faire ?

C'était Hakim. Il l'attendait, assis par terre, en tailleur, un verre dans une main, un magazine dans l'autre, comme s'ils s'étaient quittés deux minutes auparavant.

— C'est un peu étroit mais tu devrais réussir à passer. Tu veux un jus ?

— Hakim ? C'est vraiment toi ?

— Tu en as des drôles de questions. Ça se voit que c'est moi, non ?

— Mais ce n'est pas possible. Tu n'existes pas en vrai.

— Première nouvelle. Bon, tu comptes passer la nuit de l'autre côté de ce mur ou tu vas te décider à le franchir ?

— Attends, je m'habille et j'arrive.

— La doudoune, c'est pas la peine, hein. C'est chauffé ici.

Camille enfila rapidement les vêtements qu'elle avait négligemment jetés au pied de son lit en se couchant. Un tee-shirt, un pull léger, un pantalon en toile, des chaussettes, des ballerines. Trois minutes plus tard, pieds en avant, elle se faufilait en se tortillant dans le trou qu'elle venait de dégager.

— Attention, tu mets de la poussière partout, râla Hakim en s'avançant vers elle.

— Tu parles d'un accueil, protesta Camille en prenant pied dans la pièce. C'est la seule chose qui t'importe ? La poussière ? Tu peux m'expliquer ce qu'on fait là tous les deux ? C'est quoi ce trou ? Encore un mystérieux passage entre deux mondes ?

— Bah, je n'en sais rien, moi. C'est toi la fille qui a le don de se fourrer dans des situations incompréhensibles.

— Ça ne t'étonne pas plus que ça ? C'est habituel pour toi de voir des gens arriver par le mur plutôt que par la porte ?

— C'est une posture de ma part dans la vie. J'ai décidé de ne jamais paraître surpris par quoi que ce soit. Ça me donne un avantage certain sur mon interlocuteur et ça nous épargne à tous deux les discussions ennuyeuses.

Camille ne le quittait pas du regard comme si elle craignait de le voir disparaître lui aussi.

— Je peux te toucher ? répondit-elle.

— Euh... me toucher ? Tu veux dire quoi précisément ? Je ne suis pas un homme facile, faut pas croire.

— Tss... Poser ma main sur toi. Juste pour voir.

— Ha ha ha. J'ai l'air malin avec ma belle tirade. Tu as réussi à me surprendre ! Mais OK. Si ça peut te faire plaisir, touche pour voir.

Il fit un pas vers elle. Sous la paume de Camille, la chair chaude du bras d'Hakim la rassura.

— Toi, tu es vraiment vrai alors.

Il posa sa main sur la sienne.

— À toi.

— Quoi ?

— Allez ! Pose ta main sur la mienne.

Elle s'exécuta. Il la recouvrit de sa deuxième main, un sourire en coin.

— Allez, à toi.

Camille reconnut le jeu de son enfance et s'empressa d'y répondre. Ils moulinèrent leurs mains l'une par-dessus l'autre de plus en plus vite, gagnés par la joie de l'insouciance. Le méli-mélo se termina en éclats de rire. Hakim s'assit au bord du lit et lui tendit un verre de jus d'orange.

— Il est un peu tiède. Il y en a du frais dans le frigo si tu préfères.

Elle l'attrapa et but goulûment.

— Si c'est un rêve, il a drôlement bon goût, se réjouit-elle. Dis-moi, ce trou dans le mur, tu le vois aussi ?

— Quel trou ?

— Celui par lequel je suis entrée.

— Bien sûr que je le vois. Il faudrait être sacrément myope pour le rater.

— Viens.

Elle l'entraîna jusqu'à l'ouverture découpée dans le mur.

— Et là, qu'est-ce que tu vois ?

— Une chambre moche. Un lit moche contre une fenêtre pas trop moche.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le lit ?

— Non. Les draps sont défaits. Il y a des vêtements sur le dessus-de-lit, un oreiller blanc contre la tête de lit. C'est tout.

— Alors ce n'est pas un rêve. Et si ce n'est pas un rêve, je peux sortir d'ici !

Ignorant le regard interrogateur d'Hakim, elle courut jusqu'à la porte de sa chambre, déboucha dans la cuisine et remonta aussi vite qu'elle put le long couloir inutile qui menait au palier du quatrième étage. La main sur la poignée, elle tira la porte vers elle. Derrière la porte l'attendait la liberté retrouvée. Ou, plutôt, derrière la porte aurait dû l'attendre la liberté retrouvée. Car, derrière la porte, il y avait une porte. Et une autre, une autre, une autre, et ainsi de suite jusqu'à l'infini pour peu que Camille ait tenu si longtemps à ouvrir des portes. Elle craqua à la dixième. Hakim la trouva assise en boule, en pleurs, les bras autour de la tête, totalement abattue.

— Et pourtant, moi, j'ai pu entrer, souligna-t-il.

La main sur la poignée, il tira la porte à lui. Elle s'ouvrit et révéla le palier du quatrième étage.

— Viens, on y va ensemble.

Elle se releva d'un bond, encore mouillée de son chagrin mais ressuscitée par l'espoir. Elle lui prit la main et le suivit alors qu'il

franchissait le seuil. Mais seul Hakim dépassa l'entrée. Leurs mains se séparèrent, bloquées par un obstacle. Sans aucune raison objective et pourtant sans contestation possible, il pouvait passer la porte, pas elle. Un mur invisible se dressait entre eux deux, lui d'un côté, elle de l'autre. Seule une légère distorsion de l'image révélait la présence de l'étrange paroi.

— Je te vois ! s'exclama le jeune homme.

— Pareil, lui répondit-elle.

Du bout des doigts, la jeune fille explora la surface qui la séparait du palier. L'encadrement de la porte était colmaté par un plan lisse et homogène, à peine tiède et légèrement mou au toucher. Enfin, au toucher de Camille, car, en ce qui concernait Hakim, son corps traversait la paroi comme si elle n'existait pas. À son gré, il pouvait entrer et sortir tout à fait naturellement.

— OK. Je sors, tu ne sors pas. Essaie ça.

Il lui tendit un stylo sorti de sa poche.

— Que veux-tu que j'en fasse ? s'étonna la jeune fille en s'emparant de l'objet.

— Passe-le à travers la porte.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne comprenne l'idée d'Hakim. Il testait la matière et sa résistance. Le stylo calé entre ses doigts, elle enfonça sa main dans la cloison transparente. Le stylo retomba sur le palier. La main de Camille l'avait lâché, incapable de franchir l'espace qui la séparait du palier. Cela dépassait l'entendement. Une matière inconnue ou une force incompréhensible, peu importait le nom qu'on lui donnerait, réfutait les lois de la physique mais uniquement pour la jeune fille. Hakim ramassa le stylo.

— Nous voilà bien, conclut-il, dépassé.

— Je ne peux pas te suivre dehors, mais toi, est-ce que tu peux me suivre ?

— Te suivre ?

— Là d'où je viens !

Curieux du résultat, ils se hâtèrent de rebrousser chemin. Arrivés devant la trappe de la cloison en plâtre qui donnait sur le sanatorium, Camille plongea sa main dans le trou sans hésitation et l'agita de l'autre côté du mur.

— Moi c'est sans problème. À toi. Essaie.

Prudemment, le jeune homme posa ses doigts au même emplacement. Il sentit la résistance un peu molle, le toucher tiède, la surface lisse. Une cloison transparente le séparait de la chambre où séjournait Camille.

— Ça ne passe pas, conclut-il. Je ne peux pas entrer, tu ne peux pas sortir. C'est encore plus bizarre que le trou dans le mur.

— C'est comme si l'espace était perturbé. Nous avons nos limites respectives, nos lieux à nous, et cette pièce est une intersection commune. Nous n'évoluons pas dans le même espace.

— C'est possible ça ?

— Non.

— Tu as faim ?

Hakim était le roi des transitions abruptes, Camille éclata de rire.

— Il y a quoi dans le frigo ? enchaîna-t-elle sur le même ton.

La légèreté les sauvait du drame. Ils se ruèrent sur le frigo. Jamais tartine de tapenade n'avait aussi bien régalié Camille. Après un temps sans fin passé à manger seule dans sa chambre au sanatorium, partager un repas avec Hakim s'apparentait au nirvana absolu. Ils avaient sorti de quoi grignoter et s'étaient installés à la table de la cuisine autour d'une bière fraîche. Le bonheur est si simple, se disait-elle en dévorant le pain légèrement grillé et encore tiède recouvert de purée d'olive. La présence d'Hakim la rassurait. Son écoute l'avait revigorée, bien plus que le repas.

— Et donc, finalement, tu as choisi l'option un, lui dit-il après qu'elle eut raconté ses aventures depuis leur dernière rencontre.

— C’était quoi déjà tes options ? De toute façon, je suis sûre d’avoir choisi la pire.

— C’est ce qu’on appelle l’instinct. Bon, on ne peut décemment pas appeler le tien un instinct de survie. Ce serait plutôt un instinct de calamité mais dans le genre désastre, tu assures.

Elle lui lança un morceau de pain en guise de protestation.

— Mais non ! Je n’y suis pour rien ! Les galères, ça me tombe dessus comme ça, sans prévenir. Si tu crois que ça m’amuse.

— Sans prévenir, c’est toi qui le dis. Tu es la seule personne au monde que je connaisse dont le futur est annoncé dans un roman.

— Que je sache, *Si je n’existe pas* ne mentionne nulle part notre déjeuner dans une mystérieuse chambre suspendue dans l’espace-temps. Ce n’est pas tout à fait mon futur qui est décrit.

— Certes, mais il décrit la relation d’Alice et un fantôme. Ton Christofer m’a l’air d’un bon client pour le rôle du spectre.

— Et après tout, pourquoi pas. Elle est belle leur histoire d’amour. Le roman se termine bien. Où est le problème ?

— Ah oui ? Tu as lu un *happy end* toi ? On n’a pas lu le même roman ou alors on n’a pas la même conception d’une belle histoire. Moi j’ai surtout vu une fille déçue d’avoir confondu un amant et un amoureux, qui se réfugie dans une relation avec un pur esprit fantomatique pour oublier les tourments que lui inflige la frustration. Elle passe de la chair douloureuse à l’abstraction éthérée. Tu appelles ça une réussite ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, lança-t-elle d’un ton fermé.

— Moins que toi, c’est sûr. Ça se passe bien avec ton écrivain ?

— Je ne sais pas si j’ai envie de te répondre. En quoi ça te regarde ?

— Tu as raison, ça ne me regarde pas.

Il repoussa sa chaise, prêt à se lever, mais Camille fut plus rapide. Elle le stoppa d’un geste.

— Ah non ! ça suffit ! Tu ne vas pas encore t'en aller comme ça, sans rien dire. Tu m'as déjà fait le coup deux fois.

— Peut-être même trois, souligna-t-il d'un sourire malicieux en se rasseyant.

— J'ai eu ma dose d'émotions pour la soirée, soupira-t-elle. Tu veux bien me promettre de ne pas disparaître ? Pas sans me prévenir. S'il te plaît.

— Hmm. Je vais y réfléchir. Voyons. Si je te fais une promesse, je peux bien te demander quelque chose en échange, c'est honnête, non ?

— Tu peux toujours demander. Je ne te promets pas d'accepter.

— Ça me va. Alors voilà. Je te promets de ne pas disparaître sans prévenir si tu me laisses t'embrasser.

Il prit le temps d'observer sa réaction de surprise avant de reprendre.

— Juste un petit baiser sur les lèvres, un baiser très chaste, pas un gros patin baveux avec la langue, juste mes lèvres sur tes lèvres. Tu peux même fermer les yeux si tu veux.

— Au moins cette fois, tu me demandes la permission, souligna-t-elle.

— Oh le dernier, c'était à peine plus qu'une bise amicale et tellement fugace, franchement, il ne comptait presque pas.

Elle ne put retenir un sourire.

— Je veux bien un baiser chaste si tu me serres dans tes bras après, concéda-t-elle.

— Avant et après.

— Vendu.

Il lui tendit la main par-dessus la table. Elle la saisit. Ils s'approchèrent l'un de l'autre. Il ouvrit ses bras. Elle s'avança lentement, le souffle plus court, les joues plus rouges qu'à l'habitude. Il referma ses bras. Se familiariser à la proximité de leurs corps leur demanda un temps d'adaptation. Bientôt, ils apprirent à se détendre, à se confier l'un à l'autre, à peser l'un sur l'autre. Leurs bras se firent plus enveloppants, leurs souffles plus profonds et réguliers. Ils s'apprivoisaient. Quand leur respiration fut

parfaitement apaisée et synchronisée, ils s'écartèrent juste assez pour échanger un chaste baiser, comme promis. Ils restèrent ainsi un long moment immobiles, lèvres contre lèvres, tranquilles et présents l'un à l'autre. Camille se délecta de la chaleur qui montait en elle. Elle irradiait depuis son ventre vers ses reins et remontait sereinement dans le dos jusqu'à rejoindre ses lèvres. Elle sentit son cœur gonfler comme jamais, irrigué par une douce flamme. Hakim détacha ses lèvres et la serra un peu plus fort contre lui. Le moment suivant dura, dura, dura, baigné d'océan et de brises printanières, chargé d'iode et de caresses de coquelicots sur les blés. Quand ils reprirent pied sur la terre ferme, ils se sentirent étourdis par le voyage.

— Je n'aime pas les fantômes et encore moins quand ils te retiennent dans les limbes, finit par lâcher Hakim.

— Je crains que tu ne sois pas plus réel que lui, se désola Camille.

— Et pourtant, je sens ta chaleur contre moi, se défendit-il.

— Et pourtant je sens ta chaleur contre moi, sourit Camille en retour.

— Il nous reste l'option deux.

— Hmm... Tu m'expliques ?

Il l'entraîna dans la chambre, s'assit sur le lit-navire. *Si je n'existe pas* était posé sur la table de nuit. Il lui tendit le roman.

— Tu ne te rappelles pas ? C'est une fin ouverte. C'est au lecteur de compléter l'histoire. Laquelle préfères-tu ? Celle d'Alice qui s'enfuit dans les limbes avec le fantôme rencontré dans sa chambre ? Ça c'est l'option un. L'option deux c'est Alice qui réalise qu'elle ne fait qu'un avec l'écrivain. Elle est elle-même l'auteur du roman. Un ou deux ? Relis et choisis ton histoire.

Ce qu'on laisse derrière soi

Alice s'aimait. Rien n'était aussi enivrant que cet amour d'elle-même. Depuis qu'Alex la désirait, elle aimait la couleur de sa peau laiteuse, elle aimait ses hanches pleines, elle aimait sa blondeur. Sa fraîcheur de jeune fille naïve ne lui faisait plus honte, car un homme la voulait telle qu'elle était, avec ses faiblesses, ses limites, ses défauts. L'assurance du désir de l'autre lui conférait une confiance en elle qui la rendait effectivement attirante. Depuis que la passion l'éclairait de l'intérieur, elle rayonnait. Pour ne rien perdre de cette euphorie, en l'absence de son amant, la jeune fille relatait sa relation dans un cahier d'écolier où elle consignait les événements et les émotions qui la traversaient.

« Je suis restée dans ses bras quatre heures, quatre heures sans décoller ma peau de la sienne. »

« Quand je l'attends, j'imagine nos retrouvailles, je pense à ce que nous ferons, marcher, parler, s'étreindre. »

« Je l'attends, avec le pressentiment qu'il ne viendra pas, que j'attends pour rien, que mes journées n'ont pour but que de voir sa silhouette apparaître, s'il ne vient pas, ma journée n'a servi à rien, une journée inutile. À part le

désir de le retrouver qui grandit encore. Jusqu'aux prochaines retrouvailles. »

Jour après jour, comme une araignée tissant ses fils de soie, Alice consolidait un piège subtil qui l'enfermait peu à peu. Sur son carnet, elle écrivait davantage le mot attente, de moins en moins le mot heureuse. Le manque se faisait plus présent à mesure que son amant se dérobaient. Alex appelait moins, il n'envoyait plus de message chaque matin comme avant, il espaçait leurs rencontres. Alice mettait cet éloignement sur le compte du travail, de la fatigue. Elle ne manquait pas d'alibis à brandir pour la défense de son amoureux. Tout lui était bon pour réfuter le constat : il s'éloignait d'elle. Lassitude ? Indifférence ? Il ne la désirait plus comme avant. Il ne voulait plus d'elle.

Après avoir relu ensemble des passages du roman, Camille et Hakim s'étaient quittés sur la promesse de se revoir bientôt.

— Bientôt ? Quand ? s'était-elle inquiétée.

— Bientôt. Très vite. Très bientôt. Je t'attends.

— Mais quand ? Comment ?

— Je suis là. Je ne vais pas disparaître et toi non plus, OK ?

Une dernière étreinte, puis lui était parti par la porte et elle s'était glissée par la trappe découpée dans le mur. Le jour se levait. Camille s'était couchée, épuisée. Elle s'était endormie en quelques minutes. Quelques heures après, au réveil, sa première pensée avait été pour Hakim. Elle s'était précipitée pour vérifier l'état du mur par lequel elle s'était faufilée durant la nuit. Le passage s'était refermé. Le tableau du paysage marin était à sa place, suspendu à un clou. Il recouvrait l'image de l'homme sur le papier peint. Un coin de papier écorné bâillait, laissant deviner le mur en plâtre. Hier, ce morceau de papier avait dévoilé le passage. L'envie de tirer dessus la démangeait. Et si le passage avait disparu à jamais ? Elle ne pouvait se

résoudre à admettre que sa nuit agitée se résumait à un rêve. Elle voulait rejoindre Hakim bientôt, comme elle le lui avait promis en le quittant. Elle le voulait ardemment. À cet instant précis, elle se rappela Christofer. Alors seulement, elle réalisa qu'elle n'avait pas repensé à lui depuis son escapade nocturne. Cette pensée la troubla. Son attachement était-il si léger pour remplacer aussi facilement Hakim par Christofer ? Quel genre de fille était-elle donc pour oublier ainsi celui qui la veille comblait son cœur ?

La brume fantomatique émergea du silence de la chambre. Christofer prit consistance et lui sourit.

— Je t'ai attendue hier, lui dit-il. J'imaginais nos retrouvailles, je pensais à ce que nous ferions, j'espérais voir ta silhouette émerger de l'obscurité.

— J'ai été déçue de ne pas te voir, se défendit-elle alors qu'il ne l'accusait pas. Je me suis couchée tôt pour ne pas y penser.

Il fit le geste de caresser son épaule immatérielle.

— Quelque chose ne va pas ? Tu as l'air tendue.

— Oui, c'est vrai. Je ne sais pas. Je me sens agacée depuis hier. Je devrais peut-être arrêter mes séances de psy. À part me mettre de mauvaise humeur, je ne vois pas trop l'effet de nos conversations.

— Parler, c'est bien moins exténuant qu'écrire, crois-moi.

— Ça n'a rien à voir. L'écriture n'a rien d'une thérapie.

— Je ne serais pas aussi catégorique. L'une et l'autre puisent au fond de toi.

— Pas dans le même but.

— Je dirais : pas sous la même forme.

— Je ne suis pas d'humeur pour une conversation sur la littérature, le rabroua Camille.

— Ça n'en est pas une. Ça parle de nous, de toi, reprit Christofer sans se laisser démonter. Quand j'écrivais, mes personnages étaient nourris de mes expériences, les situations découlaient de ce que j'avais vécu ou des

questions que j’explorais, rien de ce qui sortait de mon clavier ne m’était étranger. C’est la même matière que celle d’une séance de psy, toi et rien que toi, ta vision des choses, tes pensées, tes émotions, tes difficultés, ta propre substance mais travaillée différemment. Écrire, c’est partir de toi.

— En partir peut-être mais en partir loin alors, sourit Camille.

— Oui, la distance est importante, c’est vrai. C’est ce qui fait la différence entre un déversoir et un récit. Mieux vaut comprendre ce qu’on cherche, partir en exploration avec une question, pas forcément avec une réponse.

— Est-ce que tu t’es remis à l’écriture ?

— J’attends que tu me donnes l’exemple, Camille. Tu as repris ton journal ?

— Ah non, tu ne vas pas t’y mettre toi aussi ! le rembarra-t-elle aussitôt.

Le ton de sa réponse le fit réagir d’un mouvement de recul.

— Hum... Ce n’est peut-être pas le bon moment pour te rendre visite. Je vais te laisser te reposer.

Camille se mordit les lèvres pour s’empêcher de répondre. En elle, la culpabilité de se montrer désagréable le disputait au soulagement de se retrouver seule. La conversation de Christofer lui pesait. Elle se sentait confuse. Elle avait besoin de solitude pour apaiser son agitation intérieure, ranger ses idées à leur place et calmer ses émotions. Comment en une nuit ses sentiments avaient pu changer à ce point ? Voilà la question qui l’agitait. Dès qu’elle en fut consciente, elle retrouva sa paix intérieure. Elle s’aperçut alors que Christofer était déjà parti. Il s’était volatilisé, comme le spectre qu’il était, de retour dans son monde. Elle ne put s’empêcher d’apprécier le tact de son amant. Il suffisait qu’elle pense à lui pour qu’il lui rende visite et il s’éclipsait dès qu’il sentait sa présence malvenue. Leur connexion était si subtile qu’elle se passait d’explications.

« Eh bien quoi maintenant ? Tu es contente ? Tu as réussi à faire le vide autour de toi ? » siffla la petite voix dans sa tête. « Pourquoi tu me parles

sur ce ton ? J'ai besoin de réfléchir, je ne vois pas en quoi ça gêne » – « Réfléchir à quoi ? Tu vois bien que tu tournes toujours autour du même problème. Tu n'es pas capable de t'entendre avec qui que ce soit. Dès qu'une relation avec un homme se passe bien, tu trouves un moyen de la bousiller » – « Christofer n'est pas un homme » – « Ce n'est pas ce que tu disais hier, ni la semaine dernière ni depuis que tu l'as rencontré » – « Hakim est réel, lui » – « Ah ! Hakim est un rêve et Christopher un fantôme, tu les choisis bien tes amoureux » – « Je sens les lèvres d'Hakim, je sens ses bras autour de moi et la chaleur de son corps » – « En rêve » – « Mais il paraît tellement réel ! » – « Eh bien appelle-le. S'il est réel, il viendra te chercher. Tu as son numéro j'imagine ? » – « Les médecins m'ont confisqué mon téléphone » – « Le personnel est bien occupé à l'heure du repas. Ça ne devrait pas être bien compliqué de remettre la main sur tes affaires. Appelle-le, ton Hakim. Au moins, tu cesseras de prendre tes rêves pour la réalité » – « Il ne m'a jamais donné son numéro » – « Lucie est une ex, elle doit l'avoir, elle » – « Lucie est ma psy ». La petite voix triompha d'un air mauvais : « Ah ! Tu vois bien qu'il n'existe pas ton Hakim » – « OK, je vais appeler Lucie. On verra bien ».

Le réfectoire accueillait les pensionnaires de l'établissement qui le souhaitaient aux trois repas de la journée. Ils pouvaient aussi se faire servir un plateau-repas sans quitter la chambre, ce que choisissait généralement Camille. La fréquentation de ses compagnons d'infortune la déprimait trop. Le déjeuner était servi à midi. À cette heure, les couloirs se faisaient déserts. L'activité se concentrait autour du réfectoire. Le moment idéal pour le projet de Camille.

Elle passa l'heure qui la séparait du repas à se délasser dans la salle d'eau. L'endroit ne poussait pourtant pas à la volupté. Comme toutes les pièces du bâtiment, elle baignait dans son jus début vingtième siècle. Le rideau de douche s'était en partie décroché des anneaux qui le maintenaient fixé à la barre de suspension, calée entre deux murs. Le pommeau était

partiellement bouché et la pluie qui en tombait formait un jet irrégulier et déplaisant. Le carrelage mural d'une triste couleur beige portait le souvenir d'un motif floral qui l'égayait autrefois. Au sol, les carreaux blancs, usés par plus de cent ans de traînement de savates, n'arboraient plus qu'une teinte grisâtre accentuée aux endroits les plus fréquentés. À voir le renfoncement creusé sur le sol, devant le petit lavabo, on imaginait facilement les dizaines de patients qui s'y étaient succédé, brosse à dents en main, contemplant leur triste visage dans l'armoire de toilette à miroir fixée au-dessus.

— Tiens, cette armoire...

Camille réalisa qu'elle avait parlé à voix haute et termina la phrase dans sa tête.

« C'est la même que celle de ma chambre chez Lucie. »

Pour la première fois depuis son arrivée au sanatorium, elle eut la curiosité d'ouvrir l'armoire. La première petite porte grinçait. Elle dut forcer sur la deuxième dont les charnières étaient grippées. La troisième s'ouvrit facilement, sans grincer ni coincer, comme si elle était plus souvent utilisée. Sur la troisième étagère de plastique, la plus haute, elle aperçut un objet. Elle n'eut aucun mal à l'attraper. C'était un cahier d'écolier à couverture rouge cartonnée. En haut à droite, un rectangle blanc indiquait le nom du propriétaire : Camille Cerf. Elle l'ouvrit. Dès la première page, elle reconnut son écriture.

Mon père est mort en mer.

Ma mère noie son humeur amère dans des amours éphémères.

Elle plonge, toujours plus bas,

Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient

Les jours heureux.

Le sol se fit moins stable sous ses pieds, comme quand elle remettait les pieds sur la terre ferme, après les parties de pêche à la sardine où, enfant,

elle accompagnait son père. Sur la barque, le roulis ne la perturbait pas, tout occupée qu'elle était à guetter le frétillement des poissons, à se saisir de leurs corps remuants et glissants, à surveiller le seau où ils s'accumulaient jusqu'au moment où, le seau rempli, l'embarcation rejoindrait le rivage. C'était seulement après avoir débarqué que le roulis terrestre l'attrapait, et la nausée avec.

Une sortie de bain drapée autour du corps, elle rejoignit son lit à pas mesurés. Elle serrait contre elle sa précieuse trouvaille, son cahier rouge d'écolier. Une fois sous les draps, elle se débarrassa de sa serviette mouillée, cala confortablement son oreiller et ouvrit son carnet au hasard.

Elle plonge, toujours plus bas.

Sans qu'elle l'eût décidé, son regard sauta jusqu'au tableau suspendu au mur d'en face. Camille n'avait jamais prêté attention aux vêtements de la baigneuse. Elle n'était pas en maillot mais vêtue d'une robe à ramages colorés. Elle faisait la planche, sur le dos, et regardait le ciel. Son visage à demi immergé était paisible et contrastait avec des formes jaunes et dynamiques qui zébraient le ciel. Un orage ? L'eau était tranquille autour d'elle mais, au loin, on devinait une forte houle. Se baignait-elle ? Ou n'était-elle pas plutôt en train de se noyer ? Le calme de son expression n'évoquait pourtant pas de drame. Avait-elle traversé la peur de mourir ? S'était-elle finalement résignée ? Avait-elle abdiqué pour se livrer à l'inéluctable ? Ses yeux grands ouverts semblaient émerveillés par la beauté du spectacle, le jaune lumineux des éclairs déchirant le bleu sombre des cieux. Quitte à mourir, autant que ce soit en paix, semblait-elle penser. *Que le ciel soit ton dernier regard.*

Qui a peint ce tableau ? se demanda Camille. Est-ce qu'il décore aussi la chambre de Christofer ? Est-ce qu'il nous a inspiré à tous deux le même poème ? Elle s'aperçut qu'elle grelottait sous son drap. Des claquements de porte, des bribes de voix ; les bruits dans le couloir lui rappelèrent son

intention première. Le réfectoire serait bientôt envahi par les pensionnaires et le personnel soignant. Le moment idéal pour fureter. Elle glissa son cahier sous l'oreiller avant de se lever et de s'habiller chaudement, sans réussir à faire cesser ses tremblements. Le froid irradiait de ses os, au plus profond de sa charpente. Elle enfila ses tennis et se glissa dans le couloir qui desservait les chambres.

Quelques semaines auparavant, Camille avait assisté au départ d'un patient qu'elle connaissait de vue pour l'avoir parfois observé dans le parc, depuis la fenêtre de sa chambre. L'homme était rétabli, il « sortait », comme on disait, il était rendu à la vie. Revêtu de son jogging le moins informe, il avait sagement attendu, dans le hall d'entrée, l'infirmière chargée de lui rendre ses affaires personnelles. La soignante s'était rendue dans la grande pièce où se trouvait le guichet d'accueil. Elle avait fait glisser les portes coulissantes d'un placard qui occupait le mur du fond dans son entier, jusqu'à avoir trouvé la lettre *L*, initiale du nom de famille du sortant.

Après avoir consulté des bacs étiquetés, elle en avait extirpé un pour le déposer sur le comptoir du guichet. Une sortie de prison n'aurait rien eu à envier à cette sortie de sanatorium. Comme un ancien détenu, l'homme avait fourré dans ses poches les quelques affaires qui se trouvaient dans le bac. Après avoir jeté un regard au contenu d'un sac en plastique, il s'en était saisi puis, après une dernière signature sur le registre de l'accueil, il avait franchi la distance qui le séparait de la sortie.

Sur le pas de la porte, l'homme avait jeté un dernier regard au bâtiment, à la fois geôle et cocon protecteur. Même sombre, ce qu'on laisse derrière soi est plus rassurant que l'inconnu. Dehors, il lui faudrait de l'énergie, puisée en lui plutôt que dans le cadre sécurisant d'une maison de repos. Sur le seuil, l'homme respira un bon coup avant de plonger vers son avenir. Son hésitation n'avait pas échappé à Camille qui l'avait observé, touchée. Par empathie, elle avait ressenti l'angoisse qui serrait la gorge de l'homme sur le départ.

Grâce à lui, aujourd'hui, elle savait où chercher son téléphone. Comme prévu, à l'heure du déjeuner, il n'y avait pas grand monde dans les couloirs. L'accueil était fermé au public et l'infirmière de garde prenait son repas avec ses collègues. Son bureau ne fermait pas à clé. Qui aurait voulu dérober les classeurs administratifs qui tapissaient les murs ? Camille n'avait plus qu'à entrer, trouver le casier contenant ses affaires et les récupérer.

Plus qu'à...

Il fallait en mobiliser du cran pour pénétrer dans un lieu « INTERDIT AU PUBLIC », comme c'était inscrit en majuscules sur la porte du bureau. Du cran, de l'énergie, de la confiance en soi, de la détermination, autant de qualités qui faisaient totalement défaut à Camille.

« Non mais tu vas te décider à la pousser cette porte ? Tu attends quoi ? Que les soignants aient fini de déjeuner ? On est pressées je te le rappelle » – « C'est interdit » – « Oui mais là, c'est important. C'est pour te sortir d'ici. Si tu t'arrêtes au premier interdit, on va vieillir ici » – « Je n'ai jamais rien fait d'interdit » – « Eh bien appelle ça un dépucelage si tu veux mais ouvre cette porte et bouge-toi les fesses ».

La poignée de porte était de toute beauté, un bel arrondi en laiton qui tenait bien en main. En le tournant, on soulevait la clenche qui maintenait la pièce fermée et la porte s'ouvrait.

Camille referma sa main sur la poignée. Elle sentit une force traverser sa colonne vertébrale et donner vie à ses bras. Elle n'avait plus froid du tout. Au contraire, elle irradiait de chaleur. Ça devait être ça, une montée d'adrénaline. C'était comme se baigner dans l'eau froide ; le plus difficile, c'est d'entrer. Elle prit une bonne inspiration et tourna la poignée. Une fois le seuil de la pièce franchi, toute peur l'abandonna. Camille se sentait comme chez elle. Elle se dirigea directement vers l'armoire aux portes coulissantes. En fit glisser une, puis deux, puis trois, jusqu'à trouver le C, comme Camille Cerf. Le casier était à sa place. Ses affaires aussi, déposées

dans le bac. La vue de son sac à main l'ébranla. Ce n'était pas un choc esthétique, la masse informe en faux cuir n'en méritait pas tant, mais le choc de la preuve. Ce sac existait. Il matérialisait son existence antérieure à sa vie de patiente.

Elle se reprit rapidement, vida le contenu du casier dans le sac, le sortit du bac, replaça le casier dans le placard, referma la porte coulissante, le tout avec des gestes économes et précis, puis elle s'empressa de quitter les lieux, son sac maladroitement caché sous son pull. Comme par magie, les trois dernières minutes de sa vie l'avaient transformée, elle était passée du statut d'erreur sanitaire à celui de guerrière, elle venait de rejoindre le clan des héroïnes. Camille ne marchait plus, elle flottait au-dessus du plancher, gonflée de fierté. Elle avait transgressé les règles, elle s'en était merveilleusement tirée et c'était bien amusant. Maintenant, elle bouillonnait du désir de toucher ses affaires « d'avant ». D'avant l'enfermement. Elle avait donc bien eu une autre vie avant. Et l'idée, c'était d'en avoir encore une, aussi, après.

Son premier élan l'aurait conduite au parc pour examiner son butin au calme mais, à l'heure du déjeuner, le hall était fermé à clé. Elle emprunta l'escalier de secours pour monter jusqu'au troisième étage où se trouvait sa chambre. Ce n'était pas le lieu tranquille qui convenait pour se plonger dans une inspection sans risquer d'être dérangée mais chaque étage accueillait un bloc de sanitaires communs. Huit W-C et deux douches. Camille se réfugia dans l'une des deux.

Des cloisons en stratifié divisaient la cabine de douche. L'espace où les usagers se lavaient était précédé d'une petite pièce pour se déshabiller. Deux patères et une étagère en plastique écru permettaient de maintenir au sec vêtements, téléphone et contenu des poches. Camille ne pouvait y entrer sans repenser au camping de ses seize ans. Une fois le loquet de la porte refermé derrière elle, elle sortit son sac à main de sous son pull et le déposa sur la tablette en plastique. Puis elle entreprit de le vider méthodiquement.

Une clé de voiture. Des clés d'appartement. Un rouge à lèvres rouge sang. Une carte d'identité. Un permis de conduire. Une carte Vitale. Une carte de crédit. Un porte-monnaie lourd d'une multitude de piécettes. Des tickets de transports en commun. Un téléphone portable. Un câble de recharge de téléphone. Un exemplaire corné de *Si je n'existe pas*. Un stylo-bille quatre couleurs. Un carton sur lequel était griffonné un nom « Ben Bey, photographe » suivi d'un numéro de téléphone. Un paquet de mouchoirs en papier. Un gloss pour les lèvres. Un petit flacon en verre dont l'étiquette annonçait « *Rescue, à utiliser en cas d'urgence, dans toutes les situations stressantes ou angoissantes* ». La posologie indiquait : quatre gouttes à déposer sur la langue en cas de trouble émotionnel. Camille en vida une vingtaine avant de se raisonner et de revisser le compte-gouttes sur le goulot. Elle glissa le flacon dans une poche, le téléphone et son câble dans l'autre, accrocha le stylo au revers de son col, saisit le roman d'une main et remit tout le reste dans le sac. Dans un film, elle avait vu comment le héros planquait des objets dans un réservoir de W-C ancien. C'était le même modèle que ceux du bloc sanitaire. Camille savait comment s'y prendre pour dissimuler son sac. Les deux pieds bien calés de part et d'autre de la cuvette des W-C, elle tira la chaînette qui déclenchait la chasse d'eau. Le réservoir se déversa instantanément dans les toilettes. Un simple nœud autour de la chaînette suffit pour empêcher l'eau de le remplir de nouveau. Elle n'eut qu'à repousser le couvercle en céramique pour déposer son sac à l'abri des regards, dans la cavité.

Cinq minutes plus tard, elle était de retour dans sa chambre, sans que personne eût remarqué son escapade. Le repas au réfectoire se terminerait dans un quart d'heure. Juste le temps de recharger au minimum son téléphone puis ce serait l'heure de la promenade digestive. La jeune fille pourrait alors se rendre dans le parc sans attirer la curiosité.

Son arbre préféré était un majestueux tilleul. Il était élagué de sorte que les branches créaient un espace dégagé entre le tronc et la ramure des

premières branches basses. C'était un refuge, à l'abri des regards, à l'écart des allées et venues des patients arpentant les chemins à petits pas fatigués. Camille écarta le rideau de feuilles pour s'introduire dans sa cachette. Elle s'appuya le dos au tronc avant de sortir le téléphone de sa poche. La batterie ne tiendrait pas longtemps, elle indiquait douze pour cent de charge. Le numéro de Lucie était en mémoire. Cinq secondes plus tard, la sonnerie retentissait. Une fois, deux fois.

— Réponds mais réponds, supplia Camille à voix basse.

À la cinquième sonnerie, la voix de Lucie s'éleva.

— Coucou toi ! Ça fait un bail dis donc. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Lucie ! C'est moi ! Camille !

Le rire de Lucie la coupa brutalement. L'annonce signalait que le répondeur était prêt à prendre un message. Si l'interlocuteur obtempérait, Lucie promettait de rappeler. Puis le bip résonna et Camille paniqua. Que dire à Lucie ? Qu'en allant voir Christofer elle s'était fait enfermer à sa place ? Qu'il lui rendait visite en esprit ? Qu'Hakim lui avait donné rendez-vous mais qu'elle ne savait pas comment le joindre ?

Aucune de ces explications ne convenait. Avant qu'elle raccroche, une phrase lui vint aux lèvres.

— Salut Lucie, c'est Camille. Tu peux me rappeler rapidement s'il te plaît ? C'est important. Merci.

Elle raccrocha et ne put retenir ses larmes. Le dehors existait bien. Ce n'était pas une invention de son cerveau malade. Elle venait d'y glisser une oreille.

« Je veux sortir d'ici. Je n'ai rien à faire dans un asile » – « C'est pas gagné », répondit l'autre voix. « Quoi ? Mais d'habitude tu m'encourages ! » – « Excuse-moi d'être réaliste » – « Gnagnagna réaliste. Pessimiste, oui ! ».

Occupée à protester, Camille en oubliait de pleurer. « OK, on parie. Si on sort du sanatorium, tu gagnes, je t'offre une bière, si on reste là, tu perds,

tu m'offres des pantoufles » – « Vendu ».

Comment en était-elle arrivée à accepter son sort sans se révolter jusqu'à présent ? Cette question la mettait de mauvaise humeur. Était-elle si faible qu'elle ne puisse faire valoir son point de vue auprès des médecins ? Était-elle si fragile qu'elle ne puisse envisager de s'enfuir ? Avait-elle aussi peu confiance en elle qu'elle prenne pour la réalité le point de vue des soignants ? Ses affaires personnelles le prouvaient. Elle était arrivée ici librement, pour rendre visite à l'écrivain du roman qu'elle trimballait dans son sac à main. Ce n'était pas si délirant ! Pourquoi n'avait-elle pas su convaincre sa psy qu'elle se trompait en la gardant comme patiente ?

Un passage à vide lui traversa le cerveau. Camille appelait ces absences les traversées de banquise. Dans ces moments de confusion, ses idées ne s'organisaient plus entre elles. Elles flottaient sur l'océan blanc de ses pensées, comme de minuscules icebergs détachés de la banquise, sans établir aucun lien, une panne totale de connexion neuronale. Sous les minuscules icebergs se cachaient des problématiques complexes, difficiles à résoudre, gourmandes en temps de réflexion et en énergie de concentration. Camille préférait laisser flotter les glaçons.

Quelques minutes plus tard, réfugiée sous ses draps, elle s'abandonna à son activité favorite. Quel régal de passer l'après-midi au lit à bouquiner sans parler à quiconque. Christofer ne s'était pas manifesté et la jeune fille s'en félicitait. Elle allait le rejoindre autrement, par la lecture des mots nés sous ses doigts. Elle avait pourtant déjà lu *Si je n'existe pas* en entier il y a peu mais c'était avant. Avant son internement. Avant sa relation amoureuse avec Christofer. Le mystérieux roman prenait une tout autre dimension maintenant. Elle le relisait, avide d'y trouver des explications à ce qui lui était arrivé depuis. Certains passages la renvoyaient à son journal intime qu'elle avait ressorti de sous l'oreiller et qu'elle feuilletait fébrilement pour y retrouver des concordances.

Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.

Les vers de Racine étaient tracés à la main dans son journal et également typographiés dans le roman.

Depuis qu'elle avait entamé l'écriture de son journal intime, Alice tentait de se consoler en y consignait ses humeurs. Sa relation avec Alex s'essouffait, sans raison évidente, juste un constat. Ils se voyaient moins et cette distance attisait le désir d'Alice.

« Mes pensées sont tellement fortes qu'elles remplacent presque sa présence. L'instant d'après je me dis qu'il ne reviendra jamais. C'est fini. C'était un rêve. J'ai tout inventé. »

Camille suspendit un instant sa lecture, le temps de comprendre que ces deux dernières phrases lui parlaient d'Hakim, de la peur de l'avoir rêvé. Elle reprit.

« Ou pire. Il ne veut plus de moi. Je ne l'intéresse plus. Il ne me désire plus. La dernière fois était la dernière de toutes. Jamais plus je ne le toucherai. D'y penser, la douleur est tellement forte, je voudrais débrancher mon cerveau, vider ma tête, juste attendre, vide et disponible.

Je passe une journée comme anesthésiée. Mon corps est absent, mes sens sont filtrés par le coton dans lequel je me suis réfugiée. Même pas la force d'être triste. »

Camille s'interrompit de nouveau. J'ai pensé à Hakim. Si j'avais lu ce passage deux jours plus tôt, il m'aurait parlé de Christofer, songea-t-elle déconcertée avant de continuer.

« Il est venu ! Comme une première fois, étourdissante, éblouissante, le temps est plein et immobile. Quand la nuit tombe, il repart. Je ne suis pas triste, au contraire. J'ai toute la nuit pour me rejouer le film de notre journée. J'aime qu'il s'éloigne après nos étreintes enflammées. Je goûte mieux les instants partagés. Pas d'indigestion, juste assez pour nourrir ma faim de le retrouver. »

Camille repensait au baiser sur ses lèvres. Les bras d'Hakim autour d'elle. Si c'était un rêve, il était bien plus tangible que la réalité.

« Il est venu. Si brièvement. Il a soulevé ma jupe à peine arrivé. Il m'a prise rapidement, moi assise sur le rebord de la table, lui le pantalon baissé sur ses chevilles. C'était brut, animal et très bref. J'en voulais encore mais c'était fini. Il n'a pas embrassé mes lèvres, juste mon épaule, mon cou. Il n'a presque rien dit. « Je n'ai pas le temps aujourd'hui. » Il est reparti. Si peu de temps. Pas assez pour apaiser mon désir. Et ma tendresse. Et mes mots. Tout ça ravalé. Je me sens si seule et perdue. Je suis vraiment très mal. Je n'ai pas la force de pleurer. Je me caresse. Je jouis. Ça libère mes larmes. »

Compatissante, Camille rejoignit Alice dans ses pleurs. Elle revoyait avec amertume le film de ses extases fantômes, à l'écoute des caresses dictées par Christofer.

« Les vers de Racine me hantaient depuis plusieurs jours. Ça devait finir. Je devais mettre fin à cette intensité permanente. Les moments de bonheur n'effaçaient plus la souffrance. Mais je me savais trop faible pour trancher. M'éteindre peu à peu, c'était la seule libération possible. »

Non. Il existait une autre libération. Elle s'imposait comme une évidence : « Je dois sortir d'ici. Je me suis assez morfondue. Ma vie est

ailleurs. Je m'étais assoupie. Je vais me réveiller. Le rêve, c'est ici », s'encourageait Camille.

« Le rêve c'est ici. »

... confirmait le journal d'Alice.

OceanofPDF.com

Comme un poisson dans l'eau

Ce poisson-là ne tournait pas en rond, l'aquarium ne s'y prêtait pas, mais il trompait son ennui en effectuant d'incessants allers-retours dans son bassin rectangulaire. Il ne prenait même pas plaisir à slalomer entre les plantes aquatiques qui ondulaient nonchalamment, bercées par le mouvement de l'eau. Il se contentait d'éviter la zone qui abritait la pompe, cachée dans une amphore en plastique. Camille se sentait en affinité avec ses va-et-vient absurdes, y compris la zone qu'il évitait qui lui rappelait certains sujets qu'elle écartait soigneusement de ses pensées. La pompe recrachait des bulles d'air et créait des remous. C'était sûrement trop d'agitation pour l'humeur mélancolique qui régnait en son triste royaume de poisson, se disait-elle en scrutant ses déplacements.

Une soignante avait un jour affirmé à Camille que les aquariums étaient connus pour leurs effets apaisants. C'était la raison qui expliquait la présence de ce modèle géant à l'entrée du réfectoire du sanatorium. Mais la louable intention se soldait par un fiasco absolu. L'ambiance du lieu tenait davantage de l'antichambre de la morgue que du salon de thé zen. Les néons à la lumière flageolante, alignés au plafond, projetaient merveilleusement leur lumière blafarde sur le carrelage blanc et gris du sol.

La mélodie poignante des *Gymnopédies* chantonnait dans l'esprit de Camille dès qu'elle entra dans le réfectoire. Les sons stridents des chaises aux pieds métalliques, traînées au sol quand un patient se mettait à table, faisaient grincer les mâchoires « du bout des dents du fond », comme aimait à l'écrire Satie sur ses partitions.

La plupart du temps, elle évitait de s'y rendre mais maintenant, les choses étaient différentes, car elle ne se considérait déjà plus comme une occupante des lieux. Ce matin, elle était venue en touriste. Elle voulait observer ce lieu hors du monde, ces personnes si particulières, habitants comme elle d'une autre réalité, déconnectés du quotidien du reste de l'humanité. Elle voulait fixer l'image de cette communauté dans son esprit parce que, bientôt, elle n'en ferait plus partie. Elle se demandait même comment elle avait pu accepter l'idée d'y appartenir. Un bol en pyrex translucide orangé l'attendait sur la table en formica jaune du réfectoire où elle s'installa. Le thermos d'eau chaude trônait à côté d'une boîte en bois qui contenait des sachets de thé et d'infusions. Elle se servit un thé vert, beurra une tartine et, comme une vacancière à la terrasse d'un bar de La Croisette, elle dégusta son petit déjeuner en contemplant les lieux.

Madeleine, la doyenne des patients, une femme menue au sourire paisible, arpentait tristement la salle dans ses pantoufles usées. Ses bras entortillés dans des fils en laine s'agitaient en rythme, comme si elle tentait d'enrouler le fil en écheveau entre ses poignets. Julio, ancien chauffeur de bus, était déjà au travail, deux tables plus loin. Il démontait soigneusement des pinces à linge pour récupérer le ressort métallique qu'il déposait dans un panier. Il triait ensuite les montants en plastique d'un côté, ceux en bois de l'autre. M. Dimitri attendrissait Camille. C'était, paraît-il, un ancien professeur de philosophie. À moins que la légende ne soit née de son allure distinguée et affable et de son physique longiligne. L'imaginaire collectif ne conçoit pas un philosophe bedonnant, allez savoir pourquoi. À la dernière table, tout au fond de la longue pièce glaciale, trois hommes jouaient aux

cartes. N'eût été le décor, on aurait pu les confondre avec des joueurs de belote dans un vieux bar PMU d'un village reculé. Ces visages, ces corps, ces vies fracassées par la maladie ou un coup dur de la vie. Pourquoi certains s'en sortaient alors que d'autres sombraient ? Ceux qui peuplaient le sanatorium, qu'avaient-ils de moins que les autres ? Moins de résistance, moins de socle, moins de liens intimes, moins de jours heureux ?

Mon père est mort en mer.

Ma mère noie son humeur amère dans des amours éphémères.

Elle plonge, toujours plus bas,

Cherchant au fond à rejoindre celui par qui coulaient

Les jours heureux.

Camille avait-elle écrit ces mots dans son journal intime ? Ou étaient-ce ceux de Christopher ? Les avait-elle captés par ce lien si étrange qui la liait à l'écrivain ? Elle ne se sentait plus d'humeur pour les poèmes romantico-dépressifs. Depuis la veille, le printemps pulsait dans ses veines.

Bien décidée à ne plus jamais remettre les pieds de sa vie dans ce réfectoire, elle fit crisser une dernière fois sa chaise sur le carrelage. En quittant la pièce, Camille balança son sachet de thé usagé dans l'aquarium.

— Adieu poiscaille.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? l'avait accueillie Lucie dans son bureau.

— Comme un poisson dans l'eau, avait déclaré Camille avec une pointe d'ironie dans la voix.

— Ah, et qu'est-ce qui nous vaut cette bonne humeur ?

— Je sortirai bientôt d'ici. Je vais beaucoup mieux et je m'ennuie. J'en ai assez de cet endroit. Je voudrais sortir, retourner à la vie qui m'attend dehors.

— Eh bien, vous voilà décidée. Quelle énergie d'affirmation !

— Qui décide de me retenir ici ? Je suis adulte. Je peux choisir de résider dans une maison de repos ou d'en partir. Pourquoi je devrais rester ?

— Que feriez-vous en sortant ? pointa Lucie.

— Je rencontrerais des gens, des amis... qui me manquent.

— La solitude vous pèse ?

— Maintenant, oui.

— Pas avant ?

— Non, pas avant, ou pas comme ça. C'est différent.

— Vous pourriez m'expliquer cette différence ?

— Je ne sais pas. Disons qu'avant je ne pouvais être moi-même que seule. La présence de quelqu'un me renfermait. Ce corps en face du mien, il prenait trop de place. Il était comme menaçant. Pas violent, mais invasif. Je devais me fermer pour ne pas laisser pénétrer cette autre personnalité en moi, pour qu'elle ne me contamine pas, pour qu'elle ne m'avilisse pas.

— Qui est cet autre, cet autre avilissant ?

— Pas quelqu'un en particulier. Les autres, en général.

— Oui mais vous dites « un autre avilissant ». Tout le monde est avilissant ou est-ce que vous avez une image particulière qui vous vient en utilisant ce terme ?

— Je n'ai plus peur des autres maintenant, coupa fermement Camille. Avant, j'avais peur de passer pour bizarre si je parlais de ce qui me passait par la tête. Maintenant, je n'ai plus peur. Et je sais dire que je veux sortir d'ici et que vous ne pouvez pas m'en empêcher si je le veux.

La jeune fille s'était levée, emportée par son printemps impérieux. Lucie ne laissa paraître aucun étonnement.

— Bien sûr. Si vous souhaitez partir, on peut faire une demande officielle en ce sens. L'équipe étudiera votre demande et émettra un avis. Pour sortir, il faudra aussi que quelqu'un vienne vous chercher ici, un ami ou quelqu'un de votre famille. C'est la procédure. Il faut un proche

accompagnant. Vous me donnerez les coordonnées de la personne, le moment venu.

Camille accusa le coup. Un proche ? Pas sûr qu'elle ait ça à sa disposition.

— Je vais y réfléchir. Je vous dirai.

L'image qui lui vint en tête fut celle du poisson, accidentellement coincé dans l'amphore en plastique, mitraillé par les bulles d'air de la pompe. Et en plus, un abruti lui avait jeté son sachet de thé sous le nez.

OceanofPDF.com

AU COMMENCEMENT

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le syndrome de l'iceberg

Sa voix trahit une joyeuse surprise.

— Tu as rapporté le roman ?

Christofer s'était invité dans la chambre de Camille sans prévenir. *Si je n'existe pas* était posé sur l'oreiller, à côté de la jeune fille. Assise sur le lit, le dos au mur, elle laissait courir son regard et ses pensées sur le parc, par la fenêtre fermée. Elle ne sursauta même pas devant l'apparition.

— Je l'ai retrouvé.

Elle culpabilisait de ne pas l'accueillir avec le plaisir qu'elle manifestait encore quelques jours auparavant mais elle était trop honnête pour se mentir et trop sincère pour feindre un sentiment qui ne l'habitait plus.

Christofer s'assit au pied du lit. Il ne comprenait pas ce qui provoquait l'attitude de Camille mais il décryptait très bien ses sentiments. Un romancier écrit suffisamment de scènes de rupture pour les repérer quand elles adviennent pour de bon.

— J'ai aimé ces moments, autrefois, où tu me faisais la lecture.

Il parlait sans la regarder. Une émotion nostalgique flottait entre eux, tout aussi intangible que l'était le corps de l'un pour l'autre.

— Mais je les appréhendais aussi, reprit-il. Quand tu lisais, ta voix ravivait ma vie passée, elle me tirait de mon néant pour m’approcher de toi. Le récit qui sortait de tes lèvres me semblait familier mais aussi, bizarrement, il paraissait étranger. Il m’évoquait d’autres images, de nouvelles sensations, d’autres réflexions, comme si je n’étais plus l’auteur de ces mots, comme s’ils avaient pris leur indépendance depuis qu’ils ont été publiés. Ou peut-être était-ce de les entendre par ta voix.

Il se tut. Elle n’était pas d’humeur à répondre. Un silence s’installa, qu’il finit par rompre.

— Tu voudrais bien lire encore pour moi ? Juste aujourd’hui. J’aimerais entendre un passage particulier. Il nous serait utile, je pense, dans notre situation.

Comme pour encourager Camille, Christofer tendit la main vers l’oreiller en direction du livre. La couverture lisse et brillante du roman caressa ses doigts. Il eut un sursaut, entre peur et surprise. Sa main se referma sur le livre qu’il brandit.

— Camille ! Regarde ! Je l’ai !

Elle tourna le regard vers lui sans comprendre puis elle réalisa et s’écria, stupéfaite :

— Tu le touches ! Tu le tiens ! C’est incroyable !

Sa main se posa sur celle de Christofer. Elle traversa la chair fantomatique et fut stoppée par le livre. Elle le saisit, l’attira à elle. Christofer résista. La force de traction s’exerçait des deux côtés. Ils furent pris d’un rire jouissif et enfantin, tel celui d’un bébé qui découvre la gravité en laissant inlassablement tomber les objets qu’il saisit. L’intersection de leurs univers se concrétisait par le roman, matériel simultanément dans le monde de Camille et dans celui de son amant. Ce constat surprenant et joyeux leva la gêne qui s’était installée.

— Ce n’est pas si surprenant. C’est ton roman qui nous a rapprochés. Il est notre trait d’union, décrypta Camille.

— Notre curieuse histoire... Je sais déjà comment elle se termine. Tu as lu la fin du livre ?

— Bien sûr.

— Alors tu sais, toi aussi, ce qui attend Alice.

Camille prit son courage à deux mains avant de déclarer :

— Je ne veux pas finir comme elle. Je ne veux pas finir ma vie dans cet endroit, coupée du monde, recluse.

Christofer parut surpris.

— Je ne suis pas sûr de comprendre. À la fin du roman, Alice se sépare de son amant fantôme.

— Pas du tout ! Après leur rencontre, ils tombent fous amoureux et se rejoignent dans l'entre-deux-mondes. Comme nous.

— Oui. Mais après ?

— Il n'y a pas d'après. Ça se termine comme ça. Ils s'aiment pour le restant de leurs jours. Ils vivent à jamais dans les limbes.

— Mais pas du tout !

— Bien sûr que si ! Je t'assure, ça se termine comme ça !

— C'est moi qui ai écrit ce livre. Je suis bien placé pour savoir comment il se termine, non ?

Il s'était échauffé en parlant. Il en fut lui-même étonné. Avec le temps, ses émotions étaient devenues aussi chétives que sa consistance de spectre. La fougue avec laquelle il venait de s'exprimer lui rappelait ses enthousiasmes d'antan, du temps d'avant son internement. Camille souriait tranquillement. La vérité s'imposait dans son incontournable évidence.

— J'ai bien réfléchi à ce roman, à ses bizarreries. J'en arrive à la conclusion qu'il est doté d'une vie propre. C'est impensable, mais pourtant c'est ainsi, insista Camille. Chaque exemplaire est différent. J'ai cru que c'était une erreur d'impression mais en fait, ce n'est pas ça. Tes phrases sont autonomes. Elles sont vivantes. Elles voyagent entre les pages. Elles changent le sens, elles changent les détails, elles changent les personnages,

elles changent même la fin ! Elles écrivent leur propre histoire. Tes romans sont plus vivants que nous.

Le silence qui suivit tint lieu de confirmation. Tous deux reconnaissaient la justesse de ce constat : *Si je n'existe pas* était devenu un roman autonome, qui dépassait l'intention de son auteur, qui s'en affranchissait. Difficile à admettre mais, après tout, pas plus incroyable que leur rencontre dans un sanatorium. Pourquoi pas ?

— Je voulais que tu me lises un passage vers la fin justement. Tu veux bien ? demanda Christofer d'une voix ténue de fantôme.

Le temps de trouver le chapitre qu'il cherchait, il tendit *Si je n'existe pas* à Camille.

— Pourvu qu'il n'ait pas trop changé, s'amusa-t-il.

Camille reprit sa place habituelle de lectrice, dans le fauteuil, face au lit, sa place d'avant, quand elle n'était pas encore l'occupante de la chambre mais une simple visiteuse. Elle s'éclaircit la voix et, après une longue inspiration, se lança.

Alice est une emmerdeuse de première. Comment un auteur peut-il se débrouiller avec un personnage au caractère aussi inconséquent ? Une jeune femme un peu godiche qui s'amourache d'un coureur, passe encore. Mais se consoler de cette liaison charnelle dans les bras inconsistants d'un ectoplasme, voilà qui me laisse pantois. Comment, me direz-vous, cher lecteur, comment puis-je me permettre de juger si sévèrement mes personnages puisque c'est moi qui leur donne matière à exister ? Eh bien non, ce serait trop simple. J'ai beau préparer en amont une caractérisation, des motivations, une trajectoire, des événements qui filent tout droit vers le but du récit, rien ne se passe jamais comme prévu. À peine débarquée dans la scène, Alice n'en a fait qu'à sa tête. Elle s'est jetée au cou du premier rugbyman venu et ensuite, à moi de me dépatouiller avec cette alliance de la colombe et du chaud lapin. Alex en a assez d'Alice. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'en sais moi ? Pourquoi son désir s'est-il émoussé ?

Pourquoi ses sentiments naissants ont été balayés ? Pourquoi a-t-il planté là la pauvrete sans un mot d'explication ?

Si j'avais prévu leur rencontre, j'aurais travaillé sur le passé de l'amant, sa psychologie, les éléments fondateurs de sa conduite, de son éthique, son rapport aux femmes, à sa mère, j'aurais prévu que la morale transmise par sa famille lui interdirait de tomber amoureux d'une fille qui s'est jetée à son cou. Que sais-je encore... Ce travail invisible d'avant l'écriture qui donne relief et consistance une fois qu'on passe à la rédaction. Même si le récit ne dévoile que la partie émergée de l'iceberg, la masse sous-marine assure l'équilibre du personnage, son réalisme.

Mais maintenant qu'Alex s'est invité à l'improviste dans la vie d'Alice, je n'ai plus le temps de lui inventer une personnalité consistante. Tant pis pour lui. Je ne lui trouverai aucune excuse, je n'instillerai aucune justification à son comportement infâme. Il héritera du rôle du salopard.

Et le fantôme, parlons-en du fantôme. Lui aussi est une belle ordure. Comment peut-on prétendre aimer une femme et la garder pour soi, la couper du monde ? l'empêcher d'expérimenter la matière, la réalité du monde d'ici-bas ? Vivre sans la présence des corps, est-ce vraiment vivre ? N'est-ce pas plutôt une mort avant l'heure ?

Entre un salopard et une ordure, le cœur d'Alice balance.

Eh bien, à moi de choisir pour elle. Je ne vais pas la laisser gâcher sa vie avec des choix aussi néfastes l'un que l'autre. Alice, tu sais quoi ? tu vas apprendre à t'aimer. Allez, assez divagué. Aime-toi, j'ai dit. J'ai un roman à terminer, moi. Au boulot. *Hop, hop.*

Ce matin-là, Alice s'éveilla avec une sensation pénible, un étourdissement, comme une gueule de bois mais sans une goutte d'alcool la veille pour la justifier. À peine le pied posé hors du lit, elle peina à tenir son équilibre. Elle se sentait penchée et pourtant son corps ne l'était pas. Les premiers pas

furent difficiles. Elle se déportait vers la droite au lieu de marcher droit. Elle se cogna dans la table de nuit puis, en voulant sortir de sa chambre, dans le chambranle de la porte, puis enfin son cerveau ajusta les informations de ses sens et rectifia la trajectoire en intégrant les erreurs. Ses pieds avançaient maintenant l'un devant l'autre et la conduisirent à la cuisine. Mais maintenant, c'était au tour de ses mains. Elle tentait d'attraper la bouilloire et sa main ratait la poignée de dix centimètres. Alice se força à rectifier la position et parvint à saisir l'anse de plastique. Même problème pour enlever le couvercle puis pour tourner le robinet et viser l'ouverture de la bouilloire pour la remplir d'eau. À chaque geste, les mains se trompaient de dix centimètres. Épuisée par le recalcul permanent de chaque mouvement, la jeune fille se laissa tomber sur un tabouret, non sans s'assurer au préalable qu'il se trouverait bien sous ses fesses et pas dix centimètres plus loin. Ça doit être ça, marcher à côté de ses pompes, se dit-elle amusée plus qu'effrayée. Ou, devrais-je dire plutôt, s'asseoir à côté de ses fesses.

Elle pensait qu'un thé chaud la remettrait dans son axe. Le sifflement de la bouilloire la pressa de s'exécuter. Une pincée de feuilles de perlimpinpin dans la passoire à thé, trois quarts d'eau bouillante sans la renverser sur ses pieds, un quart d'eau à température ambiante pour ramener la température à quatre-vingt-cinq degrés, on laisse tremper en fermant les yeux, le temps de se rendormir un peu, de laisser le cerveau évacuer ses brumes. Alice se délecta de quelques gorgées. La chaleur coulait le long de l'œsophage. Elle irradiait dans son corps. L'ivresse s'élargissait en plénitude. Alice se sentait bien. Ce n'était pas si souvent. Elle aurait aimé le dire à quelqu'un mais elle n'avait personne à qui se confier, personne à part son journal.

« Je me sens tellement bien. Je n'ai tellement pas l'habitude. J'aimerais que mon corps enregistre cet état de présence pour que j'y revienne à la demande. Mais mon corps fait bien ce qu'il veut, sans me demander mon avis. Je pleure, je transpire, je désire, je ris, tout ça sans que je l'aie décidé.

Ça me tombe dessus comme je suis tombée dans les bras d'Alex, sans prévenir, sans résistance, sans hésitation. Une fille n'est pas censée se comporter ainsi. Est-ce qu'il m'a prise pour une chaudasse qui se jette dans le lit du premier venu ? Mais il n'était pas le premier venu, il était le premier, le premier qui m'ait mise en émoi par sa simple présence. Et maintenant, j'en suis droguée.

Je vois bien que je me fais du mal. Cette intensité me brûle mais qu'y puis-je ? Je n'aurais pas dû m'approcher de la flamme, maintenant c'est trop tard, je me consume et je n'y peux rien.

J'ai relu cette phrase notée chez le médecin. Dans la salle d'attente, un article de revue parlait de passion amoureuse. J'ai su en la lisant que c'était vrai, profondément vrai.

“La passion amoureuse est l'expression d'une confusion entre image de soi et image de l'autre. Je ne sais plus où tu commences, je ne sais plus où je finis.”

Je me suis demandé si j'étais accro à Alex parce que, dans son regard, je devenais une femme désirable aux yeux du monde entier. En m'ouvrant ses bras, il m'avait couronnée impératrice. Je m'étais grisée de cet amour de moi-même reflété dans ses yeux. L'image de soi dans l'autre. Quelle intensité. Et quelle descente quand le regard se détourne. Grâce à lui, j'avais réussi à m'aimer un peu. Sans lui, je basculais de nouveau dans l'insignifiance. »

Camille interrompit sa lecture. Sa gorge s'était serrée. « Grâce à lui, j'avais réussi à m'aimer un peu. » Tellement ça, tellement juste. Son attirance pour Christofer l'avait portée. Une énergie nouvelle l'avait traversée. Alice l'écrivait si bien.

— Ce n'est pas Alice qui l'écrit, c'est moi. C'est moi l'auteur, rappelle-toi.

Christofer se moquait gentiment. Il semblait lire dans ses pensées.

— Je l'ai écrit pour toi, pour que tu lises ces mots, pour que tu t'empares de ta vie, pour que tu apprennes à t'aimer un peu, mieux que ne pourrait le faire un ectoplasme. Pour que tu deviennes qui tu es et que tu reprennes ta route. Sans moi. TA route. C'est l'unique raison d'être de mon roman, je ne le comprends que maintenant.

Camille pleurait doucement en entendant ces mots prononcés par son fantôme amoureux. Une tristesse douce la prenait tout entière, mêlée d'un profond soulagement. Elle n'aurait pas à affronter une scène de rupture. Christofer la lui épargnait. Il mettait un point final à leur singulière relation sans lui en faire porter la responsabilité. C'était ainsi qu'il l'avait voulu avant même de la connaître. C'était ainsi qu'il l'avait écrit. Alice, ce personnage si proche d'elle, il avait choisi de lui montrer la voie de la liberté. Apprendre à s'aimer soi-même pour se détacher du besoin viscéral de l'autre. Alice avait suivi la plume de son auteur. Camille avait suivi Alice.

Elle était reconnaissante envers Christofer. Sa délicatesse la touchait. Il la poussait à prendre son envol, même si c'était au prix de son bonheur à lui.

— C'est un bel amour que nous avons vécu, s'émut Camille.

— Une vraie belle romance comme on n'en trouve que dans les livres, confirma Christofer, d'une voix éraillée par l'émotion. J'ai cessé d'écrire parce que mes livres étaient trop vains, je m'en voulais qu'ils soient aussi inutiles.

— C'est injuste de dire ça ! Ton roman m'a aidée, il m'a soutenue, il m'a sortie de mon néant. Ma vie était si terne avant notre rencontre.

— Je vais retourner à mes limbes mais je ne t'oublierai pas.

— Retourne à l'écriture plutôt ! Quel gâchis ton abandon ! Même si tes mots n'ont changé la vie que d'une lectrice, n'est-ce pas déjà inouï ? Oui, le monde peut se passer de toi mais est-ce une raison pour t'en retirer ? Ne prends-tu pas plaisir, au fond, à ta tristesse ? Qu'est-ce qui t'empêche d'essayer la joie ?

Elle parlait avec une telle conviction. Il ne put s'empêcher de sourire.

— Tout ce que tu me dis, tu me promets de le faire ? Tu me promets d'appliquer tes bons conseils à toi-même ? la questionna-t-il avec malice.

Camille se troubla. Elle dut faire un effort pour répondre.

— Je suppose que oui.

Soudain, il bondit vers elle pour s'emparer du livre qu'elle tenait encore entre ses mains ouvertes. Frénétiquement, Christofer arracha les dernières pages. Il les jeta dans la corbeille en métal et y mit le feu. Il déplaça les feuilles, l'une par-dessus l'autre, en les séparant pour s'assurer qu'aucune n'échapperait à l'autodafé. Les flammes se régalaient. Bientôt, les mots ne furent plus que cendres.

Camille n'avait pas bronché, glacée par le feu. Des secondes longues comme des semaines s'écoulèrent avant qu'elle ne réalise ce que lui tendait Christofer avec insistance : son journal intime.

— À toi de jouer.

Ce furent ses derniers mots. L'instant d'après, il s'était volatilisé dans une brume irisée. Camille s'obligea à sortir de sa torpeur. Elle devait se hâter de noter les dernières phrases d'Alice, celles qu'elle s'appêtait à lire avant que le chapitre ne parte en fumée. À moins que ce ne soient ses propres pensées générées par la lecture. Peu importait, les phrases étaient là, limpides dans son esprit.

On croit décider de notre vie, on croit décider du chemin à prendre, on pense se risquer à des choix fondateurs pour notre avenir mais, au fond,

nous faisons du slalom sur une piste toute tracée. On peut tomber en route ou battre le record de descente ou simplement se promener en profitant de la vue. On aura froid sous les arbres, on bronzerà sur les plages. Ceux à la peau pâle prendront des coups de soleil. Au final, on arrivera en bas de la piste, plus près des sapins ou plus près du bar de la station mais en bas. L'inconscient est comme une piste. Il nous dirige comme des marionnettes. L'inconscient ou le destin, je ne sais pas, mais une chose est sûre, nous ignorons la trajectoire du parcours, nous ne percevons que la partie émergée de l'iceberg.

OceanofPDF.com

Rouge comme une orange

— Je voudrais apprendre à skier. J’ai habité à la montagne toute mon enfance et je n’ai jamais chaussé une paire de skis. Quand je serai sortie d’ici, je partirai une semaine en vacances à la neige avec des amis, et nous apprendrons ensemble.

Elle mentait. Avec conviction mais elle mentait. Depuis toute jeune, elle détestait la neige, ce blanc immaculé trop vite changé en boue. Elle avait grandi avec les pieds froids à force de patauger dedans, gênée par des chaussures volumineuses censées tenir chaud, honteuse de la démarche pataude qu’elles lui conféraient. Alors partir en vacances dans une station de ski ? Quelle bonne blague. Mais Camille s’était persuadée que ça plairait à sa psy d’entendre ce discours. Dans son idée, les vacances au ski, c’était un signe de normalité, de bonne intégration sociale, et afficher son goût de la normalité devant sa psy, c’était se rapprocher un peu plus de la sortie. Sortir. C’était devenu une obsession.

— De toute façon, je n’aurais jamais dû me trouver ici, dans cette maison de santé, dans votre bureau. C’est une erreur, depuis le début. Je n’ai rien à

faire ici et je veux partir. Comment on fait ? Vous deviez en parler avec votre équipe. Ils ont dit quoi ? Quand est-ce que je sors ?

— Pourquoi n’avez-vous pas fait de ski enfant ? Vous n’aimiez pas ça ? Vous n’aviez pas l’occasion ? Votre mère ne vous l’a jamais proposé ? Avec l’école non plus ? Avec des amis ?

— Mais arrêtez de chercher des raisons à tout. Je n’aimais pas maintenant j’aime, voilà, c’est pourtant pas compliqué. Non ma mère n’y est pour rien, l’école non plus, je ne voulais pas c’est tout. Quand ils organisaient une sortie ski, j’en profitais pour rester chez moi à lire. Là au moins, j’étais tranquille, il n’y avait personne pour me poser une question à la con toutes les deux minutes. J’ai adoré le ski. Pour les autres. Mais maintenant j’ai assez lu, je veux bien essayer le ski à mon tour. Vous n’allez pas m’empêcher de résoudre un vieux trauma d’enfance non ?

— Alors c’était un trauma finalement ?

Sa voix semblait froide et détachée. C’est son boulot, elle est programmée pour être froide et détachée, se disait Camille.

— Ben non... c’était une blague. Mais blaguer avec sa psy, c’est pas gagné hein.

— Vous pensez que je vous empêche de retrouver une vie normale ?

— Ah voilà, vous commencez à comprendre ! Comment je dois vous le dire ? Je veux sortir d’ici.

— Est-ce que vous pouvez me parler de ça ?

Lucie se pencha pour mieux attraper un objet dans le tiroir de son bureau. Sur le plateau, elle ouvrit son carnet de notes, celui dans lequel elle inscrivait ses réflexions sur les séances avec Camille. Le dernier tiers du carnet était totalement carbonisé. Les pages, dévorées par les flammes, ne tenaient plus que fragilement, par la couture du feuillet. Le papier n’était plus que cendres. La psy observait sa patiente sans rien laisser paraître de son état émotionnel. Et pourtant, son sang bouillonnait. Quelqu’un avait effacé ses écrits, ses mots précieux, son jus de cerveau, ses réflexions, son

travail. Supprimés. Éradiqués. Disparus. Et le coupable se tenait devant elle, arborant un petit air innocent, feignant la surprise. Il fallait à Lucie l'expérience de ses nombreuses années de pratique pour ne pas laisser exploser sa colère.

— Que voulez-vous que je vous dise ? se défendit Camille. Vous croyez que j'y suis pour quelque chose ?

— Vous savez ce qu'est ce carnet ?

— C'est là que vous prenez vos notes pendant nos séances, c'est tout ce que j'en sais.

— Vous ne l'avez jamais lu ?

— Et comment j'aurais fait ? Il est dans votre bureau.

— On dirait que ça ne vous pose pas de problème, de fouiner dans les bureaux des autres, répliqua Lucie d'un ton bien moins neutre que ne l'exigeait la situation.

Son zen n'était pas si solide après tout.

— Vous m'accusez ? se récria Camille.

La culpabilité refoulée lui serrait la voix. Elle s'agita sur sa chaise jusqu'à ne plus y tenir.

— Pourquoi j'aurais fait ça ? Pourquoi je viendrais brûler vos petites affaires ? Vous croyez que ça change quelque chose à ce que je suis ? Vous pensez que vos mots sont magiques ? qu'ils ont le pouvoir de me modeler selon votre pensée ? Rien de ce que vous écrivez n'est juste. Vous ne comprenez rien à ce que je vis et vous faites semblant du contraire, avec votre air de fausse bienveillance.

Camille avait bondi de sa chaise et se tenait face à Lucie, de l'autre côté du bureau. La fureur montait en elle, comme libérée par la proximité des corps. Elle reprit, presque en criant.

— Je le sais bien, vous ne me laisserez jamais sortir. Vous avez besoin de vos patients pour exister. Si je suis guérie, vous perdez votre travail. Je le

sais que vous ne me laisserez pas, je ne sortirai jamais, pas tant que vous serez vivante !

Sa main se referma sur le joli presse-papiers en verre bleu translucide, en forme de globe terrestre, posé sur le bureau. Il était lourd, rond, agréable sous la main, et solide, et lourd, et agréable, si solide, si lourd, lourd, lourd...

Camille y mit toutes ses forces. Le globe s'envola et percuta de plein fouet le crâne de Lucie. Une tache rouge marqua l'endroit de l'impact. Lucie ne faisait plus sa maligne, maintenant qu'elle s'était écroulée sur son siège, les yeux béants. Camille voulait lui adresser son regard le plus méchant. Elle ramassa la boule et s'approcha du corps affalé. Le rouge avait commencé à glisser en une jolie rivière mais le flux s'était asséché. Le sang ne coulait pas assez. Quel dommage. Ce filet rouge devrait pouvoir atteindre le sol et peut-être même s'y répandre. Camille frappa au même endroit, avec encore plus de force, l'avantage d'être toute proche. Le corps de Lucie s'enfonça dans la chaise et le flot rouge se fit plus abondant. Mais les yeux grands ouverts fixaient Camille d'un air hébété. Elle ne voulait plus de ce regard accusateur, intrusif, faussement bienveillant. Elle l'avait assez vu. Assez. Elle saisit cette fois le globe des deux mains et, prenant son élan, les bras dressés au-dessus de sa tête, elle porta les coups de toutes ses forces, deux fois, trois fois, dix fois, jusqu'à ce que le crâne de sa psy ne soit plus que bouillie. Le globe poisseux se logea facilement dans ce qui était, encore quelques instants auparavant, la cavité orbitale de l'œil droit de Lucie la psy. « C'est drôle, elle n'a pas poussé un seul cri, même pas un petit gémissement » – « Aaah, comme je me sens mieux ! C'est bien comme fin pour une thérapie ».

Camille se détendit et essuya le sang qui avait giclé sur son visage. Maintenant, Lucie ne l'empêcherait plus de sortir.

La terre est rouge comme une orange, pensa-t-elle en contemplant le carnage, rassérénée. Les presque mots d'Éluard chantaient dans sa

mémoire, pas tout à fait en ordre mais tout à fait à son goût.

La terre est rouge comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Le temps n'est plus à chanter
À mon tour les baisers de s'entendre

OceanofPDF.com

Moins un, moins un, moins un, moins un, moins un

Perchée sur la pointe des pieds, en équilibre sur la cuvette des W-C, Camille repoussa le couvercle du réservoir d'eau fixé en hauteur, à l'ancienne. Elle parvint à attraper l'anse de son sac à main et l'extirpa du réservoir où elle l'avait dissimulé. Ses papiers s'y trouvaient toujours, ainsi que la clé de Titine. « Pourvu qu'elle soit toujours garée sur le parking » – « Et pourquoi n'y serait-elle plus ? Ne commence pas à me décourager » – « À en croire celle qui fut ta psy, cette voiture n'existe tout simplement pas » – « Et la clé ? elle n'existe pas non plus peut-être ? Je ne la tiens pas dans ma main ? » – « Ah, je dois dire que tu marques un point. Pourvu qu'elle redémarre alors » – « Merci de ton soutien. Ferme-la maintenant ».

Avant de quitter le bloc sanitaires, elle s'assura que les couloirs étaient vides pour se précipiter dans sa chambre. Elle glissa précipitamment quelques affaires dans son sac à main. Sa chemise bleu ciel était parsemée de fines taches marron. « Pas marron, rouge sang » – « Ah tiens, mon rouge à lèvres ». Une envie soudaine de peindre ses lèvres lui fit abandonner ses affaires sur le lit. Devant le miroir usé de la salle d'eau, elle dessina délicatement la forme de sa bouche couleur cerise. « Couleur sang » –

« Couleur cerise » – « Mais dépêche-toi donc. On dirait que tu traînes exprès pour qu'on te rattrape. Tu veux partir ou pas ? ». À cet instant, elle n'en était plus aussi sûre. Ses pensées tournaient, confuses, entre sang et cerise.

La sonnerie du téléphone interrompit sa séance de maquillage. Elle le dénicha sous l'oreiller. L'écran annonçait l'origine de l'appel : Georges Casquette.

— Bonjour Fleurette.

— Georges ? C'est bien vous ?

— Tu me demandes de te rappeler, je te rappelle mais ce n'est pas le bon moment pour faire la conversation.

— Mais Georges, j'ai...

— Plus tard, Fleurette, pas maintenant. Écoute-moi. Tu ne peux pas utiliser Titine. Elle est rentrée à la maison. Elle s'ennuyait toute seule sur le parking alors elle est rentrée. Elle est comme les chevaux, elle connaît le chemin de l'écurie.

— Elle est rentrée toute seule ?

— J'ai dit pas de conversation. Tu vois ce que c'est une carpe ? Eh bien tu l'imites. Ouvre tes oreilles et ferme ta bouche. Tu vas prendre un raccourci. Tu m'écoutes hein ?

— Oui.

— Donc un raccourci. Un petit chemin pour gagner du temps. Il est joli en plus. Un peu sombre mais joli. Et il sent bon. C'est un chemin intéressant. Tu m'en diras des nouvelles.

Camille se sentait plus perdue que jamais. Les voix dans sa tête, elle y était habituée depuis l'enfance, elles étaient familières, agaçantes ou joyeuses mais habituelles. Mais la voix de Georges, au téléphone... Était-il vraiment au téléphone ? Était-ce lui ou une autre voix intérieure, une troisième qui s'invitait dans la conversation ?

— Je le savais. Tu ne m'écoutes déjà plus, tu t'égares dans tes rêveries. Ce n'est pas pour ça que je t'ai embauchée. J'ai recruté une stagiaire, certes azimutée mais efficace, pas une godiche évaporée. Tu me fais perdre mon temps.

Camille prit peur.

— Non ! Ne raccrochez pas ! Je vous écoute ! Je suis là. Vraiment. J'écoute. Georges ! Promis !

Il laissa planer quelques secondes de suspense avant de reprendre.

— Bien. Je suppose que je vais faire l'effort de te croire. Alors écris ce que je vais te dire. Ne pose pas de questions. Tu écris. Après je raccroche et tu fais ce qui est écrit. Sans discuter. Compris ?

— Oui j'écris et je fais ce qui est écrit. Je prends un stylo, mon carnet. J'y suis, je vous écoute.

Sous la dictée du patriarche des archives, elle nota avec application les indications de Georges Casquette qui semblait connaître cette maison de repos mieux que l'architecte qui l'avait conçue. Le téléphone abrégua les explications par une brève tonalité qui annonça l'épuisement de la batterie. Georges n'eut que le temps de conclure.

— Pour la suite, débrouille-toi.

Et la communication s'interrompit.

Lèvres écarlates, sac à main à l'épaule, les anses coincées sous le bras, coiffée d'un chignon qui lui donnait un air de femme respectable, Camille s'engagea d'un pas naturel dans le couloir. Elle s'était préparée en moins d'une minute. Elle sentait l'urgence d'agir, pas vraiment pour une raison précise, car elle avait opportunément effacé de sa mémoire l'heure qui venait de s'écouler, mais elle savait avec certitude qu'elle devait se presser, c'était une question de survie. Pour donner un semblant de crédibilité à sa démarche, la jeune femme s'imaginait qu'elle quittait ces lieux après avoir rendu visite à une amie de longue date, la malade de la chambre 303. Elle

répétait en pensée les phrases courtoises qu'elles auraient pu échanger et les derniers mots choisis et emphatiques de la visiteuse avant son départ. « Très bien, on s'y croirait » – « Si je crois à mon histoire, je serai physiquement plus crédible. Les pensées se lisent sur les corps, tu ne crois pas ? » – « Je ne crois rien, je stresse trop, vas-y, avance ».

Elle s'appliqua à suivre à la lettre les instructions comme elle s'y était engagée auprès de son fantasque chef de service. Ses pas la conduisirent au bout d'un long corridor, jusqu'aux ascenseurs de service, séparés des ascenseurs qu'empruntaient les patients et leurs visiteurs par une double porte battante. La lumière clignotante du bouton d'appel lui indiqua l'arrivée imminente de la cabine. Les portes s'ouvrirent, ouf, personne à l'intérieur. Une fois les portes refermées, elle se sentit plus à l'abri. Des images confuses lui revenaient en mémoire, un globe bleu, un globe rouge, un œil rouge, un trou noir. Le carnet la ramena au présent. Georges avait dicté précisément :

— Appuie sur le moins un.

Elle s'exécuta. L'ascenseur obéit et la conduisit au premier sous-sol mais, une fois au premier sous-sol, ses portes ne s'ouvrirent pas. L'ascenseur était pourtant à l'arrêt mais rien ne se produisait. La lumière de la cabine se mit en veille. Le cœur de Camille battit plus vite. Où s'était-elle trompée ? Georges avait bien dit : « Appuie sur le moins un. » Elle avait suivi ses instructions et maintenant ? « Appuie sur le moins un. » C'est ce que répétait le carnet. Sous la dictée, elle avait noté la même phrase cinq fois, comme si la voix de Georges restituait les paroles d'un vieux vinyle rayé. Mais au moins un, il ne se passait rien. Alors quoi ? « Appuie sur le moins un. » Georges avait dit de suivre ses instructions à la lettre. Peut-être qu'en appuyant de nouveau sur le bouton de l'ascenseur la porte finirait par s'ouvrir ? Elle appuya une fois de plus. Rien. Deux fois. Rien. Trois fois. Ah ! dans un sursaut, la cabine s'était enfoncée un peu plus. Encore une fois et on arriverait à cinq. Et s'il ne se passait rien ? La seule façon de savoir la

suite : pousser une dernière fois ce foutu bouton. Son doigt effleura la touche, elle prit une profonde inspiration, ferma les yeux et appuya de toute son âme. L'ascenseur fut pris d'un hoquet et descendit soudainement comme si le câble qui le retenait venait de lâcher. Camille s'enfonça dans les profondeurs de la terre sans rien pour freiner sa chute. Son cœur battait dans ses tempes. Sa respiration s'était bloquée. Elle ne pouvait pas crier, sa peur étouffait les sons dans sa gorge. « Ce sera donc ça, ton tombeau ? Un amas de ferraille ? Ta chair transpercée par l'acier ? » La chute durait, durait, durait, comme suspendue dans une faille du temps. Et enfin, dans un sifflement doux, soutenue par un ralentissement amorti, la cabine se posa au sol. Presque aussitôt, les portes s'ouvrirent. Camille se précipita à l'extérieur. Elle soupira d'aise en entendant les portes se refermer dans son dos. Où se trouvait-elle ? Mystère, mais au moins, le sol sous ses pieds ne s'ouvrait pas sur un gouffre sans fond. L'endroit aurait pu être un parking, mais en guise de béton, le sol, les murs et le plafond présentaient un aspect de velours d'un magnifique noir bleuté. Le lieu baignait dans une atmosphère ouatée qui contrastait avec le vide immense, car oui, l'espace s'ouvrait grand devant Camille, à peine si elle pouvait distinguer les murs qui délimitaient la pièce. Une lumière tamisée amplifiait l'impression de douceur infinie qui régnait en cet improbable sous-sol, mais d'où provenait cette lumière ? Impossible de le déterminer. Elle semblait émaner du plafond, imprécise et présente, comme la lumière du crépuscule. Quel endroit apaisant. L'idée de s'allonger là et d'y terminer ses jours lui passa par la tête mais Georges avait d'autres projets. Appliquée, elle saisit son carnet et lut la suite des consignes : droit devant en comptant jusqu'à mille. Elle avança, pas à pas, attentive à ne pas peser sur le sol pour qu'aucun son ne troublât la profonde quiétude qui l'enveloppait. Pour ne pas perdre le compte, elle calculait sur ses doigts. Dix pas, un doigt levé. Cinquante pas pour une main. Les deux mains pour cent pas. À cent, un trait sur le carnet. À dix traits, elle serait arrivée. Elle marchait d'une allure presque naturelle,

habituee à la légèreté de sa marche, grisée par une sorte de béatitude où se mêlaient lassitude et abandon. Un pas de plus et sa paix intérieure se volatilisa instantanément, comme dans un claquement de doigts. Elle mit quelques secondes à réaliser que son cœur se serrait de nouveau, que sa respiration n'était plus aussi ample. Pourquoi ? Elle s'arrêta pour mieux se concentrer sur la question.

L'odeur la saisit sans prévenir. Rien à voir avec des effluves d'humidité comme on aurait pu s'y attendre dans un sous-sol désert, non, la senteur qui l'assaillait soudain était celle tant aimée de ses amis les vieux livres. Les mots écrits un jour dans son carnet lui revinrent en mémoire.

Qu'à ma dernière inspiration s'offre à mes narines
le parfum aigre et vanillé des pages jaunies d'un vieux livre.

Était-ce son imagination ou la lumière avait-elle baissé ? Il faisait bien sombre maintenant. Presque noir. Elle distinguait à peine les traits de son carnet. Neuf traits, plus que cent pas puis elle trouverait une porte, Georges lui demandait de la pousser de tout son poids. Elle reprit sa marche et son décompte mais la magie s'était envolée pour céder la place à l'angoisse. Elle se retint de courir et se contenta d'accélérer le pas. Ses doigts levés tremblaient, sa main tremblait aussi. Tout son corps tremblait et son cerveau s'agitait comme de la *jelly* dans un pot de confiture.

« À ma dernière inspiration ? Et si c'était maintenant ? » Dans sa poitrine, les battements avaient accéléré. « Compte tes pas, oublie le reste » –
« Soixante-douze, soixante-treize ». La peur s'insinuait dans ses veines suivant le rythme cardiaque. Elle irradiait du centre vers ses extrémités. Dans le noir profond du sous-sol, ses pas ralentirent. Était-ce l'écho ou le son d'autres pas qui s'approchaient dans la pénombre ? « Quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux. » Camille s'arrêta pour écouter les pas. L'écho s'était tu,

lui aussi, mais avec quelques pas de décalage. Ce n'était pas un écho. Il y avait vraiment quelqu'un, là dans le noir, et ce quelqu'un ne voulait pas être repéré. Il s'arrêtait quand Camille s'immobilisait. « Tu es stupide. Arrête ton film, tu veux ? Avance ! » La porte n'était plus bien loin, en avançant vite, elle pourrait semer son poursuivant. « Quatre-vingt-trois, quatre, cinq, dix, douze, mille ! »

Sous ses mains, un froid glacial, la barre d'une porte métallique. Comme prévu, elle était lourde, si lourde. « Vas-y mais force donc, de tout ton poids, a dit Georges. »

Dans un accès de peur et de rage, Camille se jeta violemment contre le métal qui céda sous l'assaut.

— Aaaaaaah !

Emportée par l'élan, elle fusa dans l'ouverture, surgit dans une pièce et heurta une étagère. Des livres tombèrent sur le sol dans un bruit mat. Elle se hâta de refermer la porte dans son dos. Par chance, un lourd loquet de métal permettait de sécuriser l'accès, en l'occurrence d'empêcher toute intrusion. Elle retint son souffle pour écouter derrière la porte. Les pas se rapprochèrent. La poignée s'enfonça, la porte s'ébranla. Le cœur de Camille se croyait sur des montagnes russes. Mais le loquet tint bon. La porte resta fermée.

— Camille...

Ce ne fut que chuchoté mais elle était sûre d'avoir entendu son prénom, derrière la porte. Christofer ? N'était-ce pas la voix de Christofer ? Et s'il avait besoin d'elle ? Pouvait-elle l'abandonner ? Et si c'était Lucie ? Ou son fantôme ? Car de Lucie, il ne restait plus qu'une bouillie infâme, Camille s'en souvenait maintenant. La scène exacte lui revint en mémoire, chaque détail, jusqu'à la brume qui avait envahi son esprit au moment où elle frappait sauvagement le crâne ensanglanté. Alors cette porte fermée, ce solide loquet et sa résolution à les laisser ainsi, c'était son passeport pour le retour à une vie normale. Et oui, Georges serait là pour elle, et Hakim, et le

travail quotidien, et bientôt tout ce qui se trouvait derrière cette porte y resterait à jamais.

« Qu'est-ce qu'on doit faire après ? Que dit Georges ? »

La jeune femme ramassa le carnet tombé à terre, le temps de l'ouvrir à la bonne page, et elle lut.

— Range les livres. Tu crois qu'on te paie pour quoi exactement ? Au boulot Fleurette, au boulot.

Ses yeux s'étaient acclimatés à la clarté revenue et elle reprenait pied peu à peu dans la réalité. Le chariot de livres à classer l'attendait devant les étagères. Sur le sol, elle ramassa les livres tombés, les posa sur le chariot. Par réflexe, elle lut la quatrième de couverture.

« Rien de ce que vous allez vivre n'est la réalité. »

Borgne est roy chez les aveugles

— Merci de me faire l'honneur de remonter enfin des profondeurs mais à ce rythme, je serai mangé par les vers avant que ton classement ne soit terminé. Tu ne peux pas passer une matinée entière pour classer un seul chariot. Tu as l'option turbo ou tu es uniquement équipée en diesel ?

Le comité d'accueil, en la personne de Georges Casquette, n'était pas aussi joyeux que l'espérait Camille. Le discours de Georges était tout bonnement incompréhensible. Il aurait dû la féliciter d'avoir suivi ses instructions à la lettre.

— Mais je n'étais pas descendue pour du classement ! se défendit-elle. J'ai suivi vos instructions à la lettre pour... partir...

L'expression du visage de Georges la déstabilisa. Il ne comprenait pas un mot de ce qu'elle racontait.

— Pour revenir ici... enfin vous savez bien, votre appel, Titine... la maison de repos...

« N'insiste pas, il te regarde de travers » – « Mais je suis censée réagir comment alors ? » – « L'air de rien. Fais comme il croit que tu aurais dû faire. Tu reviens du sous-sol où tu classais des bouquins ».

Après la période insensée qu'elle venait de traverser, elle n'en était plus à une bizarrerie près. Rien de ce qu'elle avait vécu n'était peut-être réel après

tout. En tout cas, cette version l'arrangeait bien et lui épargnait de se remémorer des images déplaisantes. Certes, elle ne s'était pas attendue à une réprimande, mais autant jouer le jeu. Elle était trop heureuse de son retour au royaume de George Casquette pour gâcher son plaisir. Au lieu de tenter de se justifier davantage, elle grimpa sur un tabouret pour déposer une bise sonore sur la joue du géant grincheux.

— Je suis drôlement contente de vous revoir.

— Oui, oui, oui, grommela-t-il, si tu crois acheter ma bienveillance à ce prix-là...

Il la fixait d'un air sévère que démentait un œil malicieux.

— Eh bien, ma foi, tu as entièrement raison, s'exclama-t-il d'une voix tonitruante en levant les bras au ciel.

Le changement de ton fit rire Camille. Georges reprit, enjoué.

— Ton baiser a des vertus que j'ignorais. Me voilà d'humeur guillerette chère Fleurette. En conséquence, et en représailles pour ta fainéantise matinale, je déclare que dorénavant les bises feront partie de tes attributions de stagiaire. Une le matin lors de ta prise de fonction, une le soir pour ton départ et d'autres au gré de tes envies ou de mes humeurs grognonnes.

— Dans ce cas, il faudra ajouter un avenant à mon contrat, rétorqua-t-elle, joueuse.

— Ahh ! maudite paperasse ! Fieffée coquinette. Tu as décidé de gâter ma bonne humeur retrouvée ?

— Pour rien au monde ! Oublions le contrat. Passons un accord de gré à gré. Tope là !

— Tope là.

Il tendit sa main...

— Et bise là.

Il tendit sa joue.

— Je déclare ta journée de travail terminée, pour le seul plaisir de recevoir ma bise du soir. Bon, et aussi parce que j'attends quelqu'un. Quelqu'un que

je veux voir en privé. Quelqu'un que ta présence de stagiaire diesel pourrait contaminer. Alors *hop*, file, file, file. Et à demain Fleurette. *Hop, hop, hop* ! Là, la bise, conclut-il en tapotant le doigt sur sa joue.

Elle obtempéra de bon cœur. Si elle s'était écoutée, elle l'aurait même pris dans ses bras. Elle l'aurait entraîné dans une folle valse. Elle était d'humeur à chanter, à rire, à étreindre.

C'est une Fleurette enjouée qui franchit le seuil du service des archives, quelques instants plus tard, la jambe légère et l'œil pétillant. Car l'attendait le Grand Dehors. Le grouillement de la vie, la grisaille des trottoirs, le ronron des voitures, l'agitation des passants, les courses au supermarché, les petits déjeuners pas réveillée, les odeurs de croissants, la lumière des réverbères, les effluves de gazole, les chaussures mouillées par la pluie, le vacarme des marteaux-piqueurs, la lune accrochée à la flèche d'un toit, un quotidien précieux dans sa banalité auquel les derniers jours, passés enfermée dans un sinistre endroit, avaient restitué une splendeur jusqu'alors ignorée par la jeune femme. Elle avait été aveugle. Elle s'extasiait en redécouvrant la lumière.

Durant le trajet en bus pour rentrer chez elle (« Chez moi ! Chez moi ! » chantait la voix dans sa tête), elle se délecta de ces détails qui n'en étaient pas, la teinte orange de l'écharpe de cet homme élégant cramponné à la barre pour amortir les cahots, le velours doux et le rembourrage moelleux du siège où elle avait posé son séant, la voix d'hôtesse de l'air qui annonçait le nom de la prochaine station. Ces mêmes détails qui autrefois lui servaient à se réfugier en elle-même, à s'isoler du monde extérieur, ces détails n'étaient plus un signe de repli mais une ouverture au dehors. Le grand, le beau, le surprenant et enivrant Dehors. Elle se gavait de sensations, elle les gobait par tous ses sens. Elle se sentait intensément exister.

Ex sistere.

Le visage de sa psy lui revint instantanément. Son visage avant qu'elle ne la défigure dans un bain de sang. Si seulement son récent passé pouvait

n'avoir été qu'un mauvais rêve, un cauchemar éveillé issu de sa visite au troisième sous-sol des archives, ce maudit labyrinthe glacial où elle avait failli perdre la raison. Rêve ? Réalité ? Mais si tout cela n'était qu'une invention, qu'en était-il d'Hakim ? L'attendrait-il sur le pas de la porte, assis sur les marches d'escalier ? Ou serait-il déjà assis sur son lit, un jus d'orange glacé à la main ?

Les derniers mètres furent les plus longs. La porte de l'immeuble, le hall de l'immeuble, les boîtes à lettres alignées, l'ascenseur qui descend lentement jusqu'au rez-de-chaussée, qui remonte encore plus lentement au quatrième. Le cœur qui bat plus fort au moment de pousser la porte, le regard qui se précipite sur les marches. La griserie qui retombe. La tristesse qui monte aux yeux. La petite voix qui tente de réconforter. « Il viendra peut-être plus tard » – « Il est peut-être déjà à l'intérieur ».

Le plafonnier du quatrième étage baignait le palier d'une lumière plate, jaunasse et uniforme. Sur la porte en bois blond d'un des six appartements, la plaque « Appartement 66 » arborait deux vis de couleurs identiques, l'une dorée, l'autre aussi. Identiques ? Et alors ?

Elle tourna la clé dans la serrure, poussa la porte. Des bruits de vaisselle dans la cuisine. Une voix. Féminine.

— Coucou Camille ! J'ai fait les courses, tu dînes avec moi ? J'ai envie d'essayer une recette de tarte au fromage, ça te dit ? Bon, si t'aimes pas ça, j'ai d'autres idées. Je viens de m'acheter un livre de recettes, j'ai envie de toutes les essayer. Ça va toi ?

« Elle n'est pas vraiment morte, alors » – « Elle est toujours aussi bavarde » – « Ça n'a pas l'air de te faire plaisir » – « Bien sûr que si ! Je n'ai pas envie de vivre avec un crime sur la conscience ».

Elle se décida à rejoindre sa colocataire dans la cuisine. Penchée sur le four, Lucie se redressa pour l'accueillir. Un bandeau noir recouvrait son œil. Camille sursauta.

— Aaah !

— Je t'ai fait peur ? s'amusa Lucie souriante. Je croyais t'avoir prévenue. C'est pas grave, t'inquiète. Ça élance un peu mais ça devrait passer. Un abruti m'a jeté un caillou de toutes ses forces. Il s'en est fallu de peu que je perde mon œil, a dit le pompier qui m'a soignée, mais au final j'ai juste un œil au beurre noir et le 06 du pompier. Tu veux voir ? L'œil, pas le téléphone. Regarde, c'est moche.

Oui, c'était moche, moche et étrange, moche et confus, moche et inquiétant de coïncidence. Lucie la fixait de son œil unique, un œil réprobateur, accusateur, qui renvoyait Camille au labyrinthe de sa conscience.

Quand elle se fut assise sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain
L'œil était dans la tombe et regardait Camille.

La Terre est ronde comme une table

La librairie accueillait une vingtaine de personnes, sagement assises sur des chaises, pour une rencontre avec Camille Cerf, l'autrice de *Si je n'existe pas*. Depuis sa sortie, le roman faisait le buzz sur les réseaux sociaux et les invitations dans les salons, les festivals, les librairies et les médiathèques se multipliaient. Camille s'y prêtait avec joie, heureuse de ces échanges avec son public. Elle repensait souvent à la jeune fille gauche et complexée qu'elle était il n'y a pas si longtemps. Depuis, elle avait fait sa mue. Camille la chenille s'était déployée en Camille le papillon. Ses ailes encore fragiles s'étaient parées de couleurs chatoyantes qui attiraient les regards et lui conféraient une consistance suffisante pour les affronter, chose impensable deux ans plus tôt.

Sur une petite estrade, la libraire avait installé deux chaises pour cette table ronde. La discussion tirait à sa fin.

— Terminer un roman sur des vers remaniés de Victor Hugo, c'était osé. Vous jouez avec votre lecteur tout au long du récit, les clins d'œil sont nombreux. On ne sait pas trop où classer ce roman. C'est plutôt une histoire fantastique, psychologique, une romance ? Qu'aviez-vous comme intention

initiale ? Vous l'avez écrit comme un roman jeunesse ? un roman adulte ? questionna la libraire.

— Ha ha. Si je savais ! s'esclaffa Camille très à l'aise dans son rôle de romancière. Franchement, je ne me suis pas posé ces questions. J'avais cette histoire qui me revenait régulièrement en tête, celle d'une jeune fille plongée dans sa vie intérieure, et même enfermée en elle-même, qui va s'ouvrir grâce à sa rencontre avec un roman, un roman qui lui parle d'elle ou, en tout cas, un roman où elle peut projeter son histoire personnelle. Cette lecture la perturbe et la construit à la fois.

— Oui, et le lecteur aussi est perturbé. On ne sait jamais de quel côté se place la réalité. Votre personnage avance comme un équilibriste entre la folie et la réalité. C'est très déstabilisant.

— Je suis ravie si vous l'avez lu ainsi, car c'est ce que j'ai essayé de traduire. Je pense que la réalité n'existe pas. Ou pas comme on l'entend généralement. Je crois que chacun de nous vit dans une réalité qui lui est propre et qui se superpose plus ou moins à celle des autres. Le monde qui existe pour moi n'existe pas pour vous et réciproquement. C'est ce qui fait la rencontre avec l'autre si difficile et si magique à la fois.

— C'est une belle conclusion. Je vous remercie d'être venue échanger avec nous. Et si vous voulez bien vous prêter au jeu de la dédicace, je crois que vos lecteurs vous attendent.

— Merci. C'est avec plaisir, vraiment.

Sous les applaudissements qui marquaient la fin de la rencontre, Camille prit place à la table de dédicaces.

Une demi-heure plus tard, après avoir apposé sa signature et quelques mots choisis sur chaque exemplaire du roman qu'on lui présentait, la Camille papillon sentit rappliquer la Camille chenille. Elle avait socialisé autant en une journée qu'en dix années de sa vie précédente et la lassitude la rattrapait. Elle aspirait à rentrer chez elle, dans son cocon, pour se régénérer jusqu'au prochain bain de foule. Le contact avec son public lui

offrait une consistance agréable à éprouver mais derrière ce masque se cachait la jeune femme gauche et timide qu'elle était au fond. Ses lecteurs s'étaient dispersés. Elle remercia la libraire et prit congé.

À ce moment précis, celui du départ, et c'était le cas à chaque rencontre, la solitude la saisit. Elle aurait aimé qu'un homme l'attende à la sortie, qu'il la prenne par le bras, qu'il l'entoure de sa tendresse, qu'il l'accompagne sur le chemin du retour. Elle aurait aimé rire, parler d'autre chose, changer de contexte, passer à l'intime, pas celui de l'écriture, celui de la vie. C'est alors qu'elle l'aperçut, ou plutôt le bond que fit son cœur l'alerta.

— Hakim ? C'est toi ?

Il l'attendait sur le seuil de la librairie, l'œil malicieux, préparant une blague. Camille reprit, émue.

— Mais tu étais où tout ce temps-là ? Ça fait tellement longtemps... Tu avais disparu.

— Vous êtes bien Camille Cerf ? La romancière ?

Il la regardait très sérieusement, un peu intrigué.

— Hakim, cesse de te moquer, tu veux ?

— Je crois que vous faites erreur. Je ne suis pas Hakim. C'est votre éditeur qui m'envoie. Je suis photographe. Il ne vous a pas prévenue ?

— Oh ! Si, bien sûr. La séance photo. J'avais oublié. Mais... Vous n'êtes pas Hakim ? Ce n'est pas possible...

C'était lui, à l'évidence. Il lui jouait un tour à sa façon. Il allait bientôt partir d'un éclat de rire et la prendre dans ses bras. Ils s'enlaceraient et ne se quitteraient plus.

Mais rien de tout cela n'arriva. Il lui tendit une carte de visite.

— Je suis photographe. Je m'appelle Ben Bey. Mais si vous préférez m'appeler Hakim, on peut s'arranger. Je changerai juste votre nom sur le portrait. Histoire qu'on soit à égalité. Ça vous va comme ça ?

Ils éclatèrent de rire. Il la prit par le bras.

Et, un peu plus tard, juste le temps qu'il leur faudra pour que rêve et réalité se remettent à leurs places respectives, ils s'enlaceront et ne se quitteront plus jamais.

FIN

OceanofPDF.com

Et SBAM

— **R**appelle-moi ton prénom déjà ? Je n'oublie jamais les prénoms de mes stagiaires mais, curieusement, le tien m'échappe.

— Je m'appelle Georges.

— Non. Georges, c'est moi.

— C'est aussi mon prénom.

— Ah voilà, je comprends ! Vois-tu, deux Georges au SBAM, c'est tout bonnement impossible. Nous serions mille deux cent vingt-quatre employés dans le service, je ne dis pas. Statistiquement parlant, deux Georges, on pourrait l'admettre. Difficilement, je te l'accorde, mais en théorie, ça pourrait être imaginable. Mais nous ne sommes que deux à travailler ici. Deux Georges, c'est inconcevable. C'est tout bonnement ridicule. C'est pour ça que je l'oublie, ton prénom. Ce qui est impossible n'entre pas dans mon cerveau. Ça m'épargne de l'encombrer d'un tas de choses inutiles. Appelle-moi Georges et je t'appellerai Georgette.

— Mais je ne suis pas une femme.

— Qui t'a parlé d'être une femme ? Il s'agit de ton prénom, pas de ton identité.

— Mais... C'est que...

— Georgette ne te plaît pas ? Moi, je proposais ça pour faire simple mais si tu préfères je peux t'appeler Gambette ou Noisette.

— Il faut que ça rime en « -ette » ?

— Indispensable. On ne déroge pas aux traditions de Georges Casquette.

— Ah. Bien. Poète, alors ? Ça irait ? J'aimerais bien qu'on m'appelle Poète.

— Tant que tu ne te sens pas obligé de déclamer des poèmes sur ton lieu de travail, Poète est envisageable.

— Va pour Poète alors.

— Eh bien mon cher Poète, la prose des écrivains t'appelle. Tu vois ce chariot ? Il n'attend que toi pour sa promenade matinale. Et à son retour, il doit avoir perdu quelques kilos. Hmm... je dirais une petite dizaine vu la quantité de livres à classer.

— Georges, il faut que je vous dise merci. Merci de m'avoir embauché. J'adore ce travail. J'adore les livres. Je m'y nourris, je m'y enivre. Chaque livre est une part de l'expérience humaine. Une bibliothèque, c'est la mémoire du monde, la mémoire d'un monde.

Georges Casquette interrompt le flux qui s'annonçait.

— On a dit pas de poésie. Même en prose. Au boulot.

Poète saisit le premier livre qui tomba sous sa main et examina sa couverture avec curiosité. Des fils tissaient le visage d'une femme qu'on devinait plus qu'on ne le distinguait. Drôle d'image et drôle de titre : *Si je n'existe pas*.

— Je le classe à C ?

— À C ? rétorqua Georges exaspéré. Depuis quand on classe un ouvrage au prénom de son auteur ? Tu le classes à K.

K comme Kueva.

Seuls les pignoufs commencent leur lecture par la fin.
De véritables experts dans l'art de gâcher le plaisir, ceux-là...
Que les regrets leur servent de punition.
Je ne m'adresse évidemment pas à toi, honnête lecteur qui as su,
comme il se doit, commencer au chapitre premier.

Georges Casquette

OceanofPDF.com

Remerciements

J'ai été très honorée de bénéficier d'une bourse de création du Centre national du livre pour l'écriture de mon nouveau roman, *Si je n'existe pas*.

Ce soutien m'a offert un luxe rare dans une vie d'auteur : du temps.

Le temps de la vacuité, si précieux, si inaccessible quand les exigences du quotidien nous dictent son emploi.

Grâce à cette période de recul, grâce au silence intérieur qu'elle m'a offert, j'ai pu en toute quiétude me nourrir de lectures, de réflexions, peser mes choix, laisser venir à moi la simplicité du texte, la nature de mes personnages et la joie de la narration.

Au-delà de l'écriture de ce texte, j'ai accumulé une matière qui portera mes prochains romans, comme si ce moment privilégié m'avait permis de poser les fondations de mes productions à venir.

Dans ma carrière, il y aura un avant et un après cette bourse et je tenais à en remercier très sincèrement le CNL et les personnes qui ont cru en mon projet de roman. Je goûte la chance de vivre dans un pays qui soutient les créateurs.